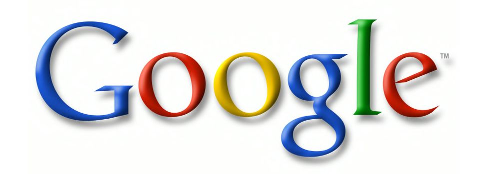
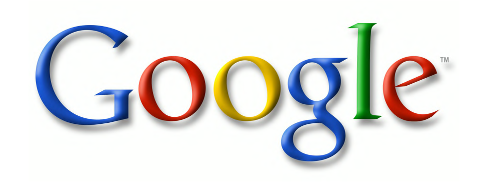
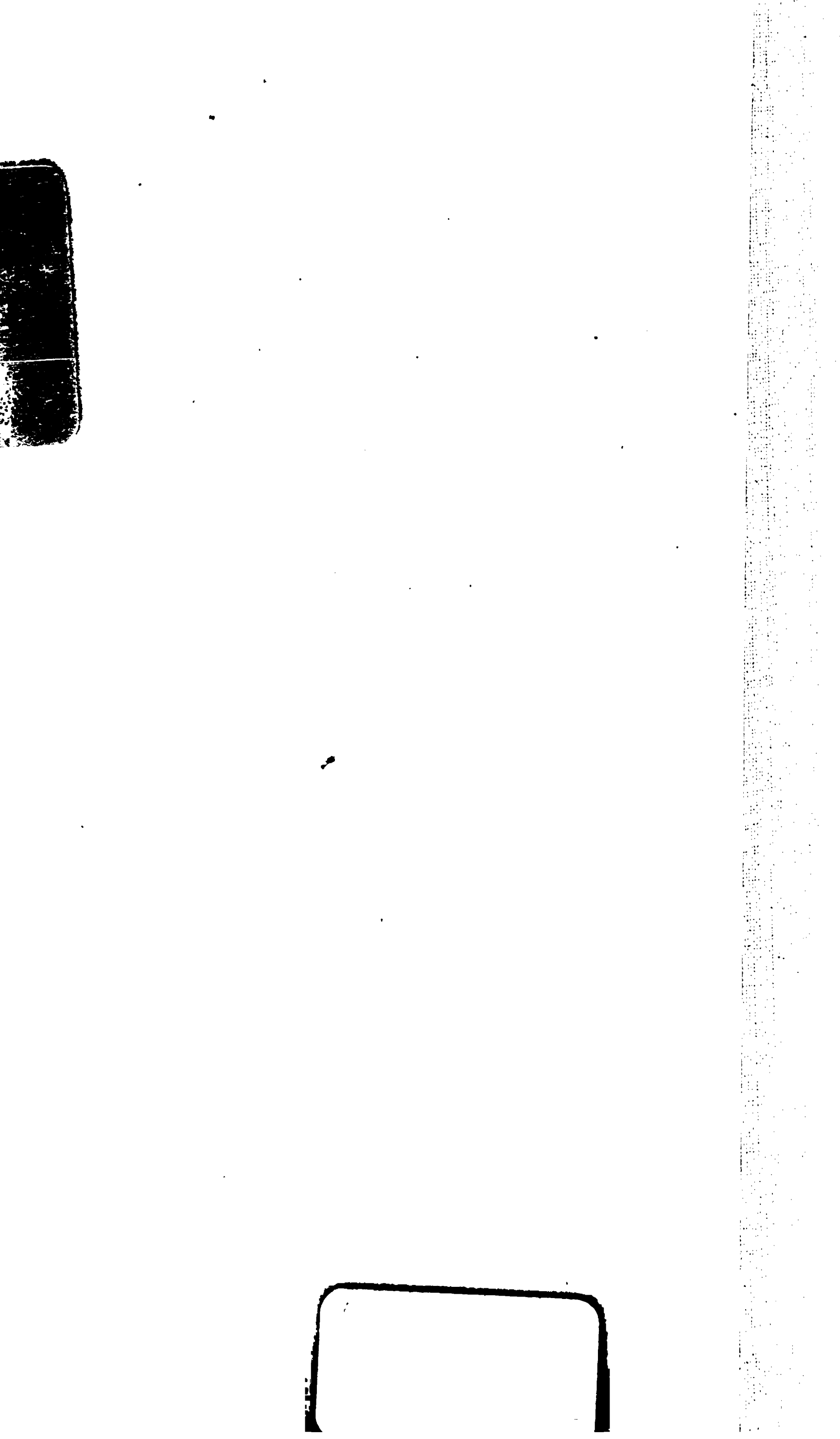
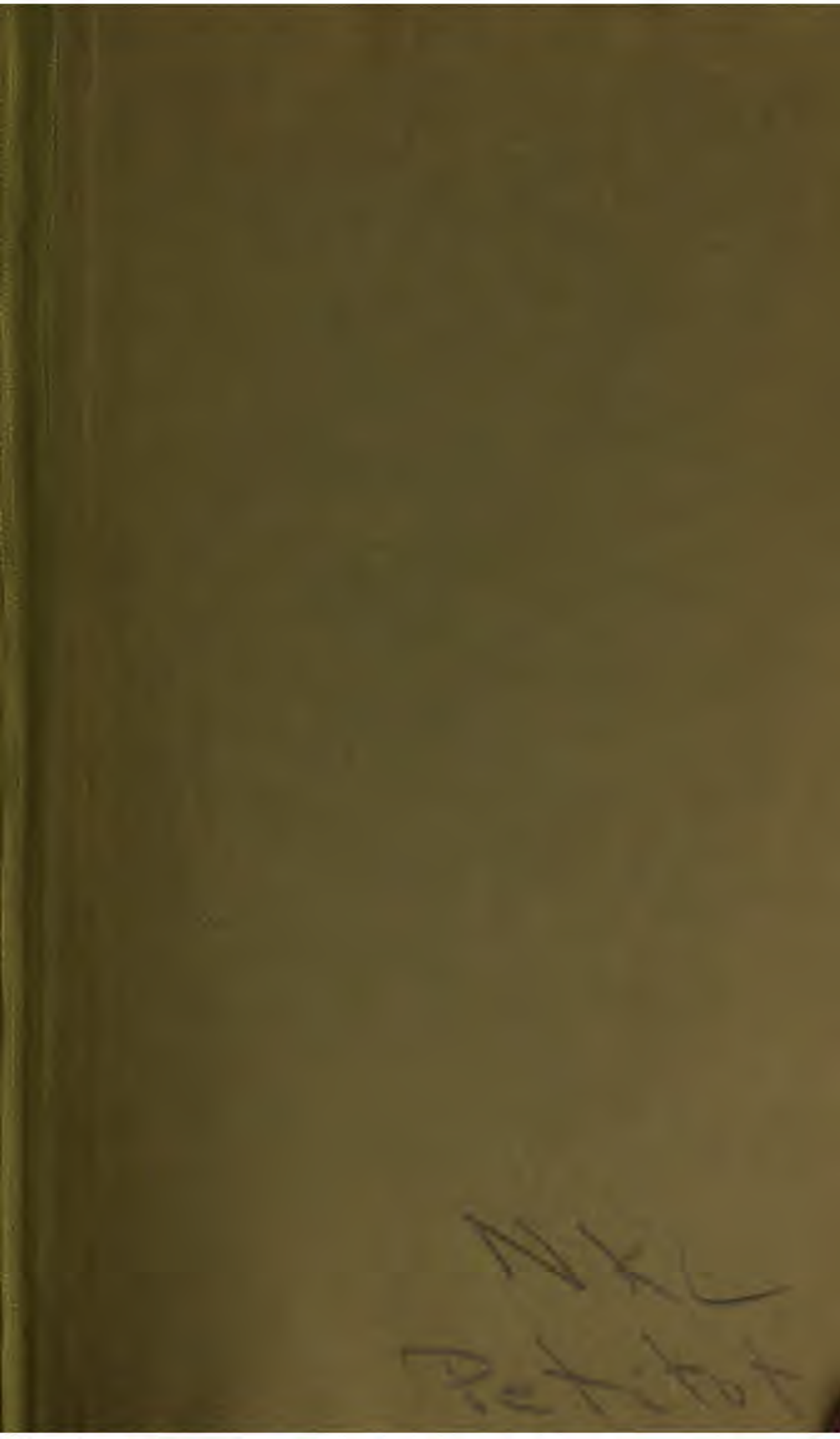








Petitot

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGEDIES.

TOME TROISIEME.

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMEDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIII.

INÈS DE CASTRO,

TRAGÉDIE

DE HOUDART DE LA MOTHE,

Représentée pour la premiere fois
le 6 avril 1723.

NOTICE

SUR LA MOTHE.

ANTOINE HOUDART DE LA MOTHE naquit à Paris le 17 janvier 1672. Un esprit facile, agréable, mais trop souvent sophistique, caractérisoit le talent de cet auteur. Dans ses ouvrages, dont le genre est extrêmement varié, il montra des ressources d'invention; mais on y remarqua un défaut de vérité qui, malgré le goût dominant du dix-huitieme siecle, les empêcha presque tous de survivre à celui qui les avoit composés. L'application des théories paradoxales de cet auteur influa sur son caractere, sur ses écrits, et sur le goût même du siecle, qui ne parut point en accueillir les résultats : un coup-d'œil sur la vie de La Mothe et sur ses différentes productions suffira pour le prouver. Après avoir abandonné l'état d'avocat auquel ses parens le destinoient, La Mothe se livra à son goût pour l'art dramatique : n'osant encore travailler pour le théâtre françois,

il fit une petite piece qui fut représentée à la comédie italienne. Le jugement sévere du public dessilla les yeux du jeune homme: une chûte humiliante à un théâtre où l'on ne jouoit alors que des farces, et où les succès étoient aussi faciles que peu honorables, détruisit toutes les espérances de l'auteur, éteignit pour le moment un desir de gloire trop prématuré, et plongea La Mothe dans le plus affreux désespoir : il se retira à la Trappe pour y cacher sa honte. L'austérité de l'ordre respectable auquel il s'étoit attaché ne pouvoit long-tems convenir à un jeune poëte qui avoit goûté les plaisirs du monde, que le dépit avoit pu en détacher momentanément, mais à qui de longs malheurs n'en avoient pas fait sentir les dégoûts tardifs.

Il revint à Paris où il essaya d'obtenir, en marchant sur les traces de Quinault, les succès qui lui avoient été refusés à la comédie italienne. Ses tentatives furent heureuses ; et les opéra de l'Europe galante et d'Issé le firent connoître avantageusement. Ses nouveaux triomphes lui firent croire qu'il avoit un talent marqué pour la poé-

sie lyrique. A cette époque, J. B. Rousseau donnoit ses plus belles odes ; ce genre, qui avoit été un peu négligé dans le siecle précédent, ouvroit une carriere neuve aux poëtes qui pourroient y obtenir de la supériorité : Rousseau s'y étoit distingué; et les connoisseurs s'accordoient tous à le considérer comme le digne successeur de nos grands poëtes. La Mothe, dont le premier espoir avoit été rempli par des succès dans l'art dramatique, voulut aussi acquérir de la gloire dans un genre qui étoit alors fort à la mode, mais auquel malheureusement son talent ne pouvoit se prêter que très difficilement. Il fit paroître un volume d'odes que quelques amis eurent l'air de préférer à celles de Rousseau : les bons critiques, en y remarquant de l'esprit et de la raison, n'y trouverent ni cette poésie harmonieuse, ni ces images, ni ces mouvemens impétueux, ni ce beau désordre qui doivent caractériser l'ode; ils n'y virent que quelques moralités, quelques pensées ingénieuses rendues en vers souvent durs et prosaïques.

Pendant cette lutte des amis de La Mothe et

des admirateurs de Rousseau, la mort de Thomas Corneille fit vaquer une place à l'académie françoise. Les deux rivaux se la disputerent : les petits moyens d'intrigue, les insinuations flatteuses et adroites d'un homme d'esprit l'emporterent sur les titres respectables d'un homme de génie. La Mothe fut nommé ; et le juste dépit de Rousseau lui attira cette multitude d'ennemis dont les calomnies le forcerent quelques années après à quitter la France.

Depuis long-tems La Mothe, honoré de toutes les dignités littéraires, vouloit prouver qu'il en étoit digne en méritant dans l'art des Corneille et des Racine les palmes qu'il avoit obtenues sur le théâtre de Quinault. Comme ses succès lui avoient fait un grand nombre d'ennemis, il sentit que cette entreprise n'étoit pas sans danger : il résolut de garder d'abord l'anonyme, et de ne se faire connoître que lorsque le sort de sa piece seroit assuré. Les Machabées, dans lesquels on remarqua une action vive et rapide, des situations pathétiques, et de profondes combinaisons, réussirent au-delà des espérances du poëte. Son secret

fut si bien gardé pendant les premieres représentations que personne ne se douta qu'il en fût l'auteur ; le bruit courut même que cette tragédie étoit un ouvrage posthume de Racine. On ne peut attribuer cette conjecture qu'à l'adresse de La Mothe qui avoit peut-être fait répandre ce bruit, ou à l'une de ces méprises grossieres où tombe quelquefois le public, lorsqu'il ne juge un ouvrage que sur quelques fausses apparences. Les imitations fréquentes des passages de l'Ecriture qui se trouvent dans les Machabées avoient pu donner lieu à cette opinion, qui ne peut cependant se soutenir après le moindre examen. Quelle différence en effet entre le style de La Mothe et celui de Racine ! Pour que le lecteur puisse en juger, je citerai un des passages les plus brillans des Machabées où l'on trouve quelques idées tirées de la Bible. Salmonée parle à Antiochus :

Nos prophetes nous ont annoncé nos disgraces,
Le tonnerre vengeur confirmoit leurs menaces ;
Nous avons vu vingt fois au milieu des éclairs
Des combats obstinés ensanglanter les airs.

Sache que ton courroux, orgueilleux de nous nuire,
Sert malgré toi le Dieu que tu penses détruire.
Ne crois pas cependant qu'à jamais condamné
Ce peuple à ton courroux soit tout abandonné;
Si tu vois succomber au poids de nos miseres
De lâches déserteurs de la foi de leurs peres,
Ces Juifs n'étoient point Juifs, et l'ange de Sion
Entre les noms élus ne comptoit plus leur nom:
Leurs prieres n'étoient que de vaines paroles
Qui profanoient le temple autant que tes idoles;
Et malgré tes succès, ta fureur aujourd'hui
Ne lui prend que des cœurs qui n'étoient plus à lui.

Les idées de ce morceau sont énergiques et vraies; mais peut-on comparer au style de Racine ces vers prosaïques et presque entièrement dépourvus d'élégance?

Romulus, qui suivit les Machabées, eut beaucoup moins de succès: le peu d'unité dans l'action en est le principal défaut. La Mothe, toujours soigneux de faire l'apologie de ses fautes dans les discours qui accompagnent ses pieces, ne manque pas de subtilités et de distinctions pour justifier la tragédie de Romulus: il prétend que les unités de tems, de lieu, et d'action, ne

sont point nécessaires: il se borne à prescrire *l'unité d'intérêt;* comme si cette unité, qui résulte des trois autres, pouvoit exister dans une piece dont l'action dureroit plusieurs années, se passeroit dans les différentes parties du monde, et se subdiviseroit en une multitude d'évènemens! La Mothe donne pour exemple en faveur de ce systême le sujet de Coriolan. Voici comme il dispose le plan: dans le premier acte, ce sénateur, accusé par les tribuns, défendu par les consuls et par les citoyens qu'il a sauvés, est condamné par le peuple à un exil perpétuel; dans le second, on peint le désespoir de sa famille, et la douleur sombre et effrayante avec laquelle il s'en sépare; dans le troisieme, l'audace qu'il a de se présenter au général des Volsques qu'il a vaincu tant de fois, le respect de ce général pour un si grand homme avec lequel il se fait honneur de partager le commandement de l'armée; dans le quatrieme et dans le cinquieme, on voit ce héros aux portes de Rome qu'il assiege et qu'il a réduite à la derniere extrémité; les députations des consuls et des prêtres; et enfin les supplica-

tions d'une mere qui obtient grace pour Rome d'un fils qui sent bien en la lui accordant que les Volsques vont le punir de sa clémence comme d'une trahison. Au premier coup-d'œil ce sujet doit paroître séduisant; mais on doit remarquer que cette multiplicité d'actions, ce changement continuel du lieu de la scene, le long espace de tems qui doit s'écouler pendant toutes ces révolutions, fatiguent l'attention du spectateur et anéantissent l'intérêt.

L'expérience a confirmé cette opinion; c'est une anecdote littéraire du dix-huitieme siecle digne d'être consignée dans ce recueil. M. de La Harpe, dont le goût s'est toujours montré si pur et si sévere, et qui dans toutes ses tragédies a été le scrupuleux observateur des regles prescrites par les anciens, se laissa séduire par l'éclat du sujet de Coriolan, et voulut essayer d'exécuter l'idée de l'auteur de Romulus. Ce fut une singularité assez piquante que de voir l'auteur de Warvik entrer dans l'école de La Mothe qu'il avoit si souvent critiqué. Malgré l'éloquence des passions, la peinture fidele des caracteres, cette piece, qui est

une de celles que M. de La Harpe ait le plus fortement écrites, n'obtint qu'un succès passager. Cet exemple doit confirmer les jeunes poëtes dans l'opinion que les regles des unités sont absolument nécessaires au grand ressort de l'art dramatique, qui est l'intérêt.

La Mothe suivit ce précepte dans la tragédie d'Inès de Castro, qui eut un grand succès, et qui est restée au théâtre: quoiqu'il continuât toujours à soutenir ses paradoxes, il se conforma cette fois aux lois de la tragédie.

Oedipe, derniere tragédie de la Mothe, ne réussit point. Alors il commença à s'élever contre la poésie: ce fut un champ assez vaste pour les paradoxes de cet auteur que celui où il put condamner les chefs-d'œuvre qui jusqu'alors avoient fait l'admiration des peuples policés; toutes les ressources, toutes les subtilités de son esprit fin et délié y furent prodiguées: enfin, pour joindre l'exemple au précepte, il refit en prose sa tragédie d'Oedipe. Je rapprocherai un morceau de chacune de ces deux pieces; et l'on verra que dans la tragédie les vers même de La Mothe sont

préférables à sa prose. Jocaste parle à sa confidente:

Phédime, c'en est fait, j'attends le coup mortel.
Sur quelque infortuné qu'ici la foudre tombe,
Je le sais, il faudra que Jocaste succombe;
Mais, je te l'avouerai, dans cette extrémité
Je sens du désespoir naître ma fermeté.
Un rayon d'espérance entretenoit mon trouble:
Oui, puisqu'à chaque instant votre fureur redouble,
Grands dieux! au coup fatal je sais me présenter,
Et le braver du moins s'il ne peut s'éviter.
Te dirai-je encor plus? j'y suis presque insensible.

Voici la traduction en prose:

J'attends donc le coup mortel: sur quelque tête qu'il tombe, j'en périrai sans doute; mais, je te l'avoue, le désespoir me tient lieu de fermeté. Oui, le moindre rayon d'espérance me rendroit tout mon trouble; mais je sais braver des maux inévitables. Te dirai-je encore plus? le souvenir terrible de la destinée que mon courage et ma prudence ont prévenue efface presque l'horreur des maux qui m'attendent.

La Mothe se donna pour inventeur d'un nouveau genre lorsqu'il proposa de faire des tragé-

dies en prose : cette prétention n'étoit pas fondée, puisque Scudéry en avoit fourni un exemple dans sa tragédie d'Axiane, piece entièrement oubliée. M. Sedaine essaya en vain, plusieurs années après la mort de La Mothe, de faire jouer une tragédie en prose intitulée *Paris sauvé;* M. de Voltaire, qui fut instruit des démarches de l'auteur du Déserteur, écrivit à ses amis que c'étoit *l'abomination de la désolation* dans l'empire de Melpomene.

Il n'entre point dans mon sujet de parler avec quelques détails de l'Iliade de La Mothe, et de ses disputes avec madame Dacier. Je remarquerai à l'occasion de ses fables qu'il se servit quelquefois du même moyen qu'il avoit employé si heureusement pour faire réussir une de ses tragédies : il les faisoit lire comme si elles eussent été des ouvrages posthumes de La Fontaine, et il se jouoit en secret du peu de tact des prétendus connoisseurs.

La Mothe faisoit les délices des sociétés dans lesquelles il étoit admis, par une douceur à toute épreuve, et sur-tout par une patience sans exemple dans un homme de lettres pour écouter

le babil des sots et des ignorans. Il pensoit que l'on pouvoit tirer parti de l'homme le moins spirituel en le faisant parler des objets qui lui étoient familiers. On cite de lui un mot qui fait beaucoup d'honneur à la modération de son caractere : un jeune homme, sur le pied duquel il marcha dans une foule, le frappa : Monsieur, lui dit La Mothe, vous allez être bien fâché ; je suis aveugle.

Cet homme, dont l'esprit avoit brillé avec tant d'éclat, dont la société avoit été si recherchée, eut le malheur de ne pas conserver d'amis lorsqu'il fut devenu infirme : il mourut presque abandonné en 1731.

PRÉFACE.

L'HONNEUR singulier qu'on a fait à ma tragédie de l'écrire dans les représentations m'a fait craindre des éditions précipitées, qui m'auroient chargé devant le public de bien des fautes que l'infidélité des copistes auroit ajoutées aux miennes: un mot pour un autre jette souvent de l'obscurité ou de la bassesse sur toute une phrase; l'accident peut même aller jusqu'au contre-sens; et ces méprises multipliées auroient répandu un air de négligence et de faute jusque sur les endroits les plus heureux. J'ai voulu prévenir ce malheur, plus considérable qu'on ne pense aux yeux d'un auteur; car, il faut l'avouer, notre délicatesse poétique regarde presque une édition fautive de nos vers comme un libelle diffamatoire.

Voilà donc ma tragédie telle que je l'ai faite, et, j'ajoute, telle que je suis capable de la faire: mon respect pour le public ne m'a pas permis de rien négliger de ce que j'ai cru le plus propre à l'attacher et à lui plaire. Je serois bien tenté de faire valoir ici les moyens que j'ai pris pour y réussir; mais je remets la petite vanité qui m'en presse à une autre fois: j'exposerai dans un dis-

cours à part mes sentimens particuliers sur la tragédie, et que je ne donnerai, à mon ordinaire, que comme des conjectures; mais je ne puis m'empêcher d'avancer déja en général qu'il faut un peu de courage aux auteurs dans quelque genre qu'ils travaillent. Point de nouveauté sans hardiesse. Où en seroit l'art si l'on s'en étoit toujours tenu à cette imitation timide qui n'ose rien tenter sans exemple? on ne nous auroit pas laissé à nous-mêmes de quoi imiter.

Les enfans que j'ai hasardés sur la scene, et les circonstances où je les fais paroître, ont paru une nouveauté sur notre théâtre. Quelques spectateurs ont douté d'abord s'ils devoient rire ou s'attendrir; mais le doute n'a pas duré, et la nature a bientôt repris ses droits sur tous les cœurs: on a pleuré enfin; et, s'il m'est permis de ne rien perdre de ce qui me fait honneur, quelques uns ne m'ont critiqué qu'en pleurant.

Si je rentre dans la carriere, j'avertis le public que j'aurai encore le courage de m'exposer à ses premieres répugnances toutes les fois que j'espérerai lui procurer de nouveaux plaisirs; et j'invite mes confreres les dramatiques à être encore plus hardis que moi, et toujours à proportion de leur habileté.

Si je n'ai rien changé à ma piece, ce n'est pas

que des gens d'esprit ne m'aient fait quelques objections qui m'ont même ébranlé; mais, je les prie de m'en croire, d'autres gens d'esprit ont applaudi particulièrement aux endroits attaqués, et par des raisons qui me gagnoient aussi: docilité pour docilité, on ne s'étonnera pas que j'aie déféré aux approbateurs.

Il a paru une critique imprimée à laquelle je me dispense de répondre; je persiste dans la résolution d'en user toujours de même avec des censeurs passionnés et de mauvaise foi: quand il y auroit même de l'esprit dans leur ouvrage, je crois devoir ce dédain aux mauvais procédés; et en effet, pour ramener les hommes à l'amour de la raison et de la vertu il faudroit mépriser jusqu'aux talens qui osent en violer les regles.

On m'a fait le même honneur que Scarron a fait à Virgile, on m'a travesti. J'ai ri moi-même de la mascarade qui m'a paru réjouissante: je me garde bien de trouver à redire que les traits de critique n'en soient pas solides; il suffisoit pour la nature de l'ouvrage qu'ils fussent plaisans, ou bouffons même, pour dire encore moins; au lieu qu'un critique sérieux est obligé d'avoir raison.

J'ai laissé dans la piece * un vers de Corneille,

* Acte II, scene II.

que la force de mon sujet m'avoit fait faire aussi; et quand on m'a fait appercevoir qu'il étoit du Cid*, je n'ai pas cru devoir me donner la peine de l'affoiblir pour le déguiser.

* Acte II, scene VII :

Vous parlez en soldat; je dois agir en roi.

AVIS.

J'avois dédié mon ouvrage à M. le cardinal Dubois ; je lui avois même lu mon épître : et comme ce n'étoit ni à la dignité ni à la puissance, mais à l'amitié seule que s'adressoit mon hommage, mes sentimens n'ont pas changé par sa perte, et ma plus douce consolation en le perdant auroit été de rendre public ce tribut sincere que je rendois à ses grandes qualités, et, j'ose le dire, à sa tendresse pour moi : mais on m'a fait peur du contre-tems. J'ai craint que mon épître ne parût une affectation de singularité, et j'ai fait céder, quoiqu'à regret, les conseils de mon zele au respect de l'usage.

ACTEURS.

ALPHONSE, roi de Portugal, et surnommé le Justicier.

LA REINE.

CONSTANCE, fille d'un premier mariage de la Reine, et promise à D. Pedre.

D. PEDRE, fils d'Alphonse.

INÈS, fille d'honneur de la Reine, et mariée secrètement à D. Pedre.

D. RODRIGUE, prince du sang de Portugal.

D. HENRIQUE, grand de Portugal.

PLUSIEURS AUTRES GRANDS du conseil du roi de Portugal.

L'AMBASSADEUR du roi de Castille.

SUITE DE L'AMBASSADEUR.

D. FERNAND, domestique de D. Pedre.

DEUX ENFANS de D. Pedre et d'Inès.

LA GOUVERNANTE des deux enfans.

PLUSIEURS COURTISANS.

MENDOCE, capitaine des gardes.

GARDES.

La scene est à Lisbonne, dans le palais d'Alphonse.

INÈS DE CASTRO.



Perin del. *Guyot Sculp.*

Embrassez, mes enfans, ces genoux paternels.....

Acte V. Sc. V.

INÈS DE CASTRO,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, RODRIGUE, HENRIQUE, PLUSIEURS COURTISANS, GARDES.

ALPHONSE, *à sa suite.*

Mon fils ne me suit point... Il a craint, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses exploits...
(*à D. Rodrigue*).
Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire...
(*à Henrique*).
Votre valeur, Henrique, eut part à sa victoire...
Ressentez avec moi sa nouvelle grandeur...
(*à la reine, en voyant entrer l'ambassadeur de Castille*).
Reine, de Ferdinand voici l'ambassadeur.

SCENE II.

ALPHONSE, L'AMBASSADEUR ET SA SUITE, LA REINE, INÈS, D. RODRIGUE, D. HENRIQUE, PLUSIEURS COURTISANS, GARDES.

L'AMBASSADEUR.

La gloire dont l'infant couvre votre famille
Autant qu'au Portugal est chere à la Castille,
Seigneur; et Ferdinand, par ses ambassadeurs,
S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, seigneur, goûtez cette gloire suprême
Qui dans un successeur vous reproduit vous-même.
Qu'il est doux aux grands rois, après de longs travaux,
De se voir égaler par de si chers rivaux;
De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains si vaillantes;
De voir croître leur nom, toujours plus redouté,
Sûrs de vaincre long-tems par leur postérité!
Don Pedre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terrasser l'insolence;
Cent fois, brisant leurs forts, perçant leurs bataillons,
De ce sang téméraire inonder vos sillons:
Vous traciez la carriere où son courage vole,
Et vos nombreux exploits ont été son école:
Dès que vous remettez votre foudre en ses mains
Il frappe; et de nouveau tombent les Africains;

Il moissonne en courant ces troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
Avec vos intérêts les nôtres sont liés;
La victoire est commune entre des alliés;
Et toute la Castille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos fêtes.

ALPHONSE.

Votre roi m'est uni du plus tendre lien:
Sa mere de son trône a passé sur le mien;
Et le même traité qui me donna sa mere
Veut encor qu'en mon fils l'hymen lui donne un frere.
Cet hymen, que hâtoient mes vœux les plus constans,
Par l'horreur des combats retardé trop long-tems,
Rassemblant aujourd'hui l'alégresse et la gloire,
Va s'achever enfin au sein de la victoire:
Heureux que Ferdinand applaudisse au vainqueur
Que lui-même a choisi pour l'époux de sa sœur!
Nous n'allons plus former qu'une seule famille.
Allez; de mes desseins instruisez la Castille;
Faites savoir au roi cet hymen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'infant.

(*L'ambassadeur, sa suite, D. Rodrigue, D. Henrique, les courtisans, et les gardes sortent.*)

SCENE III.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS.

ALPHONSE, *à la reine.*

Oui, madame, Constance, avec vous amenée,
Va voir par cet hymen fixer sa destinée.
Peut-être que le jour qui m'unit avec vous
Auroit dû de mon fils faire aussi son époux;
Mais je ne pus alors lui refuser la grace
Que de l'amour d'un pere implora son audace:
Il n'éloignoit l'honneur de recevoir sa foi
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle et de moi.
Moi-même, armant son bras, j'animai son courage:
La fortune est souvent compagne de son âge;
Je prévis qu'il feroit ce qu'autrefois je fis,
Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.
Il a, graces au ciel, passé mon espérance;
Des Africains domtés implorant ma clémence
La moitié suit son char et gémit dans nos fers;
Le reste tremble encore au fond de ses déserts.
Quels honneurs redoublés ont signalé ma joie!
Et tandis que pour lui mon transport se déploie,
Mes sujets enchantés, enchérissant sur moi,
Semblent par mille cris le proclamer leur roi.
Madame, il est enfin digne que la princesse

Lui donne avec sa main l'estime et la tendresse.
Ce nœud va rendre heureux au gré de mes souhaits
Ce que j'ai de plus cher, mon fils et mes sujets.

LA REINE.

Ne prévoyez-vous point un peu de résistance,
Seigneur? De votre fils la longue indifférence
Me trouble malgré moi d'un soupçon inquiet;
Et je crains dans son cœur quelque obstacle secret.
Auprès de la princesse il est presque farouche;
Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche,
Et de tout autre soin à ses yeux agité,
Il semble n'avoir pas apperçu sa beauté.
S'il résistoit, seigneur?...

ALPHONSE.

C'est prendre trop d'ombrage:
Excusez la fierté de ce jeune courage;
C'est un héros naissant de sa gloire frappé,
Et d'un premier triomphe encor tout occupé;
Bientôt, n'en doutez pas, une juste tendresse
De ce superbe cœur dissipera l'ivresse;
D'un heureux hyménée il sentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ses mépris.
Eh! qui n'eût pas pensé qu'aujourd'hui sa présence
Dût des ambassadeurs honorer l'audience?
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeler
Des traités que son cœur refuse de sceller.

Il vous parle de vous.

INÈS.

Ciel! de moi?

LA REINE.

De vous-même.
Je vous crois son amante; ou, pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le cœur que ma main doit frapper;
Car, je veux bien ici vous découvrir mon ame:
Celle qui de don Pedre entretiendroit la flamme,
Qui, me perçant le sein des plus sensibles coups,
A ma fille oseroit disputer son époux,
Victime dévouée à toute ma colere,
Verroit où peut aller le transport d'une mere.
Ma fille est tout pour moi, plaisir, honneur, repos;
Je ne connois qu'en elle et les biens et les maux:
Il n'est pour la venger nul frein qui me retienne;
Son affront est le mien, sa rivale est la mienne;
Et sa constance même à porter son malheur
D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.
Songez-y donc; sachez ce que le prince pense:
Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance;
Je brûle de savoir à qui j'en dois les coups:
Livrez-moi ce qu'il aime, ou je m'en prends à vous.
(*elle sort*).

SCENE V.

INÈS.

O ciel! qu'ai-je entendu? quelle affreuse tempête,
Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma tête!
Heureuse, dans l'horreur des maux que je prévoi,
Si je n'avois encore à trembler que pour moi!

SCENE VI.

D. PEDRE, D. FERNAND, INÈS.

INÈS, *à D. Pedre.*

Ah! cher prince, apprenez tout ce que je redoute:
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

D. PEDRE.

(*à D. Fernand.*) (*à Inès*).
Veillez-y, don Fernand... Madame, quels malheurs
(*D. Fernand se retire dans le fond du théâtre*).
M'annonce ce visage inondé de vos pleurs?
Parlez; ne tenez plus mon ame suspendue.

INÈS.

Cher prince, c'en est fait, votre épouse est perdue!

D. PEDRE.

Vous perdue!... Et pourquoi ces mortelles terreurs?

La grace que de vous exigea ma tendresse ;
Le jour heureux qu'Inès vous reçut pour époux
Vous la vîtes, seigneur, tombant à vos genoux,
Vous conjurer ensemble, et de m'être fidele,
Et de n'allumer point de guerre criminelle,
Et, dans quelque péril que me jetât ma foi,
De n'oublier jamais que vous avez un roi.

D. PEDRE.

Je ne vous promis rien; et je sens plus encore
Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore.
Si je crains pour vos jours je vais tout hasarder;
Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit céder...
Mais, s'il le faut, fuyez; que le plus sûr asyle
Sur vos jours menacés me laisse un cœur tranquille;
Emmenez sur vos pas loin de ces tristes lieux
De notre saint hymen les gages précieux.
Aux ordres que j'attends je sais que ma réponse
Va soudain m'attirer la colere d'Alphonse:
Les Africains défaits il ne me reste plus
Ni raison ni prétexte à couvrir mes refus;
Il faut lui déclarer que, quelque effort qu'il tente,
Je ne saurois souscrire à l'hymen de l'infante.
Je connois de son cœur l'inflexible fierté;
Il voudra sans égard m'immoler au traité;
Et si, de mes refus éclaircissant la cause,
La reine pénétroit quel nœud sacré s'oppose...
J'en frissonne d'horreur, chere Inès; mais le roi
Vous livreroit sans doute aux rigueurs de la loi;

Et moi, désespéré... Fuyez, fuyez, madame;
De cette affreuse idée affranchissez mon ame:
Fuyez!

INÈS.

Non; en fuyant, prince, je me perdrois;
Ce qu'il nous faut cacher je le décelerois:
Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de constance;
Dissipons les soupçons de notre intelligence;
Ne nous revoyons plus; et, contraignant nos feux,
Réservons ces transports pour des jours plus heureux.

D. PEDRE.

J'y consens, chere Inès. Alphonse va m'entendre:
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

INÈS.

Que me promettre, hélas! de ma foible raison,
Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom?

D. PEDRE.

Adieu; reposez-vous sur la foi qui m'engage:
Dans cet embrassement recevez-en le gage.
Séparons-nous!

INÈS.

J'ai peine à sortir de ce lieu.
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Quoi! me flatté-je en vain, seigneur, que ma priere
Touche un roi que je dois regarder comme un pere?
Et ne puis-je obtenir que, par égard pour moi,
Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi?
Ne vaudroit-il pas mieux que de notre hyménée
Lui-même impatient vînt hâter la journée,
Qu'il en pressât les nœuds, et que cet heureux jour
Fût marqué par sa foi moins que par son amour?
A le précipiter qui peut donc vous contraindre?
D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre?
Je sais par quels sermens ces nœuds sont arrêtés;
Mais le tems n'en est pas prescrit par les traités,
Et mon frere chargea votre seule prudence
D'unir pour leur bonheur votre fils et Constance.

ALPHONSE.

Je ne suis pas surpris, madame, en ce moment

De vous voir témoigner si peu d'empressement:
Cette noble fierté sied mieux que le murmure;
Mais de plus longs délais nous feroient trop d'injure;
Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que le devoir.
Par mes ordres mon fils dans ces lieux va se rendre:
Le dessein en est pris, et je lui vais apprendre....

CONSTANCE.

Ah! de grace, seigneur, ne précipitez rien;
Entre vos intérêts daignez compter le mien.
Si depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mere
Vous m'avez toujours vue attentive à vous plaire,
Si toute ma tendresse et mes respects profonds
Et de fille et de pere ont devancé les noms,
Daignez attendre encor!

ALPHONSE.

De tant de résistance
Je ne sais à mon tour ce qu'il faut que je pense.
L'infant est-il pour vous un objet odieux?
Et ce prince à tel point a-t-il blessé vos yeux
Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre?
Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à l'autre?
J'ai peine à concevoir, madame, que mon fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris!... Hélas! s'il pouvoit l'être,
Si, moins digne, seigneur, du sang qui l'a fait naître,
Son hymen à mes vœux n'offroit pas un héros,

J'attendrois sa réponse avec plus de repos.
Mais, je ne feindrai pas de le dire à vous-même,
Je ne la crains, seigneur, que parceque je l'aime:
Souffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret.
Quel autre confident plus tendre et plus discret
Pourroit jamais choisir une si belle flamme?
L'aspect de votre fils troubla d'abord mon ame;
Des mouvemens soudains, inconnus à mon cœur,
Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur;
Et vous jugez combien, dans mon ame charmée,
S'est accru cet amour avec sa renommée.
Quand on vous racontoit sur l'Africain jaloux
Tant d'exploits, étonnans s'il n'étoit né de vous,
Par quels vœux près de lui j'appelois la victoire!
Par combien de soupirs célébrois-je sa gloire!
Enfin je l'ai revu triomphant; et mon cœur
S'est lié pour jamais au char de ce vainqueur.
Cependant, malheureuse! autant il m'intéresse,
Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse;
Objet infortuné de ses tristes tiédeurs,
Je dévore en secret mes soupirs et mes pleurs.
Mais il me reste au moins une foible espérance
De trouver quelque terme à son indifférence;
Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
Me promet le bonheur de l'attendrir un jour:
Attendez-le, seigneur, ce jour où, plus heureuse,
Je fléchirai pour moi son ame généreuse;
Et ne m'exposez pas à l'horreur de souffrir

La honte d'un refus dont il faudroit mourir.

ALPHONSE.

Ma fille (car l'aveu que vous daignez me faire
Vient d'émouvoir pour vous les entrailles de pere;
Ces noms intéressans flattent déja mon cœur,
Et je me hâte ici d'en goûter la douceur),
Ne vous alarmez point d'un malheur impossible.
Mon fils à tant d'attraits ne peut être insensible;
Et quoi que vous pensiez, vous verrez dès ce jour
Et son obéissance, et même son amour....
Je vais....

UN GARDE.

Le prince vient, seigneur.

CONSTANCE, *à Alphonse.*

Je me retire;
Mais si mes pleurs sur vous ont encor quelque empire....

ALPHONSE.

Cessez de m'affliger par cet injuste effroi,
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

(*Constance sort.*)

SCENE II.

ALPHONSE, D. PEDRE, GARDES.

ALPHONSE.

Les peuples ont assez célébré vos conquêtes,
Prince; il est tems enfin que de plus douces fêtes

Signalent cet hymen entre deux rois juré,
Digne fruit des exploits qui l'ont trop différé,
Cet hymen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devroit presser encor plus que la politique,
Qui présente à vos vœux des vertus, des appas
Que l'univers entier ne rassembleroit pas.
Je m'étonne toujours que sur cette alliance
Vous m'ayiez laissé voir si peu d'impatience;
Que, loin de me presser de couronner vos feux,
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

D. PEDRE.

J'espérois plus, seigneur, de l'amitié d'un pere :
N'étoit-ce pas assez m'expliquer que me taire?
J'ai cru sur cet hymen que mon roi voudroit bien
Entendre mon silence et ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien!... A ce mot téméraire
Je sens que je commande à peine à ma colere;
Et si je m'en croyois.... Mais, prince, ma bonté
Se dissimule encor votre témérité.
Ne croyez pas qu'ici je vous fasse une offense
De dérober votre ame au pouvoir de Constance,
D'opposer à ses yeux la farouche fierté
D'un cœur inaccessible aux traits de la beauté;
Mais vous figurez-vous que ces grands hyménées
Qui des enfans des rois reglent les destinées
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et pour être achevés veuillent l'aveu des cœurs?

Non, prince; loin du trône un penser si bizarre;
C'est par d'autres ressorts que le ciel les prépare :
Nous sommes affranchis de la commune loi;
L'intérêt des états donne seul notre foi.
Laissons à nos sujets cet égard populaire
De n'aprouver d'hymen que celui qui sait plaire,
D'y chercher le rapport des cœurs et des esprits;
Mais ce bonheur pour nous n'est pas d'assez haut prix:
Il nous est glorieux qu'un hymen politique
Assure à nos dépens la fortune publique.

D. PEDRE.

C'est pousser un peu loin ces maximes d'état;
Et je ne croirai point commettre un attentat
De vous dire, seigneur, que, malgré ces maximes,
La nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels dispose de sa foi;
Ce droit n'est-il éteint que pour le fils d'un roi?
Et l'honneur d'être né si près du rang suprême
Me doit-il en esclave arracher à moi-même?....
Déja de mes discours frémit votre courroux;
Mais regardez, seigneur, un fils à vos genoux:
Prêtez à mes raisons une oreille de pere.
Lorsque de Ferdinand vous obtîntes la mere,
Sans daigner consulter ni mes yeux ni mon cœur,
Votre foi m'engagea, me promit à sa sœur.
Je sais que les vertus, les traits de la princesse
Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse:
Vous ne pouviez prévoir cet obstacle secret

Que le fond de mon cœur vous oppose à regret;
Et cependant, il faut que je vous le révele,
Je sens trop que le ciel ne m'a point fait pour elle;
Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former
Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous sont chers, si depuis mon enfance
Vous pouvez vous louer de mon obéissance,
Si par quelques vertus et par d'heureux exploits
Je me suis montré fils du plus grand de nos rois,
Laissez aux droits du sang céder la politique;
Épargnez-moi de grace un ordre tyrannique,
N'accablez point un cœur qui ne peut se trahir,
Du mortel désespoir de vous désobéir.

ALPHONSE.

Je vous aime; et déja d'un discours qui m'offense
Vous auriez éprouvé la sévere vengeance,
Si, malgré mon courroux, ce cœur trop paternel
N'hésitoit à trouver en vous un criminel;
Mais ne vous flattez point de cet espoir frivole
Que mon amour pour vous balance ma parole:
Écouterois-je ici vos rebelles froideurs
Tandis qu'à Ferdinand par ses ambassadeurs
Je viens de confirmer l'alliance jurée?
Eh! que devient des rois la majesté sacrée
Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels,
Si leur trône n'est pur autant que les autels,
Et si de leurs traités l'engagement suprême
N'étoit pas à leurs yeux le décret de dieu même?

Mais en rompant les nœuds qui vous ont engagé
Voulez-vous que bientôt Ferdinand outragé,
Nous jurant désormais une guerre éternelle,
Accoure se venger d'un voisin infidele?
Que des fleuves de sang....

D. PEDRE.

Ah! seigneur, est-ce à vous
A craindre d'allumer un si foible courroux?
Bravez des ennemis que vous pouvez abattre:
Quand on est sûr de vaincre a-t-on peur de combattre?
La victoire a toujours couronné vos combats,
Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas.
Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes?
Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes:
Soumettez la Castille, et que tous nos voisins
Subissent l'ascendant de vos nobles destins.
Heureux si je pouvois, dans l'ardeur de vous plaire,
Sceller de tout mon sang la gloire de mon pere!

ALPHONSE.

Vos fureurs ne sont pas une regle pour moi:
Vous parlez en soldat; je dois agir en roi.
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'empire?
Un jeune audacieux dont le cœur ne respire
Que les sanglans combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets!
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare:
Est-ce pour conquérir que le ciel fit les rois?

N'auroit-il donc rangé les peuples sous nos lois
Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie
Osât impunément se jouer de leur vie?
Ah! jugez mieux du trône, et connoissez, mon fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis:
Du sang de nos sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs peres;
Au péril de nos jours il faut les rendre heureux,
Ne conclure ni paix, ni guerre que pour eux,
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage;
Et quand dans ces excès notre aveugle courage
Pour une gloire injuste expose leurs destins,
Nous nous montrons leurs rois moins que leurs assassins.
Songez-y: quand ma mort, tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
Rappelez ces devoirs, et les accomplissez:
Aujourd'hui mon sujet, don Pedre, obéissez;
Et, sans plus me lasser de votre résistance,
Dégagez ma parole en épousant Constance.
En un mot, je le veux.

D. PEDRE.

Seigneur, ce que je suis
Ne me permet aussi qu'un mot: je ne le puis.

SCENE III.

ALPHONSE, D. PEDRE, LA REINE, INÈS, GARDES.

ALPHONSE, *à la reine.*

Madame, qui l'eût cru? je rougis de le dire,
Le rebelle résiste à ce que je desire;
Et, malgré mes bontés, vient de me laisser voir
Cet inflexible orgueil que je n'osois prévoir.
Par l'affront solennel qu'il fait à la Castille
Il me couvre de honte, et vous et votre fille;
Et je ne comprends pas par quel enchantement
J'en puis suspendre encor le juste châtiment.
N'est-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse?
Si de sa résistance il a quelque complice....

LA REINE.

Sa complice, seigneur, vous la voyez....

ALPHONSE.

Inès?

INÈS.

Moi!

LA REINE.

Le prince, séduit par ses foibles attraits,
Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice;
Il immole ma fille à cet indigne amour.

J'en ai prévu l'obstacle; et depuis plus d'un jour
Les regards de l'ingrat toujours fixés sur elle
M'en avoient annoncé la funeste nouvelle.
Tantôt à la perfide exposant mes douleurs,
J'étudiois ses yeux que trahissoient les pleurs;
Et son trouble, perçant à travers son silence,
Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
A peine je sortois, tous deux ils se sont vus:
Ils se sont en secret long-tems entretenus;
Et tous deux, confirmant mes premieres alarmes,
Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras.

INÈS, *au roi.*

C'est en vain qu'on m'accuse; et vous ne croirez pas...

D. PEDRE.

Ne désavouez point, Inès, que je vous aime....
(*à Alphonse.*)
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-même:
Mais laissez sur moi seul tomber votre courroux:
Inès n'est point coupable, et jamais....

ALPHONSE.

Taisez-vous.
(*à la reine*)
Madame, en attendant qu'elle se justifie
Je veux qu'on la retienne, et je vous la confie;
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

D. PEDRE.

O ciel! en quelles mains l'allez-vous hasarder?

Vous exposez ses jours.....

ALPHONSE.

Sortez de ma présence,
Ingrat! Je mets encore un terme à ma vengeance:
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus;
Mais ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez.

D. PEDRE, *à part.*

Ah! pour Inès tant de rigueur m'accable.
Je sors.... mais je crains bien de revenir coupable.

(*il sort.*)

SCENE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

C'en est donc fait, l'ingrat se soustrait à ma loi!
Que vais-je devenir? serai-je pere ou roi?
Comment sortir du trouble où son orgueil me livre?....
Ciel, daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre!

(*il sort.*)

SCENE V.

LA REINE, INÈS, GARDES.

LA REINE.

Vous ne voyez ici que cœurs désespérés;
Mais je vous tiens captive, et vous m'en répondrez.
Quand le roi laisseroit désarmer sa colere,
Vous ne fléchirez point une jalouse mere;
Et je vous jure ici que mon ressentiment
N'aura pas vu rougir ma fille impunément.
Peut-être, si j'en crois la fureur qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide;
Et le prince cruel qui nous ose outrager,
Pourroit.... Vous pâlissez à ce nouveau danger?
Tremblez; plus de vos cœurs je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance.

SCENE VI.

LA REINE, CONSTANCE, INÈS, GARDES.

LA REINE, *à Constance.*

Ah! ma fille!...

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer,
Madame? Tout ici conspire à m'alarmer.

J'ai vu sortir le prince enflammé de colere,
Et la même fureur éclate au front du pere.
De quels malheurs....

LA REINE.

Le prince ose vous refuser.
(*lui montrant Inès.*)
Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriser.....
(*aux gardes.*) (*à part.*)
Gardes, conduisez-la.... Ma fille est outragée;
Mais, dussé-je en périr, elle sera vengée!

CONSTANCE.

Ah! ne vous chargez pas de ces barbares soins:
Quand je serai vengée en souffrirai-je moins?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, LA REINE.

ALPHONSE.

Oui, qu'elle vienne. Avant que mon cœur s'abandon
Aux conseils violens que le courroux lui donne,
Il faut, de la prudence empruntant le secours,
D'un trouble encor naissant interrompre le cours.
Voyons Inès, suivons ce que le ciel m'inspire;
Dans le fond de son cœur je me promets de lire.
Madame, je l'attends; qu'on la fasse venir:
Je vais voir si je dois pardonner, ou punir.

LA REINE.

Eh! peut-elle, seigneur, n'être pas criminelle?
L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour elle.
Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir;
Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
Et, plus superbe encor par l'hymen qu'elle arrête,
Elle s'est tout permis pour garder sa conquête:
Un des siens me le vient d'avouer à regret;

Tous les jours, auprès d'elle introduit en secret,
Le prince, ne suivant qu'un fol amour pour guide,
Va de ses entretiens goûter l'appât perfide:
Sans doute à la révolte elle ose l'enhardir.
La laisserez-vous donc encor s'en applaudir,
Au lieu d'intimider aux dépens de sa vie
Celles que séduiroit son audace impunie?
De la sévérité si vous craignez l'excès,
De la douceur aussi quel seroit le succès?
Voulez-vous tous les jours qu'une fiere sujette
Des enfans de ses rois médite la defaite?
Que, profitant d'un âge ouvert aux vains desirs,
Où le cœur imprudent vole aux premiers plaisirs,
Elle usurpe sur eux un pouvoir qui nous brave,
Et dans ses souverains se choisisse un esclave?
Délivrez vos enfans de ce funeste écueil;
De ces fieres beautés épouvantez l'orgueil,
Et qu'Inès condamnée apprenne à ces rebelles
A respecter des cœurs trop élevés pour elles.

ALPHONSE.

Je voulois la punir; et mon premier transport
Avec vos sentimens n'étoit que trop d'accord:
Mais je ne suis pas roi pour céder sans prudence
Aux premiers mouvemens d'une aveugle vengeance;
Il est d'autres moyens que je dois éprouver.
Ordonnez qu'elle vienne à l'instant me trouver.

(*la reine sort.*)

SCENE II.

ALPHONSE.

O ciel, tu vois l'horreur du sort qui me menace!
Je crains toujours qu'un fils, consommant son audace,
Ne me réduise enfin à la nécessité
De punir malgré moi sa coupable fierté :
N'oppose point en moi le monarque et le pere;
Chasse loin de mon fils ce transport téméraire:
Je lui vais enlever l'objet de tous ses vœux;
Fais qu'à ses feux éteints succedent d'autres feux;
Qu'il perde son amour en perdant l'espérance!
Protege, juste ciel, daigne aider ma prudence!

SCENE III.

ALPHONSE, INÈS.

ALPHONSE.

Venez, venez, Inès: peut-être attendez-vous
Un rigoureux arrêt dicté par le courroux.
Vous jetez la discorde au sein de ma famille;
Contre le Portugal vous armez la Castille;
Et vos yeux, seul obstacle à ce que j'ai promis,
M'alarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
Je veux bien cependant ne pas croire, madame,

Que d'un fils indiscret vous approuviez la flamme,
Ni qu'en entretenant ses transports furieux
Votre cœur ait eu part au crime de vos yeux:
Je ne punirai point des malheurs que peut-être
Malgré votre vertu vos charmes ont fait naître;
Quoi qu'il en soit enfin je veux bien l'ignorer:
Sans rien approfondir il faut tout réparer.

INÈS.

Je l'ai bien cru, seigneur, d'un monarque équitable,
Qu'il ne se plairoit pas à me croire coupable;
Que lui-même, plaignant l'état où je me vois,
Ne m'accableroit point...

ALPHONSE.

Inès, écoutez-moi.
De vos nobles aïeux je garde la mémoire;
Du sceptre que je porte ils ont accru la gloire:
Votre sang, illustré par cent fameux exploits,
Ne le cede en ces lieux qu'à celui de vos rois;
Sur-tout à votre aïeul, guide de mon enfance,
Je sais ce que mon cœur doit de reconnoissance:
C'est ce sage héros qui m'apprit à régner;
Et par lui la vertu prit soin de m'enseigner
Comme on doit soutenir le poids d'une couronne
Pour mériter les noms que l'univers me donne.
D'un service si grand plus je vous peins l'éclat,
Plus vous voyez combien je craindrois d'être ingrat:
Recevez donc le prix de ce peu de sagesse
Que dès mes jeunes ans je dus à sa vieillesse;

Et vous-même jugez par d'illustres effets
Si je sais au service égaler mes bienfaits.
Rodrigue est de mon sang: il vous aime, madame;
Il m'a souvent pressé de couronner sa flamme:
Je vous donne à ce prince; et par un si beau don
Alphonse ne craint point d'avilir sa maison;
Mes peuples, par le rang où ce choix vous appelle,
Connoîtront de quel prix m'est un ami fidele.
Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal
Que qui forme les rois est presque leur égal.

INÈS.

Des services des miens vantez moins l'importance;
L'honneur de vous les rendre en fut la récompense:
S'ils ont versé leur sang il étoit votre bien;
Ils ont fait leur devoir, vous ne leur devez rien.
Mais si, trop genéreux, votre bonté suprême
Vouloit en moi, seigneur, payer leur devoir même,
Je vous demanderois pour unique faveur
De me laisser toujours maîtresse de mon cœur.
Rodrigue par ses feux ne sert qu'à me confondre;
Je ne sens que l'ennui de n'y pouvoir répondre:
Eh! que me serviroient les honneurs éclatans
D'un hymen que jamais l'amour...

ALPHONSE.

Je vous entends,
Superbe; ce discours confirme mes alarmes;
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoi! c'est donc pour mon fils que vous vous réservez,

Et c'est contre son roi vous qui le soulevez?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort desirée
Ne tranche de mes jours l'incommode durée;
Je gêne de vos feux l'ambitieuse ardeur:
Mon fils doit avec vous partager sa grandeur;
Et le rebelle, en proie à l'amour qui l'entraîne,
Ne brûle d'être roi que pour vous faire reine.
Que sais-je même encor si, plus impatient,
Au mépris de la loi, peut-être l'oubliant,
Votre amour n'auroit point réglé sa destinée,
Et bravé les dangers d'un secret hyménée?

INÈS.

O ciel! que pensez-vous?

ALPHONSE.

Si jamais vous l'osiez,
Si d'un nœud criminel je vous savois liés,
Téméraires, tremblez! n'espérez point de grace;
L'opprobre et le supplice expieroient votre audace:
C'est votre même aïeul dont je vante la foi
Qui, pour l'honneur du trône, en a dicté la loi,
Et jusque sur son sang, s'il se trouvoit coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il sembloit qu'il prévît l'objet de mon courroux,
Et qu'il faudroit un jour le signaler sur vous...
Inès, si vous osiez justifier ses craintes,
C'est lui que j'en atteste, insensible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils,
Aux dépens de vos jours je suivrois ses conseils.

SCENE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS.

LA REINE, *à Alphonse.*

Ah! seigneur, prévenez la derniere disgrace:
Le coupable don Pedre est déja dans la place,
La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un peuple prêt à servir son dessein;
De tous côtés s'éleve une clameur rebelle;
Chaque moment grossit la troupe criminelle:
Tous jurent de le suivre, et leurs cris aujourd'hui
Ne reconnoissent plus de souverain que lui.
De ce palais sans doute ils vont forcer la garde.

ALPHONSE, *à part.*

Ciel! à cet attentat faut-il qu'il se hasarde!
Malheur que je n'ai pu prévoir ni prévenir!
C'en est fait: allons donc me perdre, ou le punir.
(*à la reine.*)
Vous, retenez Inès.

(*il sort.*)

SCENE V.

LA REINE, INÈS.

LA REINE.

Voilà donc votre ouvrage,
Perfide!

INÈS.

Épargnez-vous la menace et l'outrage,
Madame. Puis-je craindre un impuissant courroux
Quand je suis mille fois plus à plaindre que vous?
Hélas! d'Alphonse seul le sort vous inquiete;
Si don Pedre périt, vous êtes satisfaite:
L'un et l'autre péril accablent mes esprits;
Et je crains pour Alphonse autant que pour son fils;
Quelque succès qu'il ait, qu'il triomphe, ou qu'il meure,
Puisqu'il est criminel, il faut que je le pleure;
Et c'est la même peine à ce cœur abattu
D'avoir à regretter sa vie, ou sa vertu.

LA REINE.

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle! quand c'est vous qui le forcez au crime?
Quand vous voyez l'effet d'un amour applaudi,
Que du moins par l'espoir vous avez enhardi?...
Mais que fais-je? pourquoi perdre ici les paroles?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles;
Et que ce soit ou non l'ouvrage de vos soins,

On vous aime, il suffit; je ne vous hais pas moins.
De don Pedre et de vous mes malheurs sont le crime;
Puissiez-vous l'un et l'autre en être la victime!...
Quel bruit entends-je!... O ciel! c'est l'infant que je voi.
O désespoir! sachons ce que devient le roi.
(*elle sort.*)

SCENE VI.

D. PEDRE, INÈS.

D. PEDRE, *l'épée à la main.*
Enfin à la fureur d'une fiere ennemie
Je puis, ma chere Inès, dérober votre vie:
Venez...

INÈS.
Qu'avez-vous fait, prince, et faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir votre devoir?
Quoi! don Pedre, l'objet d'une flamme si belle,
N'est plus qu'un fils ingrat et qu'un sujet rebelle!
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien!
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien...
Mais qu'apperçois-je? ô ciel! quel sang teint cette épée?
J'en frémis; dans quel sein l'auriez-vous donc trempée?

D. PEDRE.
Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur:
Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur;
Aux portes du palais dès que j'ai vu mon pere

A nos premiers efforts opposer sa colere,
J'ai fui de sa présence, et, quittant les mutins,
Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins,
Et sur quelques soldats laissant tomber ma rage,
De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
Hâtez-vous, suivez-moi.

INÈS.

Non, ne l'espérez pas,
Prince; je crains le crime, et non point le trépas;
Dans ce désordre affreux je ne puis vous entendre.
Allez à votre pere, et courez le défendre;
Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux;
Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux:
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable
A vous perdre innocent qu'à vous sauver coupable.

D. PEDRE.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sûreté;
Je ne crains que pour vous un monarque irrité:
Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace;
Et je reviens alors lui demander ma grace.
J'écoute jusque-là l'inflexible courroux,
Et ne puis rien sur moi tant que je crains pour vous.

INÈS.

Ah! par tout ce qu'Inès eut sur vous de puissance,
Reprenez s'il se peut toute votre innocence:
Allez désavouer de coupables transports;
Pour prix de mon amour donnez-moi vos remords.
Mais, si vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage,

Je demeure en ces lieux, et j'y suis votre otage.

D. PEDRE.

Quoi, barbare! osez-vous refuser mon secours?

SCENE VII.

D. PEDRE, CONSTANCE, INÈS.

CONSTANCE, *à D. Pedre.*

Ah! don Pedre, fuyez! il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonse; et sa seule présence
A des séditieux désarmé l'insolence:
Ils n'ont pu soutenir sur son front irrité
La fureur confondue avec la majesté;
Tout est paisible: il vient; et sa colere aigrie,
S'il vous voit...

D. PEDRE.

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuse princesse? et par quelle bonté
Prendre un soin que don Pedre a si peu mérité?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure;
Je vois trop vos dangers pour sentir mon injure.
Ne perdez point de tems; hâtez-vous, et fuyez:
Je vous pardonne tout, pourvu que vous viviez.
Ne vous exposez point à la rigueur fatale...
Fuyez, vous dis-je encor, fût-ce avec ma rivale...
O ciel! le roi paroît.

SCENE VIII.

ALPHONSE, D. PEDRE, LA REINE, CONSTANCE, INÈS, GARDES.

ALPHONSE, *à part, sans voir D. Pedre.*

Oui, trop coupable fils,
De ta rebellion tu recevras le prix;
(l'appercevant.)
Rien ne peut te sauver... Mais je vois le perfide...
(à D. Pedre.)
Eh bien! ton bras est-il tout prêt au parricide?
Traître! rends ton épée, ou m'en perce le sein;
Choisis.

D. PEDRE.

Ce mot, seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant ma perte est infaillible:
Je ne connois que trop votre cœur inflexible;
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir et mes jours:
Disposez-en, seigneur; mais que votre vengeance
Sache au moins discerner le crime et l'innocence.
C'est pour sauver Inès que je m'étois armé:
J'en ai cru sans égard mon amour alarmé;
Et je la dérobois au sort qui la menace,
Si sa vertu se fût prêtée à mon audace.
Je n'ai pu la fléchir; et, bravant mon effroi,

Elle veut en ces lieux vous répondre de moi;
Reconnoissez du moins ce courage héroïque:
(*montrant la reine.*)
Délivrez-la, seigneur, d'une main tyrannique
Qui pourroit...

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres soins;
Tu la servirois mieux en la défendant moins.
Crains pour elle et pour toi.

D. PEDRE.

S'il faut qu'elle périsse,
Hâtez-vous donc, seigneur, d'ordonner mon supplice:
Songez, si vous n'usez d'une prompte rigueur,
Que tant que je respire il lui reste un vengeur.
Vainement vous croyez la révolte calmée,
Il ne faut qu'un instant pour la voir rallumée:
Le peuple, malgré vous, peut briser ma prison;
Je ne connoîtrois plus ni devoir ni raison:
Par des torrens de sang, s'il falloit les répandre,
J'irois venger Inès n'ayant pu la défendre,
Dans mes transports cruels renverser tout l'état,
Punir sur mille cœurs cet horrible attentat;
Et du carnage alors ma fureur vengeresse
N'excepte que vos jours et ceux de la princesse.

ALPHONSE, *aux gardes.*

Gardes, délivrez-moi de cet emportement,
Et qu'il soit arrêté dans son appartement...

(*à D. Pedre.*)
Fils ingrat et rebelle, où réduis-tu ton pere?...
(*à part.*)
Faudra-t-il immoler une tête si chere?...
(*à la reine.*) (*à Constance.*)
Rentrez avec Inès... Ne suivez point mes pas:
Dans ces affreux momens je ne me connois pas.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à un garde.*

Qu'on amene mon fils.

(*le garde sort.*)

SCENE II.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE.

Que mon ame est émue!
Quel sera le succès d'une si triste vue,
Si, toujours inflexible, il brave encor mes lois?
Je vais donc voir mon fils pour la derniere fois!
N'ai-je par tant de vœux obtenu sa naissance,
N'ai-je avec tant de soins élevé son enfance;
Et, formé sur mes pas au mépris du repos,

Ne l'ai-je vu sitôt égaler les héros,
Que pour avoir à perdre une tête si chere?
N'étoit-il donc, ô ciel! qu'un don de ta colere?...
Seul tu me consolois, mon fils, et sans chagrin
Je sentois de mes jours le rapide déclin;
Dans un digne héritier je me voyois renaître:
Je croyois à mon peuple élever un bon maître;
Et, de ton regne heureux présageant tout l'honneur,
D'avance je goûtois ta gloire et leur bonheur.
Que devient désormais cette douce espérance?
Tu n'es plus que l'objet d'une juste vengeance;
Ton pere et tes sujets vont te perdre à la fois;
Ta mort est aujourd'hui le bien que je leur dois...
Ta mort!... et cet arrêt sortiroit de ma bouche!
La nature frémit d'un devoir si farouche.
Je dois te condamner; mais mon cœur combattu
Ressent l'horreur du crime en suivant la vertu.
Je ne sais quelle voix crie au fond de mon ame,
Te justifie encor par l'excès de ta flamme,
Me dit, pour excuser tes attentats cruels,
Que les plus furieux sont les moins criminels:
J'ai du moins reconnu que, malgré ton ivresse,
Tu n'as point pour ton pere étouffé ta tendresse;
J'ai vu qu'au désespoir de me désobéir,
Tu mourois de douleur sans pouvoir me haïr...
Mais de quoi m'entretiens-je, et que prétends-je faire?
Au mépris de mon rang ne veux-je être que pere?
Ah! ce nom doit céder au sacré nom des rois.

Quittons le diadême, ou vengeons-en les droits:
En pleurant le coupable ordonnons le supplice;
Effrayons mes sujets de toute ma justice;
Et que nul ne s'expose à sa sévérité
En voyant que mon fils n'en est pas excepté.

SCENE III.

ALPHONSE, D. PEDRE, GARDES.

ALPHONSE, *à D. Pedre.*
Le conseil est mandé, prince; je vais l'entendre:
Vous jugez de l'arrêt que vous devez attendre;
Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé,
C'est vous-même, mon fils, qui l'avez prononcé.
Vous pouvez cependant mériter votre grace;
L'obéissance encor peut réparer l'audace:
Tout irrité qu'il est, ce cœur parle pour vous;
Et je sens que l'amour y suspend le courroux.
Achevez de le vaincre; un repentir sincere
Peut me rendre mon fils, et va vous rendre un pere:
C'est moi qui vous en prie; et, dans mon tendre effroi,
Je cherche à vous fléchir moins pour vous que pour moi.
J'oublierai tout enfin; dégagez ma promesse:
Il faut aujourd'hui même épouser la princesse;
Et si vous refusez ce nœud trop attendu,
J'en mourrai de douleur, mais vous êtes perdu.

D. PEDRE.

Connoissez votre fils, seigneur; malgré son crime
Il tient encor de vous un cœur trop magnanime:
Les plus affreux périls ne sauroient m'ébranler;
Vous rougiriez pour moi s'ils me faisoient trembler:
Je ne crains point la mort; et ce que n'a pu faire
L'amour et le respect que je porte à mon pere,
Les supplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
Voilà mes sentimens; vous pouvez prononcer.

ALPHONSE.

Eh! pourquoi conserver, en méritant ma haine,
Ce reste de respect qui ne sert qu'à ma peine?
Laisse-moi plutôt voir un fils dénaturé,
Un ennemi mortel contre moi conjuré,
Tout prêt à me percer d'un poignard parricide;
Raffermis ma justice encore trop timide;
Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,
Laisse-moi te punir au moins sans désespoir.

D. PEDRE.

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE.

Je t'offre encor la vie.

D. PEDRE.

Que faut-il?

ALPHONSE.

Obéir.

D. PEDRE.

Elle m'est donc ravie;

Je ne puis à ce prix jouir de vos bontés.

ALPHONSE.

(*aux gardes*). (*à D. Pedre*).
Faites entrer les grands... Et vous, prince, sortez.

SCENE IV.

ALPHONSE, D. RODRIGUE, D. HENRIQUE, ET LES AUTRES GRANDS DU CONSEIL, MENDOCE, GARDES.

ALPHONSE, *à D. Rodrigue et aux grands.*
(*le roi, D. Rodr. et les grands s'asseyent*).

Que chacun prenne place... Hélas! à mes alarmes
Je vois que tous les yeux donnent déja des larmes;
D'un trouble égal au mien vous paroissez saisis;
Vous semblez tous avoir à condamner un fils.
Triomphons, vous et moi, d'une vaine tristesse;
Que la seule justice ici soit la maîtresse:
Ceux que le ciel choisit pour le conseil des rois
N'ont plus rien à pleurer que le mépris des lois.
Vous savez que l'infant, par un refus rebelle,
Des traités les plus saints rompt la foi solennelle;
Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain
A forcé ce palais les armes à la main;
Que, content d'éviter l'horreur du parricide,
Il me laissoit en proie à ce peuple perfide
Qui promettoit ma tête et mon trône à l'ingrat,

Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
Vous avez à venger la grandeur souveraine:
Vous avez vu le crime; ordonnez-en la peine...
(*à D. Rodrigue*).
Vous, Rodrigue, parlez.

RODRIGUE.

Le devrois-je, seigneur?
Je vous ai pour Inès fait connoître mon cœur:
Peut-être, sans l'amour dont elle est prévenue,
De vous-même aujourd'hui je l'aurois obtenue;
L'infant seul de ma flamme est l'obstacle fatal,
Et vous me commandez de juger mon rival!
Consultez seulement votre propre clémence;
Ce que vous ressentez vous dit ce que je pense:
Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir?
Pardonnez mes transports; mais c'est mettre en balance
La grandeur de l'empire avec sa décadence;
C'est douter si du joug il faut nous dérober,
Et si votre grand nom doit s'accroître ou tomber.
Eh! quel autre après vous en soutiendroit la gloire?
Qui sous nos étendards fixeroit la victoire?
Vous ne l'avez point vu; mais vos regards surpris
Auroient à tous ses coups reconnu votre fils,
Et, sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
Dans ses moindres exploits trouvé de quoi l'absoudre.
Il ose, dites-vous, violer les traités?
Mais les traités des rois sont-ils des cruautés?

Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Castille
Immoler sans pitié votre propre famille?
N'avez-vous pas, seigneur, par vos empressemens
Avec assez d'éclat dégagé vos sermens?
Croyez que Ferdinand rougiroit si Constance
Ne tenoit un époux que de l'obéissance,
Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
Et lui promet par-tout des sceptres et des cœurs.
Il force le palais: je conviens de son crime;
Mais vous-même jugez du dessein qui l'anime;
Il n'en veut point au trône; il respecte vos jours:
Au seul danger d'Inès il donne son secours;
Amant désespéré plutôt que fils rebelle,
Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle?
Daignez lui rendre Inès, vous retrouvez un fils
Touché de vos bontés, et d'autant plus soumis;
Je dirai plus encor, s'il le faut: qu'il l'épouse.
Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse;
Mais, dussé-je en mourir, sauvez votre soutien.
Sa vie est tout, seigneur, et la mienne n'est rien.

ALPHONSE.

Je reconnois mon sang: cet effort magnanime,
Même en vous abusant est bien digne d'estime;
Votre cœur à sa gloire immole son repos,
Et vous prononcez moins en juge qu'en héros...

(*à D. Henrique*).

Mais écoutons Henrique.

D. HENRIQUE.

Hélas! que puis-je dire?
Dans le trouble où je suis à peine je respire.
Oui, seigneur, et vos yeux, s'ils voyoient mes douleurs,
Entre don Pedre et moi partageroient leurs pleurs:
Dans le dernier combat il m'a sauvé la vie;
Par le fer africain elle m'étoit ravie,
Si ce généreux prince, ardent à mon secours,
Au coup prêt à tomber n'eût dérobé mes jours.
C'est donc pour le juger que son bras me délivre!
A mon libérateur, ciel! pourrois-je survivre?
Plus qu'à son pere même il m'est cher aujourd'hui;
Il tient de vous la vie, et je la tiens de lui.
Je sais pourtant, seigneur, que la reconnoissance
Du devoir d'un sujet jamais ne nous dispense:
Ce sacré tribunal ne m'offre que mon roi,
Et je ne vois ici que ce que je vous doi;
C'est ma sincérité: vous l'allez donc connoître.
Dans la peur d'être ingrat je ne serai point traître.
Don Pedre par son crime a mérité la mort,
Et les lois malgré vous décident de son sort.
La majesté suprême une fois méprisée
Sans le sang criminel ne peut être appaisée;
Et ces droits, qu'aujourd'hui doivent venger vos coups,
Sont ceux de votre rang et ne sont point à vous.
Quoique d'un tel arrêt la rigueur vous confonde,
Vous en êtes comptable à tous les rois du monde.

Je n'ose dire plus.

ALPHONSE.

Acheve.

D. HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguise rien; tu le dois.

D. HENRIQUE.

J'obéis.
S'il faut qu'en sa faveur la pitié vous fléchisse,
Vous ne régnerez plus qu'au gré de son caprice:
Le peuple, qui croira qu'il s'est fait redouter,
Sur ses moindres chagrins prêt à se révolter,
Et méprisant pour lui vos ordres inutiles,
Va livrer tout l'état aux discordes civiles.
Vous verriez tous les cœurs appuyer ses projets;
Vous n'auriez qu'un vain trône, il auroit les sujets.
Ma parole tremblante à chaque instant s'arrête:
Il a sauvé mes jours, et je proscris sa tête!...
Mais je dois à mon roi de sinceres avis:
Ma mort acquittera ce que je dois au fils.

ALPHONSE, *à part.*

De la foi d'un sujet ô prodige héroïque!
Alphonse en ce moment pourra-t-il moins qu'Henriq
(*à D. Henrique*).
Je vois ce qu'il t'en coûte; et tu m'apprends trop bien
Qu'où la justice parle on doit n'écouter rien.
Oui, oui, de ta vertu l'autorité suprême

L'emporte dans mon cœur sur la nature même.
(*aux autres grands*).
Je vois trop vos conseils; ce silence, ces pleurs,
M'annoncent mon devoir en plaignant mes malheurs.
Je condamne mon fils; il va perdre la vie.
C'est à vous, chers sujets, que je le sacrifie;
Quelque crime où l'ingrat se soit abandonné,
Si je n'étois que pere, il seroit pardonné.
Consolez-vous; songez que ma prompte vengeance
Délivre vos enfans d'une injuste puissance;
Qu'on doit tout redouter de qui trahit la loi,
Et qu'un sujet rebelle est tyran s'il est roi.
L'arrêt en est porté: que chacun se retire...
(*à Mendoce*).
Et vous, de son destin, Mendoce, allez l'instruire.
(*D. Rodrigue, les grands, et Mendoce sortent*).

SCENE V.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

Mais quel sera le mien?... Malheureux! qu'ai-je fait?...
Devoir impitoyable, êtes-vous satisfait?...
Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine
Qu'a connue avant moi la fermeté romaine!...
Sévere Manlius, inflexible Brutus,
N'ai-je pas égalé vos féroces vertus?

Je prononce un arrêt que mon cœur désavoue...
Eh bien! que l'univers avec horreur te loue,
Monarque infortuné!... mais d'un si grand effort
Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort.

SCENE VI.

ALPHONSE, LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Seigneur, le croirons-nous ce jugement barbare?
Tout le conseil en pleurs d'avec vous se sépare;
Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu:
Vous avez condamné votre fils.

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avouer? ciel! et puis-je l'entendre?

LA REINE, *à Alphonse.*

Quel supplice cruel pour un pere si tendre!
Et faut-il que l'infant par sa témérité
Vous ait réduit, seigneur, à la nécessité
De....

ALPHONSE.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,
Madame? Quand j'ai fait ce que je devois faire;
Quand, malgré mon amour, j'ose le condamner,

C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon fils n'a plus de mere!...
Je vais le pleurer seul.

(*il sort.*)

SCENE VII.

LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Ah! si je vous suis chere,
Madame, profitez de cet heureux moment;
Redoublez par vos pleurs son attendrissement;
Sauvez un malheureux du coup qui le menace:
Allez, parlez, pressez, vous obtiendrez sa grace.

LA REINE.

Je le suis: de mes soins attendez le succès.

CONSTANCE.

Je remets en vos mains mes plus chers intérêts.

(*la reine sort.*)

SCENE VIII.

CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE, *à un garde.*

Garde, cherchez Inès; qu'un moment on l'amene:
Je dois l'entretenir par l'ordre de la reine.

(*le garde sort.*)

SCENE IX.

CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE, *à part.*

Il le faut. Pour sauver de si précieux jours
De ma propre rivale implorons le secours:
Heureuse qu'il vécût, fût-ce pour elle même!
Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

SCENE X.

CONSTANCE, INÈS.

CONSTANCE.

Don Pedre est condamné, madame.

INÈS.

O désespoir!

CONSTANCE.

Vous savez mon amour; et vous avez pu voir
Que, malgré ses refus, malgré ma jalousie,
Je ne connois encor d'autre bien que sa vie.
La reine va tâcher de fléchir un époux:
Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux;
Mais quel foible secours contre un roi si sévere!
Si pour le mieux servir votre amour vous éclaire,
Vous savez quels amis peuvent s'unir pour lui,

Par quelle voie il faut s'en assurer l'appui.
Je suis prête à tenter pour obtenir qu'il vive
Tout ce que vous feriez si vous n'étiez captive;
Vos conseils sont des lois que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

INÈS.

Dans un trouble si grand j'ai peine à vous répondre:
Mes frayeurs, vos bontés, tout sert à me confondre.
Le prince ne vous doit paroître qu'un ingrat;
D'un outrage apparent vous avez vu l'éclat:
Je ne suis à vos yeux qu'une indigne rivale;
Cependant....

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale.
Le prince nous est cher; songeons à le sauver,
Et sans autre intérêt que de le conserver.

INÈS.

Ce discours généreux raffermit ma constance.
Il me reste, madame, encore une espérance:
Vous seule, auprès du roi m'ouvrant un libre accès,
Pouvez de mes desseins préparer le succès;
La reine arrêteroit ce que j'ose entreprendre:
Parlez vous-même au roi; qu'il consente à m'entendre.
J'espere en le voyant désarmer son courroux;
Je sauverai le prince, et peut-être pour vous.

CONSTANCE.

Vous me feriez, madame, une injure cruelle
De penser que ce mot pût redoubler mon zele:

Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux;
L'honneur de le sauver est tout ce que je veux.
Rentrez: je vais au roi faire parler mes larmes;
Puisse aujourd'hui le ciel vous prêter d'autres armes!
Qu'il redonne le prince à nos vœux empressés;
Il n'importe pour qui: qu'il vive, c'est assez.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, CONSTANCE.

LA REINE.

Qu'avez-vous obtenu? Vous êtes outragée,
Ma fille, et vous semblez craindre d'être vengée.
Quels sont donc vos desseins, et pour quels intérêts
Prétendez-vous qu'Alphonse écoute encore Inès?
Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
Mendier par vos pleurs une injure nouvelle,
Vous exposer à voir deux amans odieux
De vos maux et des miens triompher à nos yeux?

CONSTANCE.

Ah! sans me reprocher ma pitié généreuse,
Souffrez que la vertu du moins me rende heureuse:
C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits
Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bienfaits.
Quand Lisbonne avec vous a reçu votre fille
Ses peuples bénissoient les dons de la Castille,
Leurs cris remplissoient l'air des plus tendres souhaits;

Ils croyoient avec moi voir arriver la paix:
Quelle paix, juste ciel! quelle paix sanguinaire!
Je leur apportois donc la céleste colere;
Je venois diviser les cœurs les plus unis,
Et par la main du pere assassiner le fils.
Quoi! leurs pleurs désormais accuseroient Constance
De la mort d'un héros, leur unique espérance?
Hélas! ce seul penser redouble mes terreurs.
Puisse l'heureuse Inès prévenir ces horreurs!
Je n'ose me flatter du succès qu'elle espere;
Mais, madame, à ce prix qu'elle me seroit chere!

LA REINE.

Et moi, dans les chagrins que tous deux m'ont donnés,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez;
Je ne puis voir trop tôt expirer mes victimes:
Vous avoir méprisée est le plus grand des crimes.
Eh! comment d'un autre œil verrois-je l'inhumain
Qui vous fait le jouet d'un farouche dédain?
Don Pedre a pu lui seul vous faire cet outrage;
C'est un monstre odieux trop digne de ma rage.
Je sens pour vous l'affront que vous ne sentez pas;
Et je voudrois payer sa mort de mon trépas.

CONSTANCE.

Vous voulez donc le mien?

LA REINE.

L'aimeriez-vous encore?

CONSTANCE.

Oui, tout ingrat qu'il est, madame, je l'adore.

Cachez-moi les transports d'une aveugle fureur;
Ce sont autant de coups dont vous percez mon cœur.

LA REINE.

Il en est plus coupable... O fille infortunée!
A quels affreux destins êtes-vous condamnée?
Je ne sais ce qu'Inès peut attendre du roi;
Mais enfin son espoir m'a donné trop d'effroi...
S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse,
S'il pouvoit de l'ingrat révoquer le supplice,
Croyez que du succès qu'Inès ose tenter
Son orgueil n'auroit pas long-tems à se flatter.
Je ne dis rien de plus: la fureur qui m'anime
Vous laisse vos vertus, et se charge du crime.

CONSTANCE.

Ah! par pitié pour moi sauvez ces malheureux!

LA REINE.

C'est par pitié pour vous que je m'arme contre eux.

CONSTANCE.

Faut-il que votre amour aigrisse mes alarmes?

SCENE II.

ALPHONSE, LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

ALPHONSE, *à Constance.*

Princesse, je n'ai pu résister à vos larmes;
Je vais entendre Inès; on la conduit ici:
Mais elle espere en vain... Laissez-moi; la voici.

LA REINE.

Songez en l'écoutant qu'elle est la plus coupable.

CONSTANCE, *à Alphonse.*

Seigneur, jetez sur elle un regard favorable!

(*La reine et Constance sortent.*)

SCENE III.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

C'est, je n'en doute point, pour la derniere fois
Que j'adresse à mon prince une timide voix.

(*montrant un des gardes.*)

Mais avant tout, seigneur, agréez que ce garde,
Que je viens d'informer d'un soin qui me regarde,
Aille dès ce moment...

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder.

(*au garde.*)

Faites ce qu'elle veut.

INÈS, *au garde.*

Revenez sans tarder.

(*Le garde sort.*)

SCENE IV.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS.

Vous l'avez condamné, seigneur, malgré vous-même,
Ce fils que vous aimez, ce héros qui vous aime;
Et ce front tout couvert du plus affreux ennui
Marque assez la pitié qui vous parle pour lui:
Vous ne l'écoutez point; l'inflexible justice
De tous vos sentimens obtient le sacrifice:
Vous voulez aux dépens des destins les plus chers
D'une vertu si ferme étonner l'univers.
Soyez juste; des rois c'est le devoir suprême:
Mais le crime apparent n'est pas le crime même:
Un ingrat, un rebelle est digne du trépas:
A ces titres, seigneur, votre fils ne l'est pas.
Si malgré les traités il refuse Constance,
Ce n'est point un effet de désobéissance.
En forçant ce palais les armes à la main
Il n'a point attenté contre son souverain:
Il vous pouvoit d'un mot prouver son innocence;
Mais il croit me devoir ce généreux silence;
Et, pour lui dédaignant un facile secours,
Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours.
C'est à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.
Que sur la vérité votre bouche prononce.

Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit votre courrou
Le devoir les a faits; le prince est mon époux.

ALPHONSE.

Mon fils est votre époux! ciel! que viens-je d'enten
Et sur quelle espérance osez-vous me l'apprendre
Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueu
Pensez-vous pour vous-même attendrir mieux mon

INÈS.

Ah, seigneur! mon aveu ne cherche point de gra
D'un plus heureux succès j'ai flatté mon audace;
Et je ne prétends rien en vous éclaircissant
Que livrer la coupable, et sauver l'innocent:
Seule j'ai violé cette loi redoutable
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable.
J'ai mérité la mort; mais, seigneur, cette loi
N'engageoit point le prince, et ne lioit que moi.
Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
Par le péril pressant dont il falloit défendre
Un fils que vos yeux même ont vu prêt à périr,
Que le don de ma foi pouvoit seul secourir:
A mes propres regards j'en suis moins criminelle;
Mais aux vôtres, seigneur, je suis une rebelle
Sur qui ne peut tomber trop tôt votre courroux,
Trop flattée à ce prix de sauver mon époux.
En me donnant à lui j'ai conservé sa vie;
Pour le sauver encore Inès se sacrifie.
Je me livre sans crainte aux plus séveres lois;
Heureuse d'avoir pu vous le sauver deux fois!

ALPHONSE.

Non, non; quelque pitié qui cherche à me surprendre,
Même de vos vertus je saurai me défendre.
Rebelle, votre crime est tout ce que je vois,
Et je satisferai mes sermens et les lois.

SCENE V.

ALPHONSE, INÈS, LES DEUX ENFANS D'INÈS, LA GOUVERNANTE, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

Eh bien! seigneur, suivez vos barbares maximes:
On vous amene encor de nouvelles victimes;
Immolez sans remords, et pour nous punir mieux,
Ces gages d'un hymen si coupable à vos yeux:
Ils ignorent le sang dont le ciel les fit naître;
Par l'arrêt de leur mort faites-les reconnoître:
Consommez votre ouvrage, et que les mêmes coups
Rejoignent les enfans, et la femme, et l'époux.

ALPHONSE.

Que vois-je! quels discours! que d'horreurs j'envisage!

INÈS.

Seigneur, du désespoir pardonnez le langage.
Tous deux à votre trône ont des droits solennels...
(*à ses deux enfans.*)
Embrassez, mes enfans, ces genoux paternels...

(*à Alphonse.*)

D'un œil compatissant regardez l'un et l'autre;
N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.
Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris,
La grace d'un héros, leur pere et votre fils?
Puisque la loi trahie exige une victime,
Mon sang est prêt, seigneur, pour expier mon crime:
Épuisez sur moi seule un sévere courroux;
Mais cachez quelque tems mon sort à mon époux;
Il mourroit de douleur; et je me flatte encore
De mériter de vous ce secret que j'implore.

ALPHONSE, *à un garde.*

Allez chercher mon fils; qu'il sache qu'aujourd'hui
Son pere lui fait grace, et qu'Inès est à lui.

(*Le garde sort.*)

SCENE VI.

ALPHONSE, INÈS, LES DEUX ENFANS D'INÈS, LA GOUVERNANTE, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

Juste ciel! quel bonheur succede à ma misere!
Mon juge en un instant est devenu mon pere!
Qui l'eût jamais pensé qu'à vos genoux, seigneur,
Je mourrois de ma joie, et non de ma douleur?

ALPHONSE.

Ma fille, levez-vous. Ces enfans que j'embrasse

Me font déja goûter les fruits de votre grace;
Ils me font trop sentir que le sang a des droits
Plus forts que les sermens, plus puissans que les lois.
Jouissez désormais de toute ma tendresse:
Aimez toujours ce fils que mon amour vous laisse.

INÈS.

Quel trouble! que deviens-je, et qu'est-ce que je sens?
Des plus vives douleurs quels accès menaçans!
Mon sang s'est tout-à-coup enflammé dans mes veines...
(*à la gouvernante.*)
Éloignez mes enfans; ils irritent mes peines.
(*La gouvernante et les enfans d'Inès sortent.*)

SCENE VII.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS.

Je succombe... J'ai peine à retenir mes cris.
(*à Alphonse.*)
Hélas! seigneur, voilà ce qu'a craint votre fils!

ALPHONSE, *à part.*

Ah! je vois trop d'où part cet affreux saerifice,
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux! où fuirai-je? et de tant d'attentats...

SCENE VIII.

ALPHONSE, D. PEDRE, INÈS, D. FERNAND, GARDES.

D. PEDRE, *sans voir Inès.*

Seigneur, à mes transports ne vous dérobez pas!

ALPHONSE.

Laissez-moi...

D. PEDRE.

Permettez qu'à vos pieds je déploie
Et ma reconnoissance et l'excès de ma joie.
Vous me rendez Inès!

ALPHONSE.

Prince trop malheureux!
Je te la rends en vain, nous la perdons tous deux;
Tu la vois expirante.

D. PEDRE *tombant entre les bras de D. Fernand.*

Ah! tout mon sang se glace.

INÈS, *à D. Pedre.*

J'éprouve en même tems mon supplice et ma grace,
Cher prince: je ne puis me plaindre de mon sort,
Puisqu'un moment du moins dans les bras de la mort
Je me vois votre épouse avec l'aveu d'un pere,
Et que ma mort lui coûte une douleur sincere.

D. PEDRE.

Votre mort!... Que deviens-je!... A ces tristes accens

Quel affreux désespoir a ranimé mes sens!
Inès, ma chere Inès pour jamais m'est ravie!
(il veut se frapper.)
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie!

ALPHONSE.

Ah! mon fils, arrêtez.

D. PEDRE.

Pourquoi me secourir?
Soyez encor mon pere en me laissant mourir...
(à Inès en se jetant à ses pieds.)
Que j'expire à vos pieds; et qu'unis l'un à l'autre
Mon ame se confonde encore avec la vôtre!

INÈS.

Non, cher prince, vivez: plus fort que vos malheurs,
D'un pere qui vous plaint soulagez les douleurs;
Souffrez encor, souffrez qu'une épouse expirante
Vous demande le prix des vertus de l'infante:
Par ses soins généreux songez que vous vivez...
Puisse-t-elle jouir des jours qu'elle a sauvés!...
Plus heureuse que moi... Consolez votre pere;
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chere.
Aimez nos chers enfans; qu'ils soient dignes... Je meurs:
Qu'on m'emporte.

ALPHONSE.

Comment survivre à nos malheurs!

FIN D'INÈS DE CASTRO.

EXAMEN

D'INÈS DE CASTRO.

CETTE piece eut dans la nouveauté autant de succès que nos meilleures tragédies : elle dut les suffrages qu'elle obtint à l'extrême simplicité d'un sujet touchant et dramatique, à la grande rapidité de l'action, et à plusieurs situations pleines d'intérêt. Lorsqu'elle fut imprimée, on critiqua avec raison la foiblesse du style ; on reprocha à l'auteur d'avoir négligé les développemens, et de n'avoir, pour ainsi dire, fait qu'esquisser les caracteres de ses principaux personnages. La Mothe, qui avoit trop d'esprit pour ne pas sentir combien il étoit inférieur aux grands maîtres dans l'art de peindre les nuances des passions, avoit eu l'adresse d'y suppléer par une action habilement combinée, et qui marche avec tant de vitesse qu'elle ne laisse pas au spectateur le tems de réfléchir aux développemens qui manquent à la piece.

La fable intéressante de cette piece est tirée d'un épisode charmant de la Lusiade. La Mothe a trouvé les principaux ressorts dans deux tragédies anciennes que l'on ne lit plus. L'idée de donner à Inès une rivale généreuse est tirée d'une tragi-comédie de Rotrou, intitulée, *Laure persécutée*. Dans cette derniere piece Laure, jeune fille d'un rang obscur, est aimée par

le fils du roi de Hongrie, destiné par son pere à l'infante de Pologne. La princesse traite avec beaucoup d'indulgence l'amante du prince qu'elle doit épouser: on trouve dans le rôle de Laure des morceaux pleins de naïveté et de sentiment. Je me bornerai à citer la scene où Laure cherche à excuser aux yeux de l'infante le penchant qu'elle a pour le prince. Après avoir parlé de ses efforts pour y résister, elle ajoute:

Mais qui peut fuir l'amour? est-il rien qu'il ne touche?
En un pareil combat la force du vainqueur
N'excuse-t-elle pas la foiblesse du cœur?
Je n'en rougis donc point; j'aime, et l'objet que j'aime
Répond de même ardeur à mon amour extrême,
Ou, puisque le premier il engagea ma foi,
Je paie, à dire mieux, l'amour qu'il a pour moi.

Inès, dans la tragédie de La Mothe, est absolument dans la même situation; on regrette qu'elle ne se livre pas avec assez de confiance à sa rivale généreuse.

Un des caracteres qui contribuent le plus à l'effet dramatique d'Inès de Castro, c'est celui de la reine, mere de Constance, que sa tendresse exaltée pour sa fille entraîne aux plus affreux excès contre la malheureuse amante de don Pedre. Ce caractere, vrai et théâtral, se trouve dans une tragédie de Corneille, que M. de Voltaire a traitée avec une sévérité souvent révoltante. Dans Théodore, vierge et martyre, Marcelle se livre aux emportemens les plus furieux contre celle qu'elle soupçonne d'être l'amante du

jeune homme destiné à sa fille. Je citerai un fragment de ce rôle, et je le rapprocherai d'un passage du rôle de la reine de Portugal dans la même situation. Marcelle s'adresse à Théodore; elle lui parle de Placide qu'elle croit son amant:

Mais comme avec le tems il pourroit vous séduire,
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous nuire,
J'ai voulu vous parler pour vous mieux avertir
Qu'il seroit mal-aisé de vous en garantir;
Que si ce qu'est Placide enfloit votre courage,
Je puis en un moment renverser mon ouvrage,
Abattre sa fortune, et détruire avec lui
Quiconque m'oseroit opposer son appui.
Gardez donc d'aspirer au rang où je l'éleve.
Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'acheve:
Ne servez point d'obstacle à ce que je prétends;
N'acquérez point ma haine en perdant votre tems;
Croyez que me tromper c'est vous tromper vous-même;
Et si vous vous aimez souffrez que je vous aime.

Ces vers peignent très bien la fureur concentrée d'une mere blessée dans ce qu'elle a de plus cher La Mothe, en développant moins les sentimens de la reine de Portugal, a peut-être mieux réussi à exprimer ce qu'elle doit éprouver de haine pour Inès:

Car je veux bien ici vous découvrir mon ame:
Celle qui de don Pedre entretiendroit la flamme,
Qui, me perçant le cœur des plus sensibles coups,
A ma fille oseroit disputer son époux,

Victime dévouée à toute ma colere,
Verroit où peut aller le transport d'une mere.
Ma fille est tout pour moi, plaisir, honneur, repos;
Je ne connois qu'en elle et les biens et les maux:
Il n'est pour la venger nul frein qui me retienne;
Son affront est le mien, sa rivale est la mienne;
Et sa constance même à porter son malheur
D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.

On doit remarquer que Corneille a eu grand soin de ne pas mettre dans la bouche de Marcelle un seul mot qui puisse compromettre sa fille: elle ne parle que de Placide, et elle dissimule avec adresse l'intérêt que Flavie peut y prendre; la Mothe, au contraire, fait dire à la reine de Portugal tout ce qu'elle doit penser; elle ne garde aucune mesure. Il paroît, d'après l'effet que produisent les menaces de la reine, que des convenances si délicates ne doivent pas toujours être observées au théâtre.

Loin de blâmer La Mothe d'avoir employé des situations tirées de deux anciennes tragédies presque oubliées, on doit lui savoir gré d'avoir fait revivre les conceptions heureuses de Rotrou et de Corneille: on doit aussi faire remarquer que parmi les tragédies du second ordre Inès de Castro est peut-être celle dont le plan soit le plus sage, et qui sans moyens extraordinaires inspire l'intérêt le plus vif.

Quelquefois La Mothe, en voulant faire des contrastes frappans, n'a point de naturel, et manque l'effet théâtral; l'abus de l'esprit se fait sur-tout sentir dans

une scene du IVe acte d'Inès de Castro. Don Pedre s'est révolté contre son pere, il a été arrêté les armes à la main, et deux conseillers doivent décider de son sort : l'un des juges est le rival du prince ; il a assez de grandeur d'ame pour plaider sa cause : ceci ne passe point les bornes du vraisemblable ; mais ce qui est évidemment contraire à la vérité, c'est que l'autre juge, qui doit la vie à don Pedre, prononce l'arrêt de mort contre son bienfaiteur. La singularité de cette scene en fit le succès dans la nouveauté ; elle a depuis éprouvé le sort des conceptions dramatiques qui ne sont pas fondées sur une connoissance parfaite du cœur humain ; elle n'a été accueillie qu'avec froideur.

FIN DE L'EXAMEN D'INÈS DE CASTRO.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE

DE PIRON,

Représentée pour la premiere fois
le 6 février 1733.

NOTICE
SUR PIRON.

ALEXIS PIRON naquit à Dijon le 9 juillet 1689. Son pere avoit beaucoup de goût pour la poésie, et dans ses momens de loisir s'amusoit à faire des *noëls* en patois bourguignon. La naïveté de cet idiôme convenoit très bien à ce genre de poésie; et bientôt la réputation du pere de Piron s'étendit dans toute la Bourgogne: tous les ans, à l'avent, les nombreux amateurs des *noëls* attendoient avec impatience les productions du poëte dijonnois; quand leur attente étoit trompée il y avoit beaucoup de murmures, et l'on revenoit tristement aux *noëls* de l'année précédente. Le pere de Piron étoit très lié avec le célebre Lamonnoye, de l'académie françoise; il lui inspira le goût de la poésie bourguignonne: c'est à leur liaison que l'on doit ces fameux *noëls*, bien supérieurs aux poésies languedociennes de Goudouly, et que les connoisseurs placent au rang des pro-

ductions poétiques les plus agréables par leur naïveté et par leur tournure originale. Alexis Piron puisa donc dans la maison paternelle le goût qu'il témoigna dès son enfance pour la poésie. Presque tous ceux qui ont parlé de ce poëte se sont amusés à recueillir les bons mots qui lui sont échappés, ou qu'on lui a faussement attribués : comme si la vivacité des reparties eût été le seul talent de Piron, ils ne l'ont considéré que sous ce rapport; et, tout en donnant une opinion incomplete de cet homme célebre, ils n'ont publié que des anecdotes qui ont perdu presque tout leur sel lorsqu'elles n'ont plus été accompagnées des circonstances qui les avoient fait naître. Nous suivrons une marche absolument opposée : en faisant connoître sommairement les principaux évènemens de la vie de Piron, nous nous étendrons sur ses ouvrages qui, beaucoup plus que ses bons mots, lui ont assigné une place distinguée dans la littérature.

Après avoir fait ses études avec succès il s'arrêta quelque tems sur le choix d'un état. Ses parens auroient desiré qu'il entrât dans la carriere

de l'église ; mais lorsqu'il leur eut déclaré qu'il n'avoit aucune vocation pour un état aussi sérieux, ils eurent la prudence de ne pas insister. La médecine n'eut pas un plus grand attrait pour Piron ; il frémissoit à la seule idée des accidens auxquels peuvent donner lieu l'ignorance ou l'inattention d'un médecin. Restoit le barreau, pour lequel il se décida. Il se livra à la jurisprudence avec plus de zele que de goût ; et au bout de quelques années il auroit pu se suffire à lui-même par ses travaux, si la ruine entiere de ses parens ne l'eût mis dans l'impossibilité de continuer ses études. Dans cette extrémité il ne trouva d'autre ressource que d'aller chercher fortune à Paris. Recommandé au chevalier de Belle-Isle, il fut d'abord employé par lui à copier des mémoires manuscrits : les graces de son esprit ne contribuerent nullement à lui faire obtenir ce misérable emploi ; la beauté de son écriture décida seule le chevalier, qui n'avoit pas même voulu voir Piron. Pour comble de malheur Piron se trouva au bout d'un an dans la même situation que Gilblas avec le duc de Lerme. Il ne se servit

point d'un apologue pour obtenir le salaire de ses travaux: il imagina un moyen qui lui parut plus persuasif et plus ingénieux; il attacha au col d'une chienne favorite des vers dans lesquels il exposoit sa détresse au chevalier. Piron raconte cette circonstance de sa vie avec une gaieté si naïve, que je crois devoir lui laisser dire à lui-même quel fut le résultat de sa tentative. « En « arrivant à Paris je me trouvai dans la néces-« sité d'entrer chez le chevalier de Belle-Isle, qui « m'employa à copier toutes sortes de vieux gri-« moires du comte de Boulainvilliers, qu'il regar-« doit comme les oracles de la sibylle: j'avois « pour compagnon de travail un soldat aux gar-« des, qui de son côté copioit à vingt sous par « jour d'autres miseres à sa portée; notre labo-« ratoire commun étoit un bouge de laquais. « Ayant travaillé pendant plusieurs mois, n'en-« tendant pas parler du chevalier, ne l'ayant « pas même apperçu, et ayant besoin d'argent « pour vivre, je m'avisai d'attacher des vers au « col d'une chienne de chasse qui nous tenoit « quelquefois compagnie, espérant que le cheva-

« lier, en voyant ces vers, s'informeroit au moins « de qui ils étoient, et me paieroit; mais je fus « trompé dans mon attente ». Le secrétaire du chevalier de Belle-Isle fit connoissance avec Piron, et fut frappé de la finesse et de l'originalité de son esprit. A cette époque une partie de la ville d'Arcis fut consumée par les flammes: un particulier riche fit rebâtir quelques maisons, et les officiers municipaux de cette ville desirerent perpétuer par une inscription cet acte de bienfaisance. On s'adressa au secrétaire du chevalier, qui jugeant Piron beaucoup plus en état que lui de faire cette inscription, le pria de s'en occuper. Piron fit presque sur-le-champ ces vers, où la précision est jointe à la clarté et à l'élégance:

La flamme avoit détruit ces lieux;
Grassin les rétablit par sa munificence:
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait, et la reconnoissance!

Piron ayant quitté l'emploi peu lucratif qu'il avoit chez le chevalier de Belle-Isle, travailla pour le théâtre de la Foire, où il obtint de grands

succès. Francisque étoit alors directeur de ce théâtre, qui attiroit, comme aujourd'hui les théâtres du boulevard, la meilleure compagnie. Les comédiens françois, effrayés de la désertion de leur spectacle, avoient employé tous les moyens imaginables pour faire manquer l'entreprise de Francisque. Parmi les entraves qu'ils lui avoient imposées il s'en trouve une remarquable: les comédiens avoient fait défendre au théâtre de la Foire de jouer aucune piece à dialogue; la pantomime et le monologue lui étoient seuls permis. Francisque désespéré eut recours à Piron, qui en une nuit composa Arlequin Deucalion, piece en trois actes où un seul acteur parle. Cette production singuliere est une de celles qui donne peut-être l'idée la plus juste de l'esprit et du caractere de Piron: il passe en revue presque tous les poëtes de son tems, il parodie leurs vers, mais avec une gaieté franche et sans aucune méchanceté. On s'étonne des ressources immenses qu'il a trouvées pour remplir l'obligation qui lui étoit imposée; aucun moyen ne paroît forcé, et l'on voit avec plaisir l'effusion

des saillies d'un esprit fin et jovial qui sait tirer parti des moindres circonstances.

L'enjouement et les bonnes qualités de Piron l'avoient fait admettre dans quelques sociétés de Paris. Madame de Mimeure, amie de M. de Voltaire, avoit goûté l'esprit du jeune auteur, le recevoit chez elle, et lui avoit accordé sa protection. L'amitié qu'elle lui témoignoit déplut à Voltaire: il venoit de recevoir une ode licencieuse que Piron avoit autrefois composée à Dijon, et qui, malgré les soins de l'auteur pour l'anéantir, commençoit à se répandre manuscrite. Voltaire crut perdre Piron auprès de madame de Mimeure en lui montrant cette ode et en lui en faisant connoître l'auteur. Piron ne nia point la faute qu'il avoit faite dans sa jeunesse; il fit valoir, pour s'excuser, son repentir et les soins qu'il s'étoit donnés afin d'étouffer cette production indigne de lui. Sa candeur lui valut sa grace, et madame de Mimeure continua à le traiter comme auparavant. Quelques épigrammes malignes furent la seule vengeance qu'il tira du procédé de M. de Voltaire.

Malheureusement pour Piron cette faute de sa jeunesse influa sur le reste de sa vie: les personnes qui ne le connoissoient pas le regarderent comme un homme sans mœurs ; et lorsque ses ouvrages l'eurent mis dans le cas d'aspirer aux honneurs littéraires, on lui opposa toujours l'ouvrage licencieux qui s'étoit répandu sous son nom. Leçon terrible mais utile pour les jeunes écrivains qui consacrent leurs talens à des écrits contre les mœurs! En parlant de son ode Piron s'excuse ainsi: « Que vous dirai-je enfin? ce n'au« ront été que des rimes cousues presque en pleine « table à de la prose qui s'égayoit à la ronde sur « la fin d'un repas; folie très blâmable, on ne « peut trop le dire ni trop le répéter, mais si « courte, qu'en faveur et de l'âge et des circon« stances, un sage n'auroit attendu qu'à peine « au lendemain pour passer l'éponge dessus.... « Plus de prescription pour vous; quarante années « de repentir sincere, de mœurs irrépréhensibles, « d'ouvrages approuvés et décens; oui ces qua« rante années vis-à-vis de deux heures de fol en« thousiasme ne seront plus pour vous, grace

« à la charité de ces honnêtes zélateurs, qu'un « moment, et qu'un moment perdu ». Piron oublie de dire que parmi ces zélateurs on pouvoit compter le chantre de la Pucelle, qui avoit trop de reproches à se faire à lui-même pour en adresser aux autres sous ce rapport.

Piron, que sa modestie avoit jusqu'alors empêché de faire des essais littéraires plus sérieux que ses comédies de la Foire, tenta enfin de travailler pour le théâtre françois. La comédie de l'École des Peres, qui porta d'abord le nom des Fils ingrats, eut un grand succès, et se soutint long-tems au théâtre : les connoisseurs y remarquerent un talent décidé pour la poésie dramatique ; le dialogue en est vif et piquant ; l'action marche avec rapidité : mais on peut reprocher à Piron d'avoir un des premiers introduit sur la scene françoise le comique larmoyant, dont il s'est tant moqué dans la suite : la versification est un peu dure ; le patois d'un paysan qui joue un grand rôle est quelquefois inintelligible ; et les caracteres des trois fils ne sont pas assez marqués. A cette époque on commençoit à affecter

pour les enfans cette espece d'idolâtrie qui ne sert qu'à corrompre leur caractere et qu'à leur préparer les plus grands chagrins pour le reste de leur vie : rien ne leur résistoit dans la maison paternelle; on cédoit à tous leurs caprices sous le prétexte frivole de ne pas troubler le bonheur de leur enfance; et il étoit d'un excellent ton de leur laisser prendre cette familiarité qui anéantit entièrement le respect qu'un fils doit à son pere. Piron releve cette manie avec beaucoup de force. Dans l'Ecole des peres, une jeune personne pleine de douceur plaint un pere qui, après avoir tout donné à ses enfans, éprouve leur ingratitude; l'interlocuteur répond :

C'est bien fait : faut-il plaindre
Ces peres vrais fléaux de la société,
Tout pêtris des fadeurs de la paternité,
Qui de leurs yeux benins couvent leur sotte race,
Prétendent qu'ainsi qu'eux chacun s'en embarrasse,
Regardent de travers et traitent de fâcheux
Quiconque ose ne pas s'y complaire autant qu'eux ?

Le succès que Piron avoit obtenu par cette co-

médie l'engagea à s'essayer dans la carriere tragique. Le tableau du philosophe Calysthene opposant à l'ambition d'Alexandre déja corrompu les principes de la doctrine de Lycurgue; les persécutions que ce sage éprouva; sa mort; enfin les beautés poétiques d'une catastrophe qui rappelle une des époques les plus brillantes de l'histoire ancienne; tous ces avantages déterminerent Piron à s'exercer sur ce sujet. Il y mit beaucoup de simplicité; il s'appliqua à donner aux différens caracteres les couleurs qui leur convenoient, et à tirer des situations intéressantes et des contrastes frappans des personnages qu'il employoit dans son action. Le succès ne répondit pas à son attente; sa piece parut froide, et n'obtint que quelques représentations: cependant elle contribua à étendre la réputation de l'auteur; on remarqua que son talent pour les vers s'étoit perfectionné, et plusieurs belles tirades resterent dans la mémoire des amateurs. Quelques traits du rôle de Calysthene méritent sur-tout d'être retenus: Anaxargue, courtisan d'Alexandre et ennemi du Spartiate, veut lui

faire croire qu'il va lui céder la faveur du roi ; le philosophe lui répond :

On a vu plus d'un roi, sans que je m'en étonne,
Et plus d'un tyran même abdiquer la couronne ;
Un prodige plus grand, plus rare par malheur,
C'est de voir à la cour abdiquer la faveur :
Certes, je conclurois, à cet effort insigne,
Que, las d'en abuser, vous en devenez digne.

Le séjour que fit Piron dans une campagne charmante du comte de Livry lui inspira le desir de faire une pastorale ; il s'amusa dans cette retraite à tracer un joli tableau des Courses de Tempé. Piron avoit vu dans la société du comte un homme qui avoit le ridicule de mettre du mystere aux actions les plus simples : ce caractere lui parut digne d'être placé au théâtre ; et l'auteur partagea son loisir entre cette comédie et la pastorale dont nous venons de parler. Les deux pieces furent représentées le même jour : la comédie tomba, et la pastorale réussit ; ce qui fit dire à Piron : « Le public m'a baisé sur une « joue, et m'a donné un bon soufflet sur l'au- « tre ». Les Courses de Tempé ne se sont pas sou-

tenues sur le théâtre françois : ce genre, qui nous est venu de l'Italie, exclut le naturel, et ne peut réussir long-tems à côté des chefs-d'œuvre qui doivent leur plus grand charme à cette précieuse qualité ; d'ailleurs le style trop nerveux de Piron ne se prêtoit que très difficilement à la molle élégance qui caractérise la pastorale.

Le peu de succès qu'avoit obtenu Calysthene ayant été attribué à l'extrême simplicité de la fable, Piron conçut un plan beaucoup plus compliqué pour sa tragédie de Gustave. Cette piece, qui eut un succès décidé immédiatement après Zaïre, étant restée au théâtre, fait partie de notre recueil. La Métromanie, que nous avons placée parmi les comédies, est le chef-d'œuvre de Piron : il se surpassa dans cet ouvrage, sous les rapports du style, de la contexture du plan, et de la peinture des caracteres. Il n'est que trop vrai que cette piece fut d'abord refusée par les comédiens. Piron s'en plaint dans des vers adressés à Clairaut :

> En quel désert éloigné
> Et sous quel antre sauvage

Cacher un infortuné
Tout d'une voix condamné
Par un tel aréopage ?
Exilé du sacré vallon,
Où me cacher dans ma disgrace ?
O mers, profondes mers, dont le fier Aquilon
A pétrifié la surface,
Gouffre où naquit Borée, engloutissez Piron,
Et le cachez sous votre glace !

Piron fut bien dédommagé de la disgrace momentanée que lui firent éprouver les comédiens, par le succès toujours soutenu de la Métromanie, que l'on place au premier rang des comédies qui ont paru pendant le dix-huitieme siecle.

Fernand Cortès, qu'il donna immédiatement après la Métromanie, fut loin d'avoir le même sort : l'auteur, par un chef-d'œuvre, avoit rendu le public difficile sur ses productions; on le jugea avec une sévérité sans exemple, et dans le tumulte d'une représentation orageuse sa piece fut à peine entendue. Elle se releva un peu les jours suivans, mais elle ne put se soutenir. Il faut convenir qu'il existe des défauts

essentiels dans la contexture de cette piece: l'amour de Montezume pour une jeune Espagnole qu'il n'a vue qu'une fois, sa rivalité avec Cortès, contribuent sur-tout à donner de l'invraisemblance à la conception principale de cette tragédie; mais on y trouve de très belles scenes, et des détails poétiques pleins de force et d'originalité. On peut attribuer aussi la chûte de cette piece à une circonstance qui dut à cette époque influer beaucoup sur le jugement des spectateurs: M. de Voltaire avoit peint dans Alzire les Espagnols sous les couleurs les plus odieuses; on oublioit leurs actions éclatantes, leurs conquêtes presque incroyables, pour ne se rappeler que leurs excès et leurs fureurs: Piron ne dut-il pas révolter tous les *amis de l'humanité* en donnant à Cortès les qualités héroïques que lui attribuent les historiens?

En 1750 la mort de l'abbé Terrasson laissa une place vacante à l'académie françoise: les amis de Piron, et principalement le président de Montesquieu, l'exhorterent à faire les visites d'usage. Il n'y consentit qu'à regret, craignant

l'opposition de plusieurs membres dont quelques saillies imprudentes lui avoient fait des ennemis. Son pressentiment étoit vrai ; il fut écarté, et M. de Mairan fut élu. Trois ans après il vaqua une nouvelle place d'académicien : les amis de Piron se réunirent, lui épargnerent toutes les démarches, et le firent nommer à la place de l'archevêque de Sens. Il recueilloit enfin dans sa vieillesse le fruit de ses travaux ; mais ses ennemis reparlerent de l'ode licencieuse qu'il avoit faite plus de quarante ans auparavant ; on la montra à l'évêque de Mirepoix, qui en parla au roi, ce qui fit exclure l'auteur de la Métromanie. Le président de Montesquieu réclama vainement au nom de l'académie ; l'arrêt fut irrévocable : Louis XV voulut dédommager Piron, en lui donnant une pension de mille francs.

Piron étoit très recherché dans les premieres sociétés de la capitale : sa conversation pleine de saillies vives et piquantes faisoit les délices de tous ceux qui l'écoutoient ; un caractere sûr et toujours égal, une gaieté maligne qui n'alloit jamais jusqu'à la méchanceté, rendoient son commerce infiniment agréable. Madame de

Tencin, dont la maison, sans être un bureau d'esprit, étoit le rendez-vous des gens de lettres les plus aimables, distingua Piron et l'attira chez elle. Cette circonstance de la vie de Piron peut servir de réponse à ceux qui ont représenté l'auteur de la Métromanie comme un homme grossier et sans éducation.

Ce qui put donner lieu à ce bruit que répandirent les ennemis de Piron après sa mort, c'est que pendant quelques années il fit partie d'une fameuse société qui se réunissoit au caveau tous les dimanches, et qui, après un repas où les lois de la sobriété n'étoient pas toujours observées, s'entretenoit d'objets littéraires, et faisoit des lectures. Cette réunion, où se trouvoient des hommes célebres par leur gaieté, ne conservoit pas toujours la décence d'expressions qui caractérise la bonne compagnie : elle plaisoit à Piron, qui n'y voyoit qu'un délassement innocent, et une occasion de se livrer sans contrainte à son caractere enjoué. L'admission d'un trop grand nombre de personnes rompit bientôt cette société.

Piron fit ses efforts pour obtenir l'amitié de

Crébillon, son compatriote, qu'il regardoit comme son maître. Il paroît que quelques nuages s'éleverent entre eux : malgré l'injuste prévention que Crébillon eut pendant quelque tems contre son éleve, Piron défendit généreusement la tragédie de Pyrrhus contre des diatribes suscitées par Voltaire. Il avoit connu J. B. Rousseau avant son exil, et l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre ne s'étoit point affoiblie par l'éloignement. Piron alla le voir à Bruxelles, et dissipa un moment les chagrins de ce grand poëte. « Je possede ici depuis quel-
« ques jours, disoit Rousseau, un de mes com-
« patriotes au Parnasse, M. Piron, que le ciel
« semble m'avoir envoyé pour passer le tems
« agréablement dans un séjour où je ne fais
« qu'assister tristement aux plus grands repas
« du monde; M. Piron est un excellent préser-
« vatif contre l'ennui. »

Piron, devenu aveugle dans sa vieillesse, avoit près de lui une niece qui le soignoit avec tout le zele de l'amitié et de la reconnoissance. Elle se maria à l'insu de son oncle, et elle lui fit mystere de son nouvel état, de peur qu'il ne

crût qu'elle pourroit l'abandonner par la suite. Piron ne tarda point à découvrir cette union; mais il eut la délicatesse de ne point paroître savoir le secret de sa niece. Lorsqu'on lui lut le testament de son oncle elle vit qu'il étoit instruit de tout, puisqu'il la désignoit par son nom de femme.

Pendant le cours de sa vie Piron avoit composé un grand nombre de pieces fugitives dans lesquelles on remarque un esprit original et toujours gai : l'élégance y est trop sacrifiée à la précision. Ses épigrammes sont, après celles de Rousseau, les pieces de ce genre où l'on trouve les traits les plus piquans et les mieux rendus. Dans sa vieillesse il fit quelques odes sacrées, et il paraphrasa les Psaumes de la Pénitence. Le début de l'ode sur le temple de S.-Sulpice mérite d'être remarqué:

Auguste et pompeux édifice,
Digne palais du roi des rois,
Que votre voûte retentisse
Des sons éclatans de ma voix!
De l'Esprit saint qui vous habite
Une inspiration subite

Fait naître en moi d'heureux transports,
Et de la harpe renommée,
Honneur de l'antique Idumée,
Me promet les divins accords.

Le mouvement de cette strophe, la pompe des expressions, l'élévation des idées, rappellent un éleve et un ami de J. B. Rousseau.

Piron mourut le 21 janvier 1773, âgé de 83 ans.

A MONSIEUR LE COMTE

DE LIVRY,

En lui envoyant ma tragédie de Gustave écrite de ma main.

COMTE, de plus en plus je ressemble à l'amour;
Mais c'est par un endroit qui fera peu d'envie:
La lumiere à mes yeux sera bientôt ravie.
O comte aimable à voir! je vais perdre le jour
Long-tems peut-être avant la vie!

Le philosophe en moi parle du mieux qu'il peut:
La cécité, dit-il, a de grands avantages,
Même elle a fait parfois l'ambition des sages.
Ici-bas, il est vrai, l'on voit plus qu'on ne veut,
Quand on lit bien sur les visages.

Foible soulagement que se forge l'esprit!
Le seul qu'offre mon cœur à ma douleur mortelle,
Ce sera de songer dans la nuit éternelle
Que mes derniers regards, dans ce dernier écrit,
Vous auront témoigné mon zele.

Il a pris, dira-t-on, bien de la peine en vain,
Et ce prétendu zele est d'une étrange espece;
L'esprit avec la vue apparemment lui baisse :
A quoi bon présenter un brouillon de sa main,
Quand le mis au net est sous presse.

Mais c'est ne raisonner, ne sentir qu'à moitié.
De l'amour délicat j'ai suivi le système :
On veut de sa main propre écrire à ce qu'on aime.
Eh! pourquoi le respect, l'estime, et l'amitié,
Ne penseroient-ils pas de même?

Pour vous au fond du cœur j'ai ces trois sentimens :
Qu'au lecteur à jamais ce manuscrit l'atteste.
J'épargne un long éloge à votre front modeste;
J'ai dit ce que je dois vous dire en ces momens :
Le public va lire le reste.

A MONSIEUR LE COMTE
DE LIVRY,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DE SA MAJESTÉ, SON PREMIER MAITRE-D'HOTEL, etc.

MONSIEUR,

Ce que le cours de cette piece imprimée, s'il étoit heureux, auroit de plus agréable pour moi, ce seroit qu'en vous la dédiant j'en répandrois plus au loin le sentiment de reconnoissance qui me fait de cet hommage un devoir indispensable. Il est vrai que je commets une espece d'indiscrétion, et que ceci s'ajuste mal à votre noble façon de penser : je n'en saurois douter à l'extrême attention qu'en me prodiguant vos bienfaits vous avez eu de m'en cacher la source. Ne m'avoir pas voulu mettre moi-même dans votre secret, c'est avoir encore moins voulu sans doute y mettre le public : Mais, MONSIEUR, *je ne dois pas, ce me semble,*

déférer aveuglément aux délicatesses d'une pareille répugnance. Celle que je sens à me taire est, je crois, de nature à devoir être écoutée préférablement à la vôtre. Pardonnez-moi donc, Monsieur, *si je me satisfais au risque de vous déplaire innocemment: laissez-moi commencer à m'acquitter selon mon pouvoir; laissez-moi publier, à la gloire de l'humanité, qu'en m'obligeant depuis long-tems par les endroits les plus sensibles et les plus essentiels, vous avez craint les remerciemens comme un autre eût craint l'ingratitude; en sorte qu'il m'a fallu recourir aux plus subtiles recherches pour découvrir quelle étoit l'invisible main d'où me venoient continuellement de si bons offices. Générosité bien pure, bien rare, et bien digne d'avoir eu pour objets des talens plus capables de la célébrer que ne le sont les miens. Mais, après tout, de quoi sert le talent où le sentiment supplée? qu'importe tout l'art du monde où l'expression la plus simple peut tenir lieu de la plus vive éloquence? En aurai-je moins publié, en saura-t-on moins qu'il n'a pas dépendu de vous,* Monsieur, *que vous n'ayez été jusqu'à la fin un* Bienfaiteur *anonyme? et une qualité si extraordinaire ne fera-t-elle pas toujours, entre mille autres, un des beaux endroits de votre éloge? Une partie de cet éloge est déja gravée dans le*

cœur des grands et des petits, qui vous aiment; l'autre se manifeste assez dans les honneurs que vous a décernés l'équité du prince. Pour moi, le seul auquel j'aspire, c'est de me faire connoître par-tout où je pourrai pour l'homme du monde qui est et qui doit être toute sa vie, avec la plus vive reconnoissance et le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

PIRON.

A LA MÉMOIRE
DE MONSIEUR LE COMTE
DE LIVRY,
EN 1755.

Comte, qui dans mon cœur revis à tous momens,
Et dont la bonté peu commune
Me fit sentir les premiers agrémens
Que répand sur la vie un rayon de fortune!
Belle et grande ame à sentimens,
Si digne d'un beau sort, si visiblement née
Pour habiter les lieux charmans
Où l'on nous peint la vertu couronnée:
Près de toi j'y vole en esprit;
Que ma reconnoissance et t'y parle et t'y suive!
Le plus doux des devoirs veut qu'elle te survive,
Puisque le bienfait te survit *.
Reconnois, aime encor cette muse naïve
A qui chez toi tant de fois ont souri
L'Amphitrion et le convive;

* M. le comte de Livry avoit laissé à l'auteur une pension de six cents livres.

Dont le ton naturel fut le ton favori,
Et qui fit si souvent de ses chansons à table
Retentir l'écho délectable
Du vestibule de Livry.
La verve me transporte au-delà du Cocyte:
Je les vois ces beaux lieux que ta chere ombre habite,
Rendez-vous des plaisirs de la terre et des cieux,
Séjour pur et délicieux,
Retraite et céleste et champêtre
Ouverte aux seuls amis des hommes et des dieux,
Où tu ne pouvois manquer d'être;
Lieux où l'on nous dit qu'un héros
S'amuse, s'exerce, et s'applique
A ce qui fit sa peine ainsi que son repos;
Achille, à manier la pique,
Orphée, un instrument lyrique,
Et Diomede, des chevaux;
Où dans sa cervelle héroïque
Corneille en conséquence arrange un plan tragique,
Le grand Condé, des bataillons,
Quinault, des mots pour la musique,
Et Descartes, des tourbillons.
* Là, sous un des beaux pavillons
Qu'ait jamais dressé la nature,
Plafonné de jasmins, de pampre, et de lauriers,

* Conspicit ecce alios dextrâ lævâque per herbam
Vescentes, lætumque choro Pæana canentes,
Inter odoratum lauri nemus.

AENEID. lib. VI.

Parqueté de gazon, lambrissé de rosiers,
J'apperçois ta noble figure
Brillante des rayons de l'immortalité,
Qui, faisant les honneurs d'une fête éternelle,
Représente avec grace, aisance, et dignité;
Invite, engage, arrête, et retient auprès d'elle
L'amateur délicat de tout ce qui s'appelle
Ordre, choix, élégance, abondance, et gaîté.
A ta voix attrayante accourent à la ronde,
Pour se venir ranger à tes côtés,
Nombre de gens d'élite, et même des beautés,
Celle-ci brune, l'autre blonde,
Dont les aimables qualités,
Les dons et les talens firent en notre monde
Sentir de celui-ci les pures voluptés:
Que leurs noms soient un mystere;
Sur des levres de coral
Leur doigt me fait un signal
Qui m'ordonne de me taire.
Bien à regret je m'y rends.
Que j'ose au moins nommer tes hôtes,
Et les nommer sans observer les rangs:
Est-il ici petits et grands,
Conditions basses ni hautes?
Non; c'est comme chez toi, quand le poëte admis
Dans le cercle brillant de tes nobles amis,
De Bourgogne avec eux y célébroit les côtes,
Et par eux investi des droits du siecle d'or,
A tout son enjoûment donnoit un plein essor,
Sans que sa liberté fût mise au rang des fautes.

Fait au bruit des festins, souple, ardent, vif, et gai,
Zélé panégyriste, et rival de Nolai,
A tout ce que tu veux le premier se dévoue
Le complaisant, le doux, le nectareux Launai;
Des trésors de la table il fait l'offre et l'essai;
Avec son appétit sa langue se dénoue,
Et s'embarrassant peu (comme souvent je fai)
S'il réussit ou s'il échoue,
Plein de son La Fontaine, ou de son Mézerai,
Il conte en prose, en vers, rit, boit, mange, te loue;
Et te louant dit toujours vrai.
Vient ensuite à pas lents le généralissime
Saint-Martin, philanthrope à la fois et Timon,
Grave ensemble et joyeux, goguenard et sublime,
Citant à tout propos Torsac et Cicéron,
Merlin-cocaie, Horace, Euripide et Scarron;
Digne par cela seul du suffrage unanime
Qui chez toi dans sa main mit le sceptre d'Aimon.
Fête unique et solennelle,
Dont l'appareil glorieux
Eût mérité d'un Appelle
Le pinceau laborieux,
Et dans un tableau fidele
De passer à nos neveux
Par toute autre main que celle
De l'auteur du Paresseux.
Tems écoulé! tems heureux
En comparaison du nôtre!
Hélas! tous plaisirs ont pris fin!
Jeunes gens, quel siecle est le vôtre?

Dans un cercle ou dans un festin
Tout étoit sage ou calotin :
Nul à présent n'est l'un ni l'autre ;
Et, grace au persiflage intrus,
L'ennui, qui n'ose ici paroître,
De chez vous ne disparoît plus.
Applaudis-toi de n'y plus être,
Comte, et de te voir au milieu
De cette même compagnie
Que là-haut t'amenoit le dieu
De la rime, de l'harmonie,
Des sciences, des arts, du goût, et du génie.
Je te revois avec elle en effet ;
Je vois l'irréparable et gracieux Mouret,
Boze, La Faye, Aimon, Chirac, La Peyronie,
Fuzelier, Grécourt, et Danchet :
Celui-ci d'un signe de tête,
De loin me disant grand-merci
Des vers qu'a fait ma muse honnête
Sur son entrée en ces lieux-ci * ;
Et je le remercie aussi,
L'ayant dans ce petit ouvrage
Chargé, comme chacun le sait,
De te présenter mon hommage ;
Ce que sans doute il aura fait.
D'Esculape, d'Amour, des sœurs de Calliope
Je vois l'aimable sectateur,
Le nouveau débarqué, Procope,

* Danchet aux Champs-Elysées, poëme.

Galant couru, poete et docteur.
Plus récemment encor sorti de la nacelle
Où jamais l'on n'entra vif,
Arrive à grands pas Nivelle,
Dont la muse au ton plaintif
A si fort mis en cervelle
Momus au bec affilé,
Qu'il crie encore après elle :
« C'est Melpomene en dentelle!
« C'est Thalie en effilé »!
Ah! treve, et plus de querelle.
Notre ami désabusé
Du socque informe et bronzé,
Dont j'ai donné le modele *,
A ce coup l'a déchaussé;
Et le pied débarrassé
Vole où le bon goût l'appelle.
Son génie ayant passé
Par la céleste coupelle,
Naturellement sensé,
S'est aisément redressé;
Et déja l'ami Nivelle
Dans tes repas de grand cœur
Préfere au bon le meilleur,
A l'humeur sombre la belle,
Le chaud à la tiédeur,

* Piron, en désignant Lachaussée sous le nom de Nivelle, convient qu'il avoit lui-même donné le mauvais exemple du comique larmoyant dans son Ecole des Peres.

Le piquant à la fadeur,
L'ambrosie à l'asphodele. *
Soit antipathie ou raison,
J'évitois, je frondois son phlegme de Caton;
Mais sous des cieux nouveaux toute chose nouvelle:
Comte, loin de le fuir, le comble de mes vœux,
Laissant dès ce moment ma dépouille mortelle,
Seroit d'avoir entre vous deux,
Telle que je la vois, une place éternelle.
En attendant mon passe-port,
De lui pour t'amuser daigne apprendre mon sort;
Qu'il te dise comment, malgré les vents contraires,
Ma barque enfin surgit au port:
Tu fus sensible à mes miseres,
Tu le seras à mon bonheur;
Apprends donc par sa bouche et la grace et l'honneur
Que m'ont fait à la fois ses illustres confreres
Et leur auguste protecteur.
Mais du banquet divin reprenons les délices:
Serrez-vous! place, place à tous ces ex-seigneurs
Qui de notre théâtre ont passé les coulisses!
Tous guerriers distingués, ou fins ambassadeurs,
Tous des Ajax ou des Ulysses:
Ceux-ci n'enviant plus du pas les vains honneurs,
Mais ayant oublié sous des astres meilleurs
Et l'Espagne, et le Nord, et Vienne, et l'Angleterre,

* Plante qu'on faisoit croître anciennement auprès des tombeaux, dans la persuasion où l'on étoit que les mânes s'en nourrissoient.

Sans autre affaire que les leurs,
Que le repos et ses douceurs,
L'esprit libre, le front couronné de lierre,
Tels enfin qu'autrefois, quand la saison des fleurs
Et l'oranger hors de sa serre
Avoient à peine reverdi
Tes bois, ton parc, et ton parterre,
On les voyoit, rasant les plaines de Bondi,
Chez toi voler, vers le midi,
Des extrémités de la terre.
Ta main, ta noble main, d'un jet preste et hardi
A la ronde a versé le nectar à plein verre.
Quelqu'un s'écrie: Au sage Seneterre!
Les conviés ont applaudi;
Et des crystaux en l'air le bloc est arrondi.
Survient du monde; on se resserre:
Au bon pere bacha Mehemet-Effendi!
Au duc! à mylord! à Czar-Pierre!
A Charles d'Armagnac, homme et prince excellent,
Jadis fier et brave à la guerre,
Autant qu'en paix doux et galant!
A son nom de nectar une cruche est sablée,
Et l'on en va sabler une autre que voilà.
La délicieuse assemblée!
(Que n'en suis-je encore!) où déja
Par aucun contre-tems la fête n'est troublée;
Tous sereins, lumineux, satisfaits, et rians!
D'inquiétudes, pas la moindre!
Seulement quelquefois ils sont impatiens
De revoir leurs amis, qui sont si peu friands

Du bonheur d'aller les rejoindre
Qu'à tous nos médecins sans cesse ils se font voir.
Tant mieux, tant mieux! leur dit Procope;
Que de là naisse votre espoir:
Qui mieux que moi doit le savoir?
Dès que chez ces messieurs la faculté galope,
Vous allez bientôt les ravoir.
Devant le grand Chirac on rit d'un trait si libre.
Ne tient-il qu'à cela? vous n'avez qu'à vouloir;
J'en ai mille en mon sac au moins de ce calibre,
Qui même pourroient mieux valoir:
Bonnes gens, laissez-moi de grace être des vôtres!
Et tant défunts soyez-vous,
Je vous ferai voir à tous
Qu'un vivant en vaut bien d'autres.
Est-ce ici la langue du lieu?
Non, je détonne. Où suis-je? Ah! l'illusion cesse!
Je revois nos cieux; le jour baisse;
Tout disparoît. Cher comte, adieu.
Oh! comme tout s'en va, tout s'éclipse, et tout passe!
Quelle différence, grand dieu!
Je me sentois tout de feu,
Et je me sens tout de glace:
Mais je m'en étonne peu,
Hélas! je te parlois, te voyois face à face!
Tout le cœur en étoit; l'esprit avoit beau jeu;
Et je vais faire une préface.

PRÉFACE.

A L'AMOUR près, qu'il a fallu faire entrer dans mon sujet pour me conformer à l'usage bien ou mal établi sur nos théâtres, tout est ici très exactement tiré de l'histoire des Révolutions de Suede, publiée par M. l'abbé de Vertot, l'un des écrivains de nos jours qui, pour l'étendue des lumieres, la solidité du jugement, les graces de l'esprit, et la noble simplicité du style, a le mieux mérité de tenir parmi nous la plume historique.

Ainsi le caractere du barbare Christierne, celui du vertueux Frédéric et celui du grand Gustave; l'emprisonnement de ce dernier contre le droit des gens; son évasion long-tems après les malheurs de sa patrie mise à feu et à sang à la faveur de sa détention; sa fuite et ses pénibles épreuves au fond des déserts glacés de la Dalécarlie; sa marche contre l'usurpateur avec une poignée de sauvages que, dans sa misere, il avoit su gagner, aguerrir, et discipliner; sa tête mise à prix; *la menace de faire expirer devant lui sa mere dans les plus cruels tourmens s'il ne mettoit bas les armes;* son combat sur la glace; sa pleine victoire, suivie de son couronnement à Stockholm, et de

celui du prince Frédéric en Danemarck; enfin la catastrophe de Christierne détrôné, abhorré, et chassé de toutes parts; tous ces évènemens répandus, les uns dans les expositions, les autres dans l'action de cette piece, sont puisés immédiatement à la source que j'indique.

Que ce détail serve de réponse en général à tous ceux qui m'ont reproché le romanesque; et que l'article de *la mere menacée d'une mort cruelle aux yeux de son fils s'il ne mettoit bas les armes* serve en particulier à redresser l'auteur des feuilles qui nous venoient de Londres, en 1733, sous ce titre connu, LE POUR ET CONTRE, *ouvrage périodique d'un goût tout nouveau, par l'auteur des* Mémoires d'un Homme de qualité.

Cet auteur, de romancier devenu subitement critique et journaliste, me traite sans aucun ménagement, vol. I, n° 6, page 134: non content d'attribuer tout l'honneur du succès de ma piece aux talens éminens de nos acteurs tragiques, et de pousser la froide et mordante hyperbole jusqu'à dire *qu'on soupçonnoit les comédiens de l'avoir eux-mêmes fait imprimer, pour donner une juste opinion de leur habileté à ceux qui viendroient a la lire après avoir appris les applaudissemens qu'elle a reçus*, il veut encore me dépouiller impitoyablement du peu qui pourroit

après cela me revenir de ma misérable part d'auteur; il se plaint que je l'ai dépouillé lui-même. A propos de quelques personnages qui lui ont paru de trop dans la piece, il me dénonce comme son plagiaire en s'écriant: *Quel besoin de la mere de Gustave, si ce n'est pour avoir occasion de prendre le sujet d'une scene intéressante, dans le quatrieme tome des* Mémoires d'un Homme de qualité? Sur quoi, en vrai paon jaloux d'une de ses plus belles plumes, et qui veut l'arracher à la prétendue corneille, il renvoie à cette note au bas de la page: *Dona Pastrino tient le poignard suspendu sur le sein de dona Diana de Velez.*

Je voudrois bien, pour l'amour du lecteur, du journaliste, et de moi-même, avoir pu me dispenser de cette petite discussion polémique, qui peut-être ne sera guere amusante pour tous les trois; mais on doit, je crois, réponse publique, malgré qu'on en ait, à toute imputation publique, et surtout lorsqu'elle existe, comme celle-ci, dans des écrits aussi dignes de passer à la postérité que le sont ceux de l'auteur des Mémoires d'un Homme de qualité, et de Manon Lescot.

Ce que je vois d'un peu plus fâcheux encore pour ce célebre auteur, aussi bien que pour moi, qui suis son partisan et qui voudrois n'avoir qu'à le faire admirer en tout, c'est qu'en me forçant

de me justifier, il me réduit à la nécessité de l'accuser et de le convaincre lui-même du propre plagiat qu'il me suppose.

En effet le sujet de cette scene intéressante qu'il revendique si hautement, où l'ai-je trouvé? où l'ai-je pris? où naturellement je le devois trouver, où j'avois tout droit de le prendre, dans l'histoire des Révolutions de Suede, c'est-à-dire dans l'histoire même de mon héros qui y est comprise. Remarquons ensuite que cet ouvrage si connu et si digne de l'être est fort antérieur aux Mémoires d'un Homme de qualité; et de là nous conclurons que c'est sur l'auteur de ces Mémoires, non sur moi, que retombe à plomb et que demeure imprimée la tache du plagiat.

L'histoire est ici ma source unique, authentique et légitime; plus j'y prends, plus je suis en regle. Jetons les yeux sur les préfaces de Corneille et de Racine, nous y verrons que moins ces grands maîtres ont substitué du leur dans un sujet pris de l'historien, plus ils s'en sont félicités: l'émotion effectivement naît plutôt du vrai que du faux. Plus donc le plan d'une tragédie est travaillé sur l'historique, mieux il est conçu; et tout épisode imaginé alors pour être lié au fait principal n'est jamais qu'une machine auxiliaire qu'on tolere en faveur ou de la sécheresse du fond, ou du

goût particulier de notre théâtre. Mon sujet dans sa source se trouvant donc heureusement enrichi d'un incident aussi pathétique que celui *d'une mere menacée de la mort aux yeux de son fils victorieux s'il ne met bas les armes*, n'eussé-je pas été bien mal habile, bien mal instruit de mes droits et de mes avantages, si j'eusse fait scrupule d'en user parceque j'aurois su qu'un autre se les seroit injustement appropriés? Étoit-ce à lui de les réclamer et de m'en faire un sujet de reproche, comme s'il ne savoit pas, ainsi que je viens de le dire, qu'autant le poëte dramatique a bonne grace de suivre l'histoire pas à pas, autant il sied mal au romancier de ne pas s'en écarter le plus qu'il peut, afin de ne devoir qu'à soi seul le mérite d'un ouvrage qui n'en a guere d'autres que celui de l'invention?

Je serai avec lui de meilleure composition sur la propriété des honneurs du premier succès. Il la décerne aux comédiens; je la leur abandonne: le plus ou le moins d'habileté dans les acteurs influe en effet presque toujours sur le sort des nouveautés; c'est une vérité dont j'ai trop profité et trop souffert pour ne pas l'attester, et pour n'en pas convenir avec qui le voudra: oui, sans doute, l'acteur est alors un de nos principaux mobiles, quand sur-tout nous n'avons pas le don

ni les facultés nécessaires pour présider également aux répétitions et aux premieres représentations; pour donner le ton d'abord aux acteurs, ensuite aux spectateurs, et puis à tous les journalistes; pour savoir enfin, à toute sorte de prix, tant par nous-mêmes que par nos dévoués, prévenir, captiver, violenter, harceler, acheter même, s'il le faut, les suffrages, quels qu'ils soient, de poids ou non, pourvu qu'ils soient bruyans ou nombreux; dût la piece, de dessus le théâtre où elle viendroit de triompher, aller échouer sous la presse, et grêler le libraire après avoir un peu refait le comédien. Oui, encore une fois, tout auteur qui se sera produit sur la scene sans de si belles précautions, tout auteur, dis-je, honnêtement jaloux de ne réussir que par les bonnes voies, ne pourra guere y parvenir d'emblée qu'à la faveur des talens du comédien; et s'il en sort à son honneur, sa cause alors, fût-elle aussi bonne par elle-même que la mienne au fond peut-être étoit douteuse, il doit leur en attribuer le gain pour la meilleure partie; ou c'est un présomptueux, et, qui pis est, même un ingrat.

Où le succès commence à nous devenir un peu plus propre c'est aux diverses reprises, et quand, après la retraite des premiers acteurs, la piece remise au théâtre produit toujours le même effet

entre les différentes mains de ceux qui les remplacent. Alors la critique, qui fut si vive et si prématurée, soutiendra-t-elle encore que l'auteur n'y est pas pour quelque chose? ce seroit en vouloir trop aussi à l'amour-propre de son prochain, en bien craindre les égaremens, et pousser étrangement loin le charitable soin de les réprimer. Que ce beau zele se tranquillise sur mon compte en s'assurant que je ne suis pas plus enflé du succès théâtral qui a continué, que je le fus de celui qui l'annonça; or celui-ci ne me tourna pas la tête le moins du monde. Je ne fus donc pas assez enorgueilli du premier accueil fait à Gustave pour avoir eu besoin que l'auteur du POUR ET CONTRE se mît si fort en peine de me rappeler à mon néant; puisque même encore aujourd'hui, quand je serois assez peu sensé pour me laisser éblouir du bonheur constant des reprises et pour m'oser prévaloir d'un titre si foible, je serois toujours forcé de redescendre bientôt à ma place aux cris humilians de la plupart de mes lecteurs, juges séveres, mais éclairés, à qui rien n'impose, et qui, non sans grande apparence de raison, n'attribuent la bonne fortune de cette tragédie qu'à l'un des défauts qu'ils lui reprochent, je veux dire à la multiplicité des évènemens.

J'avoue que je venois de me trouver si mal de

la simplicité du sujet de Calysthene, que je laissai l'esprit s'emparer de tous les *remplissages* que lui présenta l'imagination, tant que le jugement crut n'y rien voir qui donnât la moindre atteinte aux trois unités principales.

Je ne dissimule pas, comme on voit, et je prétends encore moins excuser absolument ce défaut si sensible dans ma piece; je pense là-dessus comme tout autre, et comme le plus simple raisonnement invite à penser, sans le secours des poétiques. Rien n'est mieux sans doute que de savoir, avec un sujet simple, entretenir pendant le cours de cinq actes l'attention du spectateur dans toute sa vivacité, sans autre magie que celle du flux et du reflux des passions embellies de cette élégance et sage et continue dont fut doué l'unique et l'inimitable Racine. Quiconque y parviendra méritera toujours infiniment plus que celui qui, bondissant, pour ainsi dire, d'incidens en incidens, se tire enfin d'affaire moins par la fertilité de son propre fonds que par celle d'un sujet aussi fourni que celui-ci.

La multiplicité des évènemens sans contredit est inexcusable quand elle affoiblit, qu'elle exténue, et qu'elle absorbe l'intérêt principal; quand elle est mal amenée, mal tissue, et mal débrouillée; les objets se dispersent alors et se croisent; l'at-

tention du spectateur se divise avec ces objets; et l'esprit les suivant quelque tems avec contention, se relâche enfin, s'embarrasse, et se perd dans le labyrinthe; dès-lors l'ouvrage n'amuse plus, il égare, il fatigue; et par-là même il cesse d'être un ouvrage d'agrément; ce n'est plus pour les spectateurs qu'une étude vaine et fatigante.

Mais si au contraire tous ces évènemens procedent sans peine les uns des autres, se succedent par une progression immédiate; s'ils s'entrelacent et se démêlent avec ordre et sans embarras; si, toujours subordonnés à l'action principale, ils ne font, en conduisant à la catastrophe, que la suspendre agréablement; si ce ne sont enfin que des points de lumiere très vifs et très distincts qui sur le chemin arrêtent le regard sans le trop fixer et sans faire perdre de vue le centre essentiel et lumineux où ils doivent tous aboutir et s'éteindre: reprocher l'abondance alors, je le crois pouvoir dire, c'est mauvaise humeur, peut-être mauvaise foi; je dirai même ingratitude.

Or, pour faire voir comme les évènemens se produisent ici, s'enchaînent, et se développent naturellement et sans confusion, je vais, en joignant à l'historique par où j'ai débuté, ce

qu'exigeoit de moi l'usage du théâtre francois, je vais, dis-je, dans le moins d'espace que je pourrai, dévider ici tout le fil de ma fable, et conduire ce fil d'un bout à l'autre précisément et localement comme il se trouve étendu dans le cours du poëme.

A la vérité j'ôte par-là un peu du plaisir de la surprise à ceux qui, lisant cette préface, n'auroient encore ni vu ni lu la piece: mais peut-être aussi n'auront-ils voulu ni la voir ni la lire, par une prévention fondée sur le rapport des feuilles périodiques du tems; et cette analyse alors pourra les en guérir, ou les encourager du moins à juger des choses par eux-mêmes. Combien de meilleurs ouvrages en tous genres ont souffert et souffrent encore du dégoût qu'en ont inspiré d'avance à des curieux nonchalans ces sortes d'arrêts épistolaires que dictoient à la hâte l'ignorance, l'erreur, et la partialité? ne doutons pas même qu'ils n'aient fait tomber la plume des mains à plus d'un bon écrivain dont la juste délicatesse se sera révoltée vis-à-vis d'un pareil désagrément; car enfin c'étoit avoir à passer par une espece d'insulte avant que d'en être au vrai péril, et se voir déja pour ainsi dire à moitié proscrit en arrivant au pied du seul tribunal où l'on doit commencer à tout craindre. Ayant donc essuyé

cet échec, je ne m'en puis relever que par un extrait, qui sans cette raison seroit aussi déplacé qu'inusité dans une préface.

Déployons d'abord l'avant-scene, c'est-à-dire, la matiere des expositions.

FABLE DE L'AVANT-SCENE.

Adélaïde, fille de Sténon, prince et administrateur de Suede, avoit été dès l'enfance engagée par son pere à Gustave, à qui elle demeuroit attachée par l'inclination la plus tendre. A la mort de Sténon, quand cet amant étoit devenu la ressource unique de sa princesse et le dernier défenseur de la liberté des Suédois, il se trouvoit malheureusement détenu prisonnier à Copenhague, contre le droit des gens, par les ordres de Christierne, roi de Danemarck et de Norwege, surnommé pour ses cruautés le Néron du Nord. Celui-ci, à la faveur d'un avantage si mal acquis, s'étant avancé sans obstacle jusqu'au pied des murs de Stockholm, avoit pris la ville d'assaut et y avoit commis toutes les cruautés d'un vainqueur de son caractere. Entre autres violences, en haine et de Gustave et de la mémoire de Sténon, il avoit fait emprisonner Adélaïde sans daigner seulement

la voir ni l'entendre. Il avoit aussi fait enfermer avec elle, sans qu'il s'en doutât, et à titre de simple suivante, Léonor, mere de Gustave, laquelle passoit pour avoir péri dans le massacre général. Quelque tems après des raisons d'état avoient engagé Christierne, qui étoit marié et sans enfans, à conclure contre son gré le mariage de sa prisonniere avec Frédéric, héritier présomptif de ses deux couronnes. Ce prince, vivement épris des charmes d'Adélaïde, mais aussi vertueux que Christierne l'étoit peu, non seulement avoit eu la grandeur d'ame de sacrifier son bonheur au repos de cette amante infortunée, mais poussoit encore la magnanimité jusqu'à justifier, jusqu'à solliciter même auprès du tyran les délais qu'elle demandoit; jusqu'à flatter enfin l'espérance assez mal fondée qu'elle conservoit toujours de revoir bientôt son libérateur. Aussi Christierne, également impatienté et des égards de l'un et des retardemens de l'autre, avoit cru se mieux faire obéir en portant lui-même ses ordres à la princesse. Il l'avoit donc vue, et de ce moment en étoit devenu éperdument amoureux. Dès-lors, occupé du soin de satisfaire sa passion effrénée en prenant la place de Frédéric, et ne se faisant pas une affaire quand il en seroit tems d'en agir avec lui sans aucune mesure, il

avoit songé d'abord à se débarrasser de la reine par un divorce; et dans le même tems, pour ôter à la princesse un reste d'espérance nuisible à ses desseins secrets, il avoit mis à prix la tête du rival aimé, la tête de Gustave, dont les armes victorieuses ne l'alarmoient déja que trop; car ce prince, qui de son côté ne s'étoit pas endormi, ayant enfin trompé la vigilance de ses gardes et ramassé quelques troupes, venoit à grandes journées venger et délivrer sa princesse et sa patrie. Son armée n'étoit pas loin de Stockholm; et, d'intelligence avec un parti considérable qu'il s'y étoit fait, il tenoit embusquée aux portes de la ville l'élite de ses troupes prête à fondre au premier signal. Mais au moment d'un triomphe qu'il regardoit comme assuré, craignant, non sans raison, que son ennemi réduit au désespoir ne le privât du fruit de sa victoire, en attentant dans sa rage à la personne d'Adélaïde, il avoit devant tout formé le hardi projet de l'enlever, et ne s'étoit reposé de l'exécution que sur lui-même. C'est où les choses en sont quand la toile se leve, et que Christierne en raconte une partie, flatté des deux plus agréables nouvelles qu'il pouvoit recevoir; l'une vraie, c'étoit la mort de la reine; l'autre fausse, c'étoit la mort de Gustave.

FABLE DE LA PIECE.

Gustave donc, qui s'est fait devancer du bruit de sa mort, et de qui la personne est inconnue * à Christierne, s'annonce et se présente à lui comme un guerrier qui, dans un combat singulier, vient de se défaire de l'ennemi dont il avoit mis la tête à prix: il répond d'une maniere précise à toutes les questions qu'on lui fait, et rejette fièrement ce prix en noble et zélé citoyen qui n'avoit eu en vue que sa propre gloire, le repos de son maître et celui de sa patrie. L'honneur seul ayant donc été son motif, il ne veut pour toute récompense que le dégagement d'une parole qu'il a cru pouvoir donner á son adversaire expirant; c'est de remettre à la princesse en main propre

---

* CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, seigneur, en vous montrant,
D'un tyran soupçonneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non. Lorsque le barbare usa de violence
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence;
Et, rendu par le tems méconnoissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.

Acte II, scene III.

un billet où cet amant malheureux, en lui faisant ses derniers adieux, lui conseille de céder au tems: Christierne reconnoît l'écriture, et ne voyant rien dans le billet qui ne lui fasse desirer que la princesse le voie, il accorde à l'inconnu l'entrevue qu'il demande. Gustave a donc un tête-à-tête avec Adélaïde; il l'instruit du bon état des affaires, et du projet de son enlèvement: elle lui apprend qu'il en est un plus essentiel et plus difficile encore à tenter; c'est celui de sa mere, qu'il croyoit avoir perdue, et qui non seulement est vivante, mais qui de plus, sur le bruit de la mort de son fils (la douleur l'ayant trahie et fait reconnoître) venoit d'être mise dans les fers, où d'un instant à l'autre elle est en danger du dernier supplice. Il s'agit donc de s'assurer avant tout d'un si précieux otage: Adélaïde s'y emploie vivement la premiere en faisant agir Frédéric, qui demande en effet à Christierne la liberté de Léonor, mais avec tant de hauteur et si peu de succès, que, déja désagréable et suspect au tyran, il perd la sienne lui-même et se voit arrêté. Gustave de sa part, comme on peut croire, n'agit pas moins avec toute l'ardeur que son devoir exige; mais ses mesures, qui jusque-là n'avoient été prises que pour le salut de la princesse, étant ici doublement précipitées, ne sauroient être bien

justes : aussi se réduisent-elles à tenter un peu brusquement au poids de l'or la fidélité des gardes ; et, par un hasard que le plus sage eût pu ne pas prévoir, non seulement les gardes se trouvent incorruptibles, mais, qui pis est, ils feignent de ne le pas être. Ce dernier contre-tems fait tomber Gustave dans le plus funeste piege qu'on puisse appréhender pour lui : trop plein de confiance, il est trahi, saisi, chargé de fers, et conduit à Christierne ; il est reconnu pour Gustave au transport douloureux de sa mere, devant qui, sur de forts soupçons, le tyran le fait paroître exprès en cet état : il est envoyé tout de suite à l'échafaud. N'y ayant donc plus rien à ménager, sa faction leve l'étendard ; on l'arrache des mains de ceux qui le menent à la mort : le signal se donne, ses troupes se montrent, et suivi d'elles il revient et rentre au palais. Christierne n'y étoit plus ; comme le plus foible, à la premiere nouvelle de ce tumulte il avoit fui ; et emmenant avec lui la princesse il tâchoit de regagner sa flotte, où ses fideles serviteurs avoient eu la précaution de transporter par avance et Frédéric et Léonor. Gustave le poursuit et l'atteint qu'il n'étoit encore que sur la partie des eaux glacées qui séparent la côte et la rade : après un combat dure, opiniâtre, et sanglant, il arrache Adélaïde

au ravisseur, et le laisse échapper, ignorant malheureusement que Léonor demeuroit en son pouvoir; il ne l'apprend qu'au moment que, de retour au palais, on lui propose de la part du tyran l'horrible alternative ou de la voir poignarder sur le tillac, ou de livrer la princesse. L'heure qu'on lui laisse pour se résoudre suffit aux Danois pour faire éclater sur la flotte une conspiration formée de longue main en faveur de Frédéric: il en est fait assez de mention dans le cours de la piece pour que ce dernier incident qui dénoue ne soit pas une pure machine. Ainsi Frédéric de la captivité remonte sur un trône que son peu de goût pour la souveraineté lui avoit fait céder à Christierne; en roi digne de l'être, en rival généreux, il signale son avènement par renvoyer la mere au fils, et avec elle leur ennemi commun chargé des fers dont ils sortoient tous les trois. Gustave se venge, mais en héros; il laisse la vie avec la liberté à Christierne, et le fait embarquer à l'instant pour aller traîner l'une et l'autre où l'on voudra bien qu'il en jouisse. La tendresse et la valeur couronnées couronnent à leur tour l'heureux dénouement.

Que voit-on là d'obscur, de vague, de forcé, et qui ne tienne intimement à l'intérêt principal? tout n'y est-il pas clair, naturel, préparé, con-

duit, et dans le degré de vraisemblance qu'on peut raisonnablement exiger des pieces de théâtre? La simplicité resserre, il est vrai, le plan de Calysthene en une seule page, et la multiplicité en fait occuper ici quatre ou cinq à celui de Gustave. Si leur différence est grande à cet égard, celle de leur sort ne le fut pas moins : Calysthene est tombé, Gustave a réussi. Peut-être aussi ni l'un ni l'autre n'eut-il ce qu'il mérita; je suis fondé du moins à le croire sur ce que le premier dans sa disgrace a trouvé des apologies jusque sous la plume de feu M. l'abbé Desfontaines et sur les levres de M. de Voltaire, deux priseurs compétens, et qui ne penchoient pour moi rien moins que vers la flatterie; au lieu que ces mêmes apologistes se sont tû sur Gustave, et que mes autres confreres les auteurs ne m'ont jamais félicité de sa chance que de ce ton dont à la cour on se félicite les uns les autres des graces du maître. Je m'en tiens donc au bon ton, à celui dont mes deux illustres défenseurs se servirent en faveur de l'infortuné Calysthene; je m'endors sur leur généreuse protection et les en remercie. Quant au trop heureux Gustave, de quelque façon qu'ils en aient pensé eux et les mécontens, tous conviendront au moins que si le public l'a injustement favorisé, c'est de ces injustices qu'un auteur

lui pardonne aisément; et moi de mon côté je conviens que ce ne sont pas de ces lauriers si bien plantés ni si verdoyans que le poëte ait lieu de se reposer fort tranquillement à leur ombre.

De tant d'évènemens en effet rassemblés les uns proche des autres il ne pouvoit manquer de jaillir une gerbe de ces traits lumineux appelés par les néologues *coups de théâtre;* légers phénomenes, jolis éclairs, toujours les très bien venus et revenus sur le moderne horizon de nos parterres; coups d'autant plus sûrs ici de leur effet dans la nouveauté qu'ils étoient animés du feu séduisant et soutenus de la figure intéressante d'un des plus brillans acteurs* qui depuis Baron aient joint sur le théâtre les finesses de l'art aux dons de la nature. Rapporter le succès en partie à la facilité de satisfaire au goût dominant, en partie au talent de l'acteur, c'est, je crois, apprécier la piece à-peu-près ce que ceux qui la rabaissent le plus veulent bien qu'elle vaille : ils doivent être contens. Tâchons maintenant de répondre à d'autres objections.

Pour commencer par l'excès de confiance qu'on reproche à Christierne, quand même à toute ri-

* Dufresne.

gueur on auroit quelque raison, ne pourrois-je pas dire qu'en pareil cas n'avoir raison qu'à toute rigueur c'est avoir extrêmement tort? Ne nous doit-on pas laisser dans nos poëmes quelques libertés, quelques licences même, en considération du plaisir qui en résulte aussi-bien qu'en dédommagement du mauvais rôle que, vis-à-vis des écrits utiles, jouent ces pénibles bagatelles? « Malheureux « ouvrages, dit sensément l'auteur d'Alzire dans « l'épître dédicatoire, qui n'ont qu'un tems, qui « doivent leur mérite à la faveur du public et à « la faveur du théâtre, pour tomber ensuite dans la « foule et dans l'obscurité »! Tant de veilles pour si peu de fruit méritent bien, dis-je, quelques commodités et quelque tolérance: nous qui n'ambitionnons qu'à divertir et qu'à plaire, demandons-nous trop pour notre peine un peu gratuite quand nous demandons quelque relâchement sur la rigidité du vrai et du vraisemblable? Aussi depuis le Cid jusqu'à Zaïre, qui précéda immédiatement Gustave, le théâtre a-t-il joui du privilege qu'on veut m'ôter et que je réclame? Auroit-il été révoqué précisément pour moi? et l'indulgence diminueroit-elle à mesure que les talens diminuent? Mais faisons voir que l'indulgence de mes juges part encore d'un plus grand principe d'équité.

Tout le monde sait que la peinture a deux sortes de vrai, le vrai simple et le vrai idéal : la poésie a les deux mêmes sortes de vraisemblable ; le vraisemblable simple est celui qui dans un évènement se présente naturellement à l'esprit ; le vraisemblable idéal consiste en un choix de diverses conjonctures qu'on rassemble, et qui rarement se trouvent réunies dans le cours d'un évènement ordinaire. Le poëte alors, pour former un objet bien théâtral, dispose à son gré des coups de la fortune, à-peu-près comme le peintre pour embellir son tableau commande en quelque sorte à la nature : c'est ce vraisemblable idéal que mes censeurs appellent *impossibilité* ; mais, selon l'usage du théâtre, on verra qu'il n'y a plus rien que de régulier dans la crédulité de Christierne, et que je n'ai pas pris mes aises si fort à la volée qu'on veut le faire penser. D'abord tout est préparé ; le bruit de la mort de Gustave a devancé son arrivée ; Christierne en a déja parlé comme d'une chose qu'il ne révoque plus en doute. Il étoit pourtant nécessaire pour le vraisemblable simple qu'il demandât à voir la tête qu'on lui apporte ; il n'y manque pas non plus : pourquoi, dit-il à l'inconnu,

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main ?

L'inconnu étant Gustave lui-même, si le tyran

insiste par-delà un certain point, la pyramide aussitôt s'éboule : il insiste donc, mais ne passe pas mes vues; et c'est ici où, à la faveur du vraisemblable idéal, je prends décemment mes commodités dramatiques. Christierne interroge cet inconnu sur son nom, sur les lieux, sur les tems, et sur les circonstances: est-ce en croire les gens si fort les yeux fermés? les réponses sont positives, mais enveloppées à la vérité sous quelques mots à double entente, si agréables au théâtre en ces sortes de cas; mots pesés si curieusement par l'auditeur mis au fait; mots officieux qui sauvent également le héros et de la honte du mensonge devant lui-même, et du danger de la vérité devant le tyran : de plus la contenance ferme et tranquille du brave inconnu, le noble refus qu'il fait du salaire honorablement acquis, ses sentimens imposans et relevés qui frappent le tyran lui-même d'admiration, la teneur artificieuse du billet qu'il donne à lire, enfin cette facilité qu'il y eut toujours à persuader les hommes de ce qu'ils desirent le plus ardemment; tout cela, n'en déplaise à la chicane des mal-intentionnés, tout cela, dis-je, devant des auditeurs entraînés de bonne foi par l'amour du plaisir, suffit, et de reste, pour établir la confiance dans le cœur d'un tyran de théâtre, et pour asseoir en conséquence la pierre fondamentale de mon édifice.

Je n'aurai pas recours au vraisemblable idéal pour justifier l'aveuglement prétendu volontaire dont on taxe Adélaïde: elle a long-tems, dit-on, son amant devant elle sans le reconnoître. Elle ne l'a point d'abord devant elle; quand il s'y trouve ensuite elle ne le voit point : rien n'est plus naturel ni plus dans la vraisemblance; on en va juger. Que le lecteur veuille bien seulement se faire un peu spectateur; le jeu, que je le prie de se représenter, doit aider à mon raisonnement.

Comment Adélaïde pourroit-elle reconnoître sitôt Gustave? dans quelle circonstance, en quel instant paroît-il? au moment qu'elle ne peut plus douter de sa mort qui vient de lui être confirmée; au moment que sa chere Léonor arrachée d'entre ses bras est peut-être livrée au bourreau; au moment enfin qu'on lui déclare qu'elle ait à venir aux autels pour y donner sa main; trois coups de foudre qui, l'accablant à la fois, font qu'elle ne voit, n'entend, ni ne sent plus. Qu'on se la figure donc au-devant du théâtre, abymée en elle-même et comme pétrifiée, tandis que du fond Gustave s'avance à pas lents; Gustave annoncé comme un simple particulier porteur des dernieres volontés de celui qu'elle ne croit plus en vie; Gustave changé par onze ou douze ans d'ab-

sence et de travaux, et sur-tout aux yeux d'une personne qui n'en avoit que dix ou onze lors de leur séparation; enfin Gustave jaloux, et justement alarmé des préparatifs du mariage de la princesse, vivement intéressé par conséquent à ne se pas laisser démêler sitôt, pour la mieux pénétrer, et voir quel effet la lecture du billet qu'il apporte va produire en elle; il avance, dis-je, à pas lents et le front baissé vers Adélaïde, qui, sans l'envisager, sans presque tourner la tête, prend le billet après quelques mots mal articulés qu'à peine elle écoute, et qu'il ne prononce que d'une voix basse et altérée: voilà dans quelle position, de part et d'autre, se donne et se reçoit ce billet qui arrache à la princesse les larmes, les plaintes et les regrets les plus tendres; Gustave alors tout transporté tombe à ses pieds, et se fait reconnoître. Est-ce là cette absurdité, cette situation si dénuée de toute vraisemblance? les clairvoyans qui demandent où sont les yeux de la princesse voudroient-ils bien nous dire maintenant où étoient les leurs? et ne sont-ils pas eux-mêmes accusables de l'aveuglement volontaire qu'ils lui imputent?

Venons à Léonor. Absolument parlant on eût pu se passer ici de ce rôle de mere; mais n'eût-il pas fallu toujours celui d'une confidente à sa

place, puisque cette mere en fait l'office, et que de tous les tems la bienséance et le dialogue en exigerent une à côté de nos princesses? or on ne sait que trop ce que cette sorte de rôle postiche (même dans M. Racine qui ne s'en passa jamais) entraîne souvent après soi de foible et d'ennuyeux. Qui n'eût cru bien faire de fondre ce personnage oisif et nécessaire dans celui d'une mere qui donne lieu à de grands incidens? Dès-lors de froid et de subalterne le rôle devient noble, intéressant, et par conséquent celui d'une principale actrice. Où la scene eût donc été vide et rampante elle est ornée et soutenue; le pathétique et le grand prennent la place du ridicule et du languissant; enfin la chaleur, également répandue dans tout le corps de l'ouvrage, en vivifie un membre frappé d'une paralysie invétérée, et fait ainsi mouvoir ce corps en entier. S'il y a dans tout cela quelque surabondance, en est-ce une au fond si vicieuse?

Ce que je n'accorderai jamais, c'est que la piece ait pu se passer de Frédéric; et ce que je nie encore davantage, c'est que son caractere ne soit ni héroïque ni naturel; mollir sur ce second article ce seroit prévariquer. Il ne s'agit plus ici de ma cause, il ne s'agit pas moins que de celle des mœurs.

Ce prince est, dit-on, foible et méprisable au point d'en être une espece de monstre en morale; 1° parcequ'il s'est démis volontairement des droits qu'il avoit sur deux couronnes; en second lieu parcequ'aimant une belle princesse (que le devoir et l'amour attachent à un héros qui l'adore), il ne se prête pas à la politique d'un tyran qui la lui veut faire épouser. Ce sont là, suivant mes critiques, les rêves d'une imagination déréglée, et deux excès de générosité qui ne sont ni l'un ni l'autre dans la nature.

Voilà donc deux si beaux triomphes sur soi-même relégués parmi les faits monstrueux. Pour moi, ce que je trouve ici de vraiment monstrueux, c'est que cela puisse le paroître, et ce qui l'est peut-être encore plus, c'est qu'il y ait des gens qui ne se fassent pas une affaire du déshonneur où l'on s'expose en l'osant dire ouvertement. J'aurois cru, vu la corruption raffinée de nos mœurs, l'hypocrisie et plus d'usage et plus déliée. Qu'on manque de goût pour les vertus peu communes, cela n'est que trop possible et que trop ordinaire; mais qu'un peu de pudeur au moins ne plâtre pas ce manque de goût; encore une fois une si rare indifférence sur ce qu'on laisse à penser de soi, en pensant si mal tout haut, me paroît sans comparaison moins

naturelle que celle qu'on reproche à mon Frédéric sur les intérêts de son amour et de sa grandeur. Mais quoi? c'étoient encore ici de ces sortes d'*honnêtes gens* crayonnés dans la préface de l'École des Peres, qui trouvoient à redire que je nommasse *fils ingrats* des enfans enrichis par un pere qu'ils abandonnent dans son indigence: « Ce ne sont, disoient-ils froidement, que des « hommes faits comme les autres, que des hom- « mes uniquement occupés de leurs intérêts par- « ticuliers ». Ces honnêtes gens effectivement se connoîtroient-ils mieux que moi aux hommes de leur tems? et seroit-ce là véritablement comme ils sont faits? en ce cas je m'écrie avec Curiace:

> Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain
> Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Et j'ajoute sur le ton de Xipharès, en revenant à Frédéric:

> Si l'avoir peint tel est un crime,
> Mon esprit n'en est pas seul coupable aujourd'hui;
> Mon cœur est mille fois plus criminel que lui.

Car en composant ce rôle, je m'en souviens très bien, je sentois plus que je n'imaginois; et j'y

prenois trop de plaisir après tout pour que la fiction ne fût pas plus que moins dans l'ordre des choses naturelles. En effet, et je l'ai toujours pensé, la générosité (ce mot pris dans toutes ses acceptions, et sur-tout dans celle dont il s'agit ici) est de toutes les vertus la seule peut-être qui, sans risque de dégénérer en vice, peut ne se point prescrire de bornes; c'est de plus, selon moi, celle de toutes les vertus dont la pratique doit être la plus délicieuse à qui l'exerce: mais aussi ce genre de félicité dans toute son étendue n'étant réservé qu'à la grandeur et qu'à l'opulence, et me trouvant né si loin de l'une et de l'autre, je me dédommageois en poëte, c'est-à-dire que mon esprit se transplantoit dans le cœur d'un prince de ma fabrique, et que là, comme dans la sphere natale d'un sentiment si glorieux à l'humanité, il se délectoit à lui donner tout l'essor imaginable. Ne suffit-il pas que cette félicité soit déja pour moi purement chimérique, sans que, me soutenant que le principe l'est aussi, l'on me la veuille encore totalement anéantir? On n'en viendra point à bout: le principe est bon; les deux sacrifices que je fais faire à Frédéric sont dans la nature. Eh, quoi? parceque la haute vertu seroit malheureusement devenue plus rare que la scélératesse, celle-ci conserveroit sur nos

théâtres un air de vraisemblance qu'on ne trouveroit plus à l'autre? graces au ciel le scandale ne va pas encore si loin. La clémence d'Auguste dans Cinna nous paroît aussi vraisemblable pour le moins que la rage effrénée de Cléopâtre dans Rodogune, que les forfaits de Narcisse, de Mathan, et de Rhadamiste. Disons plus; n'y a-t-il pas de la méchanceté d'esprit, ou tout au moins de la noire misanthropie, à croire qu'il n'est plus d'ames de la belle trempe? Quand même il ne s'en trouveroit plus (ce qu'à Dieu ne plaise que je suppose pour plus d'un moment), ne suffiroit-il pas ici pour ma justification qu'autrefois il y en ait eu, et qu'il fût fort à souhaiter qu'il y en eût encore aujourd'hui? or il est sûr qu'autrefois il y en eut. Le refus du trône a dans l'histoire plus que ses équivalens; des ames, qu'assurément on ne taxera pas de foiblesse, Dioclétien, Charles V, tant d'autres, et, sans sortir du lieu de ma scene, Christine de Suede, tous ont abdiqué l'autorité souveraine; effort qui passe peut-être celui de la refuser: tel en effet pourroit ne la jamais ambitionner qui l'ayant en main ne s'en dessaisiroit jamais. Quant à sacrifier les intérêts d'une passion aussi frivole que l'amour au bonheur de la personne aimée, ou seulement à celui d'un rival estimable, nous en avons pour exemples signalés

la continence de Scipion; et le don qu'Alexandre fit de sa maîtresse au peintre qui en devint amoureux. Allons plus loin : la vengeance est une passion bien autrement puissante encore sur le malheureux cœur humain que l'amour et que l'ambition; témoin ces vers d'Atrée:

Je voudrois me venger, fût-ce même des dieux :
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Cependant combien de pardons généreusement accordés! Qui ne sait le bel acte et l'excellent mot de M. de Guise? tous les deux si pieusement et si fidèlement employés dans le dénouement d'Alzire, où en expirant Gusman dit à Zamore qui vient de le poignarder :

Ton dieu t'a commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand *ton bras* vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, et de te pardonner.

Cela n'a paru ni romanesque ni fabuleux, quoique transféré dans le cœur et la bouche d'un Espagnol, et d'un Espagnol des plus féroces.

Si je n'ai donc peint l'homme tel qu'il est, je l'ai peint assurément tel qu'il fut. Au pis aller, n'eussé-je fait que le peindre tel qu'il doit être,

j'aurai du moins rempli le devoir le plus essentiel de mon état; j'aurai joint l'utile à l'agréable. Du reste Frédéric, dans tout ce qu'il dit, exprime du mieux que j'ai pu les sentimens de courage et d'honneur convenables pour imprimer à son désintéressement tout le caractere de noblesse que ce désintéressement doit avoir.

Plus d'un lecteur vertueux et sensé désapprouvera peut-être une apologie si sérieuse, ne pouvant se persuader que la censure ait pu l'être: rien n'est pourtant plus vrai; et j'ai cru devoir y répondre sérieusement, parcequ'il arrive souvent qu'en gardant le silence la bonne cause demeure en butte à la froide et mauvaise plaisanterie, laquelle prend toujours faveur, et quelquefois racine.

Quant à la versification de ma piece je me tais; non que je l'avoue aussi négligée qu'on le veut dire, tant s'en faut. Eh! qui mieux que moi peut savoir le contraire? Il n'y a point ici de négligence; les efforts n'ont discontinué précisément qu'où le talent manquoit. Mais je vois ce que c'est; n'ayant eu en vue que la précision, la clarté, l'ordre, l'énergie, et le naturel dans un poëme aussi plein d'évènemens et d'action que celui-ci, je n'aurai fait de mes personnages rien moins que des poëtes; attentif uniquement à remuer

le cœur, ou à saisir l'imagination, j'aurai trop négligé de flatter l'esprit et l'oreille; figures brillantes, métaphores écartées, grands mots, longues épithetes, maximes téméraires, portraits malins, madrigaux, etc., j'aurai trop mis tout cela malheureusement au rang de ce qu'Horace appelle *nugæ canoræ*; en un mot j'aurai trop supposé à mon siecle un goût pareil à celui de nos anciens, « qui aimoient mieux, dit le sage moderne auquel nous devons l'Histoire critique de la Philosophie « être émus par les beautés « fortes qui résultent du tout ensemble, que par « les beautés de détail. »

Jusque-là je n'aurai peut-être pas eu grand tort; mais il me restera toujours celui d'avoir laissé à desirer dans mes vers plus de pompe et d'harmonie qu'il n'y en a. Des illustres du métier ont avancé que cette pompe et cette harmonie, essentielles à la vérité dans l'épopée et dans l'ode, non seulement ne l'étoient point dans le dramatique, mais que même elles y étoient quelquefois nuisibles et déplacées: ils s'abusoient; M. Racine témoigne contre eux; ses endroits les plus simples s'en sont trouvés et susceptibles et toujours embellis : mais ce grand homme emporte avec lui le secret d'un si précieux mélange; ses successeurs ont moins recueilli l'héritage

qu'ils ne l'ont démembré; chez les uns on desire cette chaleur et ce beau simple si essentiels, et chez les autres cette harmonie si desirable. Vouloit-on que je réunisse en moi, misérable glaneur, des trésors que je n'ai pas seulement eu l'avantage de partager? Cette versification-ci sera donc assurément destituée de pompe et d'harmonie, et principalement de cette harmonie exquise si chere à nos déclamateurs de ruelles, qui, plus environnés de leur talent imaginaire que touchés des vraies beautés de ce qu'ils savent par cœur, vont récitant à qui veut et ne veut pas les entendre, tantôt avec emphase:

Rhodes, des Ottomans le redoutable écueil, etc. *

ou d'un air voluptueux et passionné:

Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes, etc. **

ou bien d'un ton fier et farouche:

Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage, etc. ***

---

* Bajazet, acte II, scene I.

** Britannicus, acte II, scene I.

*** Rhadamiste, acte II, scene II.

Encore une fois je n'ai rien fait pour ces mauvais comédiens-là; et dès-lors je sens dans quel néant devant eux je dois tomber à la lecture: mais je ne m'intéressois qu'à mes spectateurs, pour qui j'espere avoir assez fait, en cas que l'on admette ce principe avancé par un écrivain versé dans ces matieres *: «Ce n'est autre chose, «dit-il, que la prononciation qui constitue la « douceur ou la rudesse des mots; et l'oreille juge « de l'harmonie d'après la prononciation seule ». Or les vers de Gustave, tels qu'ils sont, furent très bien prononcés et fort bien reçus: l'auteur du POUR ET CONTRE, comme on a vu, n'en rend que trop bon témoignage. Je pourrois donc n'être pas tout à-fait sans réplique sur ma versification: mais la prétérition n'est déja que trop longue; et qui ne sait d'ailleurs le danger qu'il y a de se trop bien défendre, ne courût-on que le risque d'avoir raison devant des adversaires qui ne le prétendent et ne le pardonnent jamais? Ne nous brouillons avec personne: un auteur doit le plus qu'il peut s'assurer de l'indulgence de tout le

---

* Réfutation des principes de M. Rousseau de Geneve, page 22.

monde ; un auteur tel que moi plus qu'aucun autre ; et de celle de ces messieurs plus que de celle des gens raisonnables, qui n'en manquent jamais.

STANCES

*En tête d'un exemplaire présenté à la reine de Suede * en 1733.*

DIGNE sang du grand roi que j'ai peint dans mes vers,
Du prix de ses hauts faits pacifique héritiere,
D'un coup-d'œil obligeant qu'enviera l'univers
Favorisez l'essor d'une muse étrangere.

Il nous suffit souvent pour nous faire un grand nom
Du seul nom des héros que nous faisons paroître :
Si de les bien chanter je n'ai pas l'heureux don,
J'ai du moins, comme on voit, celui de m'y connoître.

Virgile, Ovide, Horace, à nos derniers neveux
Iront à plus d'un titre, et d'un titre bien juste;
Le talent toutefois, qui fit beaucoup pour eux,
Peut-être aura-t-il fait moins que le nom d'Auguste.

GUSTAVE est un héros, est un ** nom dont l'appui
Peut aussi me transmettre à la race future;
Grand guerrier, tendre amant, fils vertueux; en lui
Triomphent la valeur, l'amour, et la nature.

---

* Ulric Eléonor, derniere princesse du sang de Gustave.

** GUSTAVE est l'anagramme d'AUGUSTE.

Plus d'un prodige encore illustra sa maison ;
CHARLES, CHRISTINE, ADOLPHE, à l'envi l'ont ornée.
Les retrouvant en vous, l'Europe avec raison
Admire vos vertus, sans en être étonnée.

Tous quatre à la Suede ont coûté bien des pleurs:
Mais vos prospérités finiront leur histoire;
Et sans avoir jamais eu part à leurs malheurs,
Vous n'aurez partagé que leur trône et leur gloire.

Tout vous en est garant, les droits de vos aïeux,
L'amour de vos sujets, les vœux du Nord, les nôtres;
L'heureuse étoile enfin du prince aimé des cieux
Dont les nobles destins se sont unis aux vôtres.

ACTEURS.

GUSTAVE, prince du sang des rois de Suede.
ADÉLAÏDE, princesse de Suede.
CHRISTIERNE, roi de Danemarck et de Norwege.
FRÉDÉRIC, prince de Danemarck.
LÉONOR, mere de Gustave.
CASIMIR, seigneur suédois.
RODOLPHE, confident de Christierne.
SOPHIE, confidente d'Adélaïde et de Léonor.
GARDES.

La scene est à Stockholm, dans l'ancien palais des rois de Suede.

GUSTAVE-WASA



Perrin del. Massard fils Sculp.

Adelaïde aux pieds du bourreau de Sténon !

Acte IV. Sc. VIII.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

RODOLPHE, quel rapport viens-tu faire à ton roi?
De Christierne absent révere-t-on la loi?
Et tandis que Stockholm exige ma présence
Le Danemarck en paix souffre-t-il la régence?
La reine...

RODOLPHE.

Elle n'est plus, seigneur; et cette mort
Peut être enleve un sceptre au monarque du nord.
Du sénat mécontent l'autorité jalouse
Ne ployoit qu'à regret sous votre auguste épouse;
A peine a-t-il en main le timon de l'état

Que le peuple sous lui respire l'attentat,
Traite d'invasion, de puissance usurpée,
Ce qu'ici vous tenez de Rome et de l'épée;
Et s'érigeant en juge entre Stockholm et vous,
Prétend borner vos droits, ou vous les ravir tous.

CHRISTIERNE.

Gustave est mort; sa chûte et décide et prononce:
C'est une autre nouvelle, ami, que je t'annonce,
Nouvelle dont le bruit effrayant les mutins
Dissipera bientôt l'orage que tu crains.
Jusqu'ici, dans le cours d'une guerre inconstante,
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Divisa la Suede, et retint suspendu
Entre Gustave et moi l'hommage qui m'est dû.
Fatigué des complots de ce rival habile,
Je mis sa tête à prix; il n'a plus eu d'asyle;
Chacun se disputoit l'honneur de l'immoler:
Et son heureux vainqueur demande à me parler.
Je crains peu les effets ayant détruit la cause;
Et, le chef abattu, le reste est peu de chose:
Laissons donc pour un tems ces soins ambitieux,
Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le sort d'une épouse importune
Dont l'époux dès long-tems méditoit l'infortune;
Oui, la mort la frappant de ses traits imprévus,
Rompt des nœuds que bientôt le divorce eût rompus.

RODOLPHE.

Quelles raisons, seigneur, l'avoient donc condamnée?

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée,
Les transports d'un amour vainement combattu,
Et d'autant plus ardent que toujours il s'est tû.

RODOLPHE.

Tout le monde en effet, seigneur, en est encore
A connoître l'objet que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente en apprenant son nom;
Adélaïde.

RODOLPHE.

Elle!

CHRISTIERNE.

Oui; la fille de Sténon,
Héritiere du trône, attachée à Gustave,
Promise à Frédéric, détenue en esclave,
Reste unique et plaintif d'un sang que j'ai versé;
Voilà d'où part, ami, le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si sa possession, seigneur, vous est si chere,
Pourquoi permettre donc que Frédéric espere?

CHRISTIERNE.

Hélas! souvent ainsi nous-mêmes contre nous
Du sort qui nous poursuit nous préparons les coups;
Juste punition de la façon barbare
Dont ma rage accueillit une beauté si rare!
Écoute, et plains un cœur qui n'a pu s'attendrir
Qu'après avoir tout fait pour n'oser plus s'offrir.

Par un dernier assaut cette ville emportée
Couvroit de ses débris la mer ensanglantée;
La vengeance y faisoit éclater sa fureur,
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur:
Ce palais renfermant de nombreuses cohortes,
Nous y courons; la hache en fait tomber les portes:
J'entre, on fuit devant nous, le sang coule, et nos cris
Font voler la terreur sous ces vastes lambris:
Mourante entre les bras d'une femme éperdue
Adélaïde alors fut offerte à ma vue;
Sa pâleur à mon œil de colere enflammé
Déroba mille appas qui m'auroient désarmé;
D'un mortel ennemi je ne vis que la fille,
Que le reste d'un sang funeste à ma famille:
Les armes de son pere ont fait périr mon fils;
Et cette image alors fut tout ce que je vis:
De peur de trahir même un courroux légitime
Je détournois les yeux de dessus la victime;
Et ce courroux ainsi libre dans son essor
L'envoya dans la tour, où je la tiens encor:
A n'en sortir jamais elle étoit condamnée;
Mais on adore ici le sang dont elle est née:
Il étoit important de tout pacifier;
Et ce fut à ma haine à se sacrifier,
A souffrir que l'hymen unît à sa personne
L'héritier présomptif de ma triple couronne.
Frédéric, avoué de l'état et de moi,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi:

Il y fut; le penchant suivit l'obéissance.
Mais quoiqu'il eût pour lui rang, mérite, et naissance,
Qu'au plus dur esclavage en s'offrant il mît fin,
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main:
Cent fois, las du mépris dont on payoit ses peines,
D'un mot j'aurois tranché ces difficultés vaines
Si le prince alarmé, rejetant ce secours,
N'eût heureusement su m'en empêcher toujours.
Enfin je m'accusai de trop de complaisance;
Et croyant qu'à mon ordre il manquoit ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah! Rodolphe, peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi,
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse, et des graces
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces!
Jamais de deux beaux yeux le charme en un moment
N'a, sans vouloir agir, agi si puissamment;
Ni jamais dans un cœur l'amour ne prit naissance
Avec tant d'ascendant et si peu d'espérance.
De quoi pouvois-je alors en effet me flatter?
Les suites d'un divorce étoient à redouter.
Qu'eus-je opéré d'ailleurs sur cette ame inflexible
Que de loin dominoit un rival invincible?
Je n'osai donc parler: mon feu se renferma;
Mais sous ce feu couvert le dépit s'alluma.
Du fugitif aimé craignant l'audace active,
Je resserrois toujours les fers de ma captive;
Enfin, pour n'avoir plus à la persécuter,
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.

Frédéric ici donc est le seul qui me gêne:
Qu'il aille à Copenhague y remplacer la reine,
Qu'il parte; et que l'honneur d'un si brillant emploi
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Frédéric est encor vertueux et fidele;
Mais il est adoré dans le parti rebelle;
Et des écrits publics font revivre des droits
Que l'on prétend qu'il a de nous donner des lois:
Erreur pernicieuse, ou damnable artifice
Qui travestit le crime en acte de justice,
Du maître et des sujets rompt le sacré lien,
Et fait d'un parricide un zélé citoyen.
N'exposez pas le prince au danger trop visible
D'oublier ses devoirs en trouvant tout possible,
Et sur-tout au moment qu'environné d'amis
Son amour offensé se croiroit tout permis;
Laissez-le, s'occupant de sa folle tendresse,
Vainement soupirer aux pieds de la princesse:
Cependant sous le joug ramenant les Danois,
Et bientôt pour un sceptre en pouvant offrir trois,
Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre;
Déclarez-vous en roi qui n'a plus rien à craindre;
Et vous verrez alors qu'un amant couronné
Devient dès qu'il lui plaît un époux fortuné.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorans où mon cœur se consume
Je sens que ta présence adoucit l'amertume:

Sur tes conseils, ami, je réglerai mes pas:
Veille, écoute, et vois tout, ne te ralentis pas;
Perce de cette cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde aujourd'hui je mets Adélaïde:
Fais-la de sa prison passer dans ce palais;
Mais auprès d'elle encor n'accorde aucun accès:
Du sort de son amant gardons-nous de l'instruire;
Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire.
Va; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la disposer à l'offre de mon cœur.

SCENE II.

CHRISTIERNE.

Des faveurs que le ciel m'annonce et me prépare
Un si fidele ami sans doute est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit;
La fortune me cherche, et le bonheur me fuit:
Sous le superbe dais des trônes que l'on vante
Siegent les noirs soupçons et l'aveugle épouvante,
Un sommeil inquiet en suspend les travaux;
Et le trouble m'y suit jusqu'au sein du repos.
Quoi! pour objet de crainte ou de guerre éternelles,
Des voisins ennemis, ou des sujets rebelles!
J'ai domté les premiers, et les autres cent fois
D'un châtiment sévere ont ressenti le poids:
Déja, si je n'accours, l'hydre est prête à renaître.

Esclaves révoltés, tremblez sous votre maître!
Redoutez un courroux trop souvent rallumé,
Traîtres! je serai craint, si je ne suis aimé.

SCENE III.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

Frédéric, savez-vous le destin de la reine?

FRÉDÉRIC.

Seigneur, on me l'apprend; et le devoir m'amene.

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit aussi qu'infidele à son roi,
Mon peuple ose pour vous s'élever contre moi?

FRÉDÉRIC.

Ah! je le désavoue; et je n'ambitionne...

CHRISTIERNE.

Prince, on ne s'ouvre guere à ceux que l'on soupçonne.
Qui m'eût été suspect sur un tel intérêt
Pour toute confidence eût reçu son arrêt:
Je vous connois si bien que mon ordre suprême
Du soin de nous venger vous eût chargé vous-même,
Si je n'avois pas craint pour vous l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses feux.

FRÉDERIC.

A de pareils égards je dois être sensible;
Mais cet objet aimé, seigneur, est inflexible,

Il le sera toujours; et quelque éloignement
Seroit pour moi plutôt un secours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe, et n'est qu'une foiblesse
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse;
Et je veux...

FRÉDÉRIC.

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir.
Ah! laissez-moi me vaincre, et soyez moins rigide!
Ne perséeutons plus la triste Adélaïde:
Croyant par mon hymen adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secondoient vos rigueurs;
Mais puisque sa constance et vous et moi nous brave,
Puisque le nœud fatal qui l'attache à Gustave
Est serré par le tems, loin d'en être affoibli,
Je ne veux et n'ai plus que la mort, ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

FRÉDÉRIC.

Et quel bruit?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore.

FRÉDÉRIC.

Qu'une ombre! quoi! Gustave...

CHRISTIERNE.

Est tombé sous les coups
D'une secrete main vendue à mon courroux.

Voilà pour son amante une triste nouvelle;
Mais c'est une raison pour tout obtenir d'elle.
L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas:
Informez-l'en vous-même, et ne m'accusez pas.
D'un glorieux hymen lui relevant les charmes,
Achevez d'épuiser et d'essuyer ses larmes:
Du reste vantez-lui vos soins officieux;
Je leur accorde enfin son retour en ces lieux;
Elle y peut revenir: mais plus de résistance;
Sachez faire cesser sa désobéissance,
Lui faire respecter mes ordres absolus;
Ou le maître offensé ne vous consulte plus.

SCENE IV.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Mon ame dès long-tems, seigneur, vous est connue;
Souffrez qu'en liberté je pleure à votre vue
Les malheurs de Gustave, et ceux de mon pays.

FRÉDÉRIC.

Les intérêts du mien ne sont pas moins trahis:
Répandons, Casimir, l'un et l'autre des larmes,
Toi sur ton prince, et moi sur la honte des armes
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous déshonorant:
L'inhumain! et je suis son sujet! lui mon maître!

Ah! laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du ciel doit être autorisé:
Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé.

CASIMIR.

L'infortune publique et ce noble langage
Montrent bien que le trône étoit votre partage.
Hélas! que plus d'ardeur en vous pour ce haut rang
Nous eût bien épargné des regrets et du sang!
Faut-il que la vertu modeste et magnanime
Néglige ainsi ses droits pour en armer le crime?

FRÉDÉRIC.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins beaux;
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos:
Je ne méprisai point les droits de ma naissance;
J'évitai le fardeau de la toute-puissance,
Je cédai sans effort des honneurs dangereux,
Et le pénible soin de rendre un peuple heureux;
D'un noble dévouement je ne fus pas capable.
Des forfaits du tyran ma mollesse est coupable;
Et pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet,
Le cruel m'associe au comble qu'il y met.
Par un assassinat qui tient lieu de victoire
C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire,
C'est peu de publier qu'à cette cruauté
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté;
Pour achever ma honte, et consommer son crime,
Il veut que ce soit moi qui frappe la victime;
Que de moi la princesse apprenne son malheur;

Qu'en lui tendant la main je lui perce le cœur !
Évitons-la; fuyons; prévenons ma foiblesse:
Son amour inquiet m'interroge sans cesse,
Et sans cesse à regret le mien se voit réduit
A ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit.
Lui laisserai-je encor cet espoir inutile?
Et quand je le voudrois serois-je assez tranquille?
Un seul mot, un regard, un soupir... Je la voi:
Retiens, cher Casimir, tes pleurs, ou laisse-moi.

SCENE V.

FRÉDÉRIC, ADÉLAÏDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.
Séjour où commandoit l'auteur de ma naissance,
Lieux témoins du bonheur de ma paisible enfance,
Palais de mes aïeux, où leur sang est proscrit,
Hélas! que votre aspect me frappe et m'attendrit!

FRÉDÉRIC, *à part.*
Pourquoi ne pas avoir évité sa présence?
Mon trouble à chaque instant peut trahir mon silence.

ADÉLAÏDE.
Un bonheur apparent cause un nouvel effroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du roi.
A la clarté du jour il veut bien que je vive;
Avec quelque douceur il parle à sa captive:
Ce changement, qui tient en suspens mes esprits,

De ma soumission devoit être le prix:
Vous l'êtes-vous promise? auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir et Gustave et ma gloire?

FRÉDÉRIC.

Non, madame; vous-même avez-vous un moment
Accusé mon amour d'un tel égarement?
Non; sincere et soumis, j'ai sur votre constance
Ainsi que mes discours réglé mon espérance:
Frédéric qui vous aime, et que vous avez craint,
N'aspire qu'à l'exil, et ne veut qu'être plaint.

ADÉLAÏDE.

Être plaint! ah, seigneur! le destin qui m'outrage
Ne permet qu'à moi seule un si triste langage.
Vous aimez, dites-vous; voilà tous vos malheurs:
Mais n'est-ce que l'amour qui fait couler vos pleurs?

FRÉDÉRIC.

Madame, l'on ressent, quand l'amour est extrême,
Avec ses propres maux ceux de l'objet qu'on aime;
Souffrant donc à la fois ma peine et vos ennuis,
Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

ADÉLAÏDE.

Vous avez, je le sais, partagé mes alarmes;
La prison d'où je sors vous a coûté des larmes,
Et votre appui sans doute en éclaircit l'horreur.
J'ai pu craindre un moment qu'à mon persécuteur
De la même pitié l'adresse téméraire
Ne m'eût peinte incertaine et prête à lui complaire;
Grace au ciel elle a su plus noblement agir,

Et je puis en goûter les effets sans rougir;
Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance:
Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance!
Mais vous savez, seigneur, si j'en puis disposer;
Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer.
Lassez-vous d'un récit qui toujours vous afflige,
Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
Je dois être à Gustave; il en a pour garant
La volonté d'un pere, et d'un pere expirant:
« Ma fille, me dit-il, comptons sur sa vaillance;
« Il sera mon vengeur, soyez sa récompense ».
Cet ordre, mes sermens, mon amour, sa valeur,
Voilà ses droits; j'en compte encore un, son malheur,
La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique;
Exil où mon image est sa ressource unique!
Cela seul en mon cœur a droit de le graver;
Et le vôtre est trop grand pour ne pas m'approuver.
Si la fortune aussi, pour nous moins inhumaine,
Si la victoire un jour en ces lieux le ramene,
De ce héros instruit de vos bontés pour moi
L'estime et l'amitié paieront ce que je doi.
J'espere tout encor, seigneur, puisqu'il respire;
Et c'est vous tous les jours qui me le daignez dire.
Il m'aime; il saura vaincre, il brisera mes fers.
Les tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers?
Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Malheureuse princesse!

ADÉLAÏDE.

Vous vous troublez! quelle est la douleur qui vous presse?

FRÉDÉRIC.

Vous connoissez le roi, madame; et vous savez...

ADÉLAÏDE.

Je sais que le barbare ose tout. Achevez.

FRÉDÉRIC.

Hélas!

LÉONOR.

Va-t-il sur nous fondre un nouvel orage?

FRÉDÉRIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage.
Adieu. (*Il sort.*)

LÉONOR, *le suivant.*

Qu'annonce enfin ce douloureux transport?

ADÉLAÏDE.

Ah! mon cœur a frémi, seigneur! Gustave est mort!

SCENE VI.

ADÉLAÏDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

A ce comble de maux vous m'aviez réservée,
Madame, et par vos soins je m'y vois arrivée:
Non, ce cœur déchiré ne vous pardonne pas.
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour où dans les fers par vous je fus suivie,

Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie?
Mes yeux, mes tristes yeux qu'à regret je rouvris,
N'auroient pas maintenant à pleurer votre fils.

LÉONOR.

Montrons, montrons, madame, une ame plus virile:
Est-ce à vous à pleurer quand sa mere est tranquille?

ADÉLAÏDE.

Calme dénaturé, qui ne sert en ce jour
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour.

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience
Condamne entre ennemis l'excès de confiance:
Un fils m'est aussi cher que vous l'est un amant,
Et je ne voudrois pas lui survivre un moment;
Mais n'est-ce pas, madame, être aussi trop crédule?
De nous tromper ici se fait-on un scrupule?
On veut vous dégager de vos premiers sermens.

ADÉLAÏDE.

Ah! le prince eut toujours de nobles sentimens;
Frédéric est sincere.

LÉONOR.

Oui; mais, madame, il aime:
Christierne d'ailleurs peut l'abuser lui-même;
Celui-ci, sur un bruit qui flatte sa fureur,
Tout le premier peut-être est aussi dans l'erreur;
Se plaisant au récit d'évènemens semblables,
Le peuple a de tout tems donné cours à des fables.
Gustave (sans chercher d'exemples au dehors)

Sur ce mauvais garant me compte au rang des morts.
Dans le sanglant désastre où je perdis son pere
L'opinion publique enveloppant sa mere,
Sans doute quand le bruit en parvint jusqu'à lui
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui:
Comme moi, sous un nom qui le fait méconnoître,
Peut-être il vit; que dis-je? il triomphe peut-être!
Pour un heureux augure acceptons mon espoir;
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Enfin, madame, enfin, si le vouloir céleste
Par un songe aux mortels souvent se manifeste,
Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux;
Deux fois le ciel, deux fois cette nuit à mes yeux
Ce ciel, au châtiment trop lent à se résoudre,
A présenté Gustave ayant en main le foudre;
De la pourpre royale il étoit revêtu,
Tandis que sous ses pieds Christierne abattu,
Cachant dans la poussiere un front sans diadême,
Restoit dans cet opprobre en horreur aux siens même.
Est-ce nous annoncer mon fils privé du jour?

ADÉLAÏDE.

Eh bien donc! de Sophie attendons le retour;
Sophie à ses parens pour un moment rendue
Saura d'eux la nouvelle et qui l'a répandue:
Vous aurez jusque-là suspendu mes tourmens;
Puisse l'effet répondre à vos pressentimens!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CASIMIR.

Héros de la patrie, ombre auguste et plaintive,
Prince, à qui les destins veulent que je survive,
Si je leur obéis, si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît.
Ici bientôt, ici ton bourreau mercenaire
Doit venir de ton sang demander le salaire:
Ce fer le lui réserve; il mourra, fût-ce aux yeux
Du cruel abreuvé d'un sang si précieux:
Lui-même eût satisfait le premier à tes mânes;
Mais le juge des rois, le ciel, aux mains profanes
Dans leur sang, quel qu'il soit, défend de se tremper,
Et le tonnerre seul a droit de les frapper;
Souffre donc...

SCENE II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Ah, seigneur! où courez-vous? d'où naissent
Les transports et le trouble où tous vos sens paroissent?
Fuyez-vous un séjour où l'aveugle fureur...

FRÉDÉRIC.

Ah! je me fuis moi-même et je me fais horreur!
Casimir, c'en est fait! j'ai part au parricide;
J'ai du sort de Gustave instruit Adélaïde:
Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspiroit
Une espérance vaine où son cœur s'égaroit;
Mes pleurs l'ont détrompée; et j'en porte la peine:
Son malheur contre moi va redoubler sa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,
C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.
Ma douleur à ses yeux peut-elle être sincere?
Elle craint mon amour; elle croit que j'espere,
Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein
Les lâches sentimens d'un rival inhumain:
Je ne la blâme pas; d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée?
Il n'est pour elle ici qu'injure ou faux respect,
Rien qui ne lui doive être odieux ou suspect;
Je ne m'en prends qu'aux soins du tyran qui l'accable:

Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable:
A sa honte, à la mienne, il veut être obéi;
Et s'il me servoit moins je serois moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la princesse,
Que sans doute pour vous en ce moment il presse.

FRÉDÉRIC.

Eh! c'est là le sujet de mon emportement.
Je courois la rejoindre à son appartement,
Épancher à ses pieds et mon cœur et mes larmes,
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes,
Et là-dessus du moins la laisser sans effroi:
Christierne venoit de s'y rendre avant moi;
Et quand je veux l'y suivre on m'en défend l'entrée.
De douleur, de dépit, je me sens l'ame outrée:
C'est trop mettre à l'épreuve un prince au désespoir,
Qui hors de l'équité méconnoît tout pouvoir,
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même:
Je ne réponds de rien, blessé dans ce que j'aime;
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang,
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

CASIMIR.

Remontez-y, seigneur: abattez qui vous brave;
Attaquez-le en un tems où le sang de Gustave,
Où le sang indigné de tant d'autres proscrits,
Aux lieux d'où part la foudre a fait monter ses cris;
Vos armes dans le cours d'une si juste guerre
Auront l'appui du ciel, et les vœux de la terre.

Que dis-je? le tyran n'est-il pas déposé?
Le peuple et le sénat pour vous ont tout osé;
La clameur vous couronne; et la flotte informée
Déja du même zele est sans doute animée.
Éclatez; la victoire est sûre et n'est pas loin:
Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin;
Je le fus trop long-tems des maux de ma patrie.
Je vais de Christierne affronter la furie:
Meure le scélérat dont le bras l'a servi!
Et que le jour après, s'il veut, me soit ravi.
Trop content si je suis la derniere victime
D'un pouvoir si funeste et si peu légitime!

FRÉDÉRIC.

Adieu. Le meurtrier s'avance vers ces lieux,
Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux.

SCENE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR, *à part, voyant Gustave qui détourne la vue à sa rencontre, et semble vouloir l'éviter.*

Devrois-je d'un défi favoriser le traître?
(*haut, et tirant l'épée*).
Monstre souillé du sang de mon auguste maître,
Évite, si tu peux, le péril que tu cours!
Je ne t'imite point, lâche! défends tes jours.

GUSTAVE, *se découvrant et allant à lui.*

Arrête: ouvre les yeux, Casimir; envisage
L'ennemi qui t'aborde, et que ton zele outrage:
Cet accueil pour Gustave est un accueil bien doux.

CASIMIR, *se jetant à ses pieds.*

Que vois-je? quel prodige! Ah! seigneur, est-ce vous?
Vous de qui la Suede a pleuré la disgrace?

GUSTAVE.

Parlons bas. Leve-toi, Casimir, et m'embrasse;
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même dans vos bras à peine je m'en croi;
Ma surprise est égale à ma frayeur extrême;
Vous vivant! vous ici! vous dans le palais même
D'un barbare qui va par-tout, l'or à la main,
Mendier contre vous le fer d'un assassin!

GUSTAVE.

Je connois Christierne, et sais où je m'expose:
Sois tranquille; j'espere encor plus que je n'ose.
En vain la barbarie habite ce séjour,
Cher ami, si pour moi j'y retrouve l'amour:
Plus avant que jamais rentre en ma confidence.
Mais se peut-on parler ici sans imprudence?

CASIMIR.

Cet endroit du palais est le plus assuré;
De tous ses courtisans Christierne entouré
Ne revient pas sitôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre soin rassure un feu timide
Qui de dix ans d'absence a lieu d'être alarmé;
Le fidele Gustave est-il encore aimé?

CASIMIR.

Ose-t-il soupçonner la foi de la princesse?

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de sa promesse,
N'eût-elle pas laissé disposer de sa main?

CASIMIR.

Tel qui s'en flatte ici s'en flatte bien en vain.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre?

CASIMIR.

Dans la tombe avec vous elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne connois donc plus ni crainte ni danger;
Ami, Stockholm est libre, et je vais vous venger.

CASIMIR.

Et quelle trame heureuse a donc été tissue?
J'ignore l'entreprise au moment de l'issue:
De vos secrets, seigneur, j'étois moi seul exclus,
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus?

GUSTAVE.

En entrant, tu l'as vu, sur un bruit qui t'offense,
J'évitois, je l'avoue, et craignois ta présence:
Christierne, dit-on, est devenu ton roi,

T'appelle à ses conseils, et ne s'ouvre qu'à toi.

CASIMIR.

A tous beaux sentimens une ame inaccessible
D'aucune confiance est-elle susceptible?
Non, seigneur, non; le traître, au crime abandonné,
Se croit de ses pareils toujours environné;
Et s'il me distingua, ce ne fut qu'un caprice
Qui fut une faveur pour moi moins qu'un supplice;
J'en soutenois l'affront: mais le motif est beau;
Vos amis sans cela seroient tous au tombeau:
Je flattois sans rougir une injuste puissance
Qui souvent à ma voix épargna l'innocence;
Et vous devez, seigneur, à ce zele, à ma foi,
Ceux que vous avez crus plus fideles que moi.

GUSTAVE.

Pardonne; et désormais n'ayons l'ame occupée
Que du plaisir de voir toute erreur dissipée.
Je te retrouve stable et ferme en ton devoir;
Tu me revois vivant et plein d'un bel espoir.
Dans le piege mortel je tiens enfin ma proie:
Conçois-tu, Casimir, mon audace et ma joie?
Pour te les peindre, songe aux horreurs du passé,
A tant d'excès commis, à tant de sang versé;
Rappelons-nous ici ma premiere infortune,
Image à des vengeurs plus douce qu'importune!
A la cour du tyran Gustave ambassadeur,
Et d'un sang dont l'on dut révérer la splendeur,
Éprouve des cachots la rigueur et l'injure;

Je languis dans les fers, tandis que le parjure
En vient charger ici des peuples éperdus
Qu'il craignoit que mon bras n'eût trop bien défendus.
Échappé, mais trop tard, et fuyant nos frontieres,
Depuis cinq ans en proie aux armes étrangeres,
Je passai sous un ciel encor plus ennemi,
Où le soleil n'échauffe et ne luit qu'à demi,
Tombeau de la nature, effroyables rivages
Que l'ours dispute encore à des hommes sauvages,
Asyle inhabitable, et tel qu'en ces déserts
Tout autre fugitif eût regretté ses fers;
Sans amis, sans patrie, ignoré sur la terre,
C'est là durant trois ans que je fuis et que j'erre;
Qu'impuissant ennemi, qu'amant infortuné,
Je maudis mille fois le jour où je suis né.
Une misere enfin si profonde et si rare
Trouva quelque pitié dans ce climat barbare;
Des cavernes du nord, du fond de ses frimats
Je sus faire sortir des hommes, des soldats,
Et même des amis généreux et fideles
A ne le pas céder aux ames les plus belles;
Suivi d'eux, je reviens; et les âpres hivers
Nous font d'un pied léger franchir de vastes mers:
A peine ai-je abordé cette triste contrée,
Et de quelques succès signalé mon entrée,
Que l'espoir, à ce bruit renaissant dans les cœurs,
Range nos vieux guerriers sous mes drapeaux vengeurs:
C'est alors que pour vaincre il fallut disparoître,

Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître),
Abandonnant ma vie aux plus indignes mains,
Environna mon camp, le remplit d'assassins.
Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible;
Travesti, mais des miens par-tout l'ame invisible,
Je marche à la faveur de ce déguisement;
Et Gustave à couvert triomphe impunément:
Dans Stockholm, à l'abri de l'heureux stratagême,
Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même;
Là je vois mon devoir écrit de tout côté,
D'un temple, d'un palais le marbre ensanglanté,
Une veuve, un fille, une mere plaintive,
Tout m'émeut; tout retrace à mon ame attentive
L'instant où, de leur fils réclamant le secours,
Périrent sous le fer les auteurs de mes jours:
Et juge de ma tendre et vive impatience
Quand, le cœur embrasé d'amour et de vengeance,
Je lance mes regards vers l'horrible prison
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
J'assemble mes amis; mon aspect les anime;]
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime:
Ils doivent cette nuit attaquer le palais,
Tandis qu'à fondre ici des bataillons tout prêts,
Du creux de nos rochers sortant sous ma conduite,
Ameneront l'alarme et le meurtre à ma suite;
Du carnage mon nom sera l'affreux signal.
Mais je veux m'assurer avant l'instant fatal
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse;

Je veux de ce palais enlever ma princesse:
Dans ce dessein qu'en vain tu n'approuverois pas,
Après avoir semé le bruit de mon trépas,
J'ose me présenter au tyran que je brave
A titre de vainqueur du malheureux Gustave.
J'hésitois, je l'avoue, à m'y déterminer;
L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner:
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde;
Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, seigneur, en vous montrant,
Du tyran soupçonneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non. Lorsque le barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence;
Et rendu par le tems méconnoissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.
Mais quand, pour m'introduire auprès de la princesse
Il ne me faut pas moins de courage et d'adresse,
Que personne (du moins tel est le bruit public)
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric;
Ami, j'y réfléchis. Dis-moi, comment t'en croire?
Sur quoi l'assures-tu fidele à ma mémoire?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir,
Sur sa pitié pour elle, et sur son désespoir.
N'en cherchez pas, seigneur, de preuve plus solide;
Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde;

Quoiqu'amant maltraité, son cœur compatissant
N'a de maux et d'ennuis que ceux qu'elle ressent:
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse;
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse;
Du tyran qui le sert il déteste l'appui:
Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui;
D'aujourd'hui comme un crime il regarde sa flamme.

GUSTAVE.

Voilà pour un rival bien de la grandeur d'ame.

CASIMIR.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous;
Plus le rival est grand, plus le triomphe est doux.

GUSTAVE.

J'aimerois mieux une ame et moins noble et moins ten
Moins Frédéric prétend, plus il a dû prétendre:
Que n'eût pu sa vertu sur un cœur vertueux?
Je serois bien injuste et bien présomptueux,
Si le ciel aujourd'hui vouloit que je périsse,
D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice;
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier:
On l'estime, on l'eût plaint; il m'eût fait oublier.
Déja peut-être... mais mes yeux vont m'en instruire
Un plus long entretien, ami, nous pourroit nuire;
Sors: je cours te rejoindre au sortir de ces lieux,
Apprendre à nos amis à te connoître mieux,
Te redonner entre eux le rang que tu mérites,
Concerter notre marche, en mesurer les suites,

Et t'indiquer, en cas de revers imprévus,
Les moyens d'y pourvoir, et de n'en craindre plus.

SCENE IV.

GUSTAVE.

Mes yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde!
Je tremble. Voilà donc ce Gustave intrépide
Qui vient changer la face et les destins du nord?
Ce guerrier redouté qui, méprisant la mort,
Jusque dans son palais vient braver Christierne?
Un mouvement jaloux l'abat et le consterne!
De quoi jaloux encor? j'en rougis; mais, hélas!
Tendre et toujours absent, quels soupçons n'a-t-on pas?
Quelqu'un paroît, gardons que ce trouble n'éclate.

SCENE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Quel air tranquille et fier! je vois ce qui la flatte,
Elle croit qu'on la trompe; et loin de renoncer...
Est-ce là le soldat qu'on vient de m'annoncer?
Celui qui de Gustave apporte ici la tête?

GUSTAVE.

Oui, seigneur; triomphez, et que le ciel apprête
A tous vos ennemis un semblable destin.

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance;
C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir;
Et c'est à vous, seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Ton nom?

GUSTAVE.

En avoir un que tout le monde ignore,
C'est, selon moi, seigneur, n'en point avoir encore;
Mais je me sens une ame au-dessus du commun,
Qui bientôt m'en promet et saura m'en faire un.

CHRISTIERNE.

Tous les déguisemens de ce chef téméraire
A tes yeux vigilans n'ont donc pu le soustraire?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prît, seigneur, pour échapper,
Je le connoissois trop pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré? dans quelle circonstance
Le ciel a-t-il livré le traître à ma vengeance?

GUSTAVE.

Quand vous aviez pour vous tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux? dans quel tems?

GUSTAVE.

A Stockholm, aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux?

GUSTAVE.

Ici même, et dans l'instant peut-être
Qu'au péril de vos jours il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Poursuis: comment triomphas-tu?
L'as-tu pris sans défense, ou l'as-tu combattu?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage:
Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage;
Et vous verrez alors quand je cueille un laurier
Que je le sais cueillir en généreux guerrier.

CHRISTIERNE.

(*à Rodolphe.*) (*à Gustave.*)
J'aime sa noble audace. Indique ton salaire:
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras dans ce motif ne s'étoit point armé,
Un intérêt si bas l'auroit mal animé;
J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,
La gloire de servir mon maître et ma patrie;
Et puisque l'honneur seul excita ma valeur,
Veuillez pour tout salaire acquitter cet honneur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçu d'espérance frivole:
Prononce; que veux-tu?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique-toi.

GUSTAVE, *tirant un billet.*

Gustave, aux portes de la mort,
A tracé cet écrit par un dernier effort;
Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse
De le rendre aujourd'hui moi-même à la princesse.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient; tu seras satisfait:
Je connois sa main; donne: oui, c'est elle en effet.
(*il lit.*)
« Adieu, princesse infortunée.
« La victoire n'est pas du plus juste parti:
« Je vous servois; je meurs; telle est ma destinée;
« Et mon astre cruel ne s'est point démenti.
« D'une félicité vainement attendue,
« Si vous m'aimez encor, oubliez les douceurs.
« Votre repos m'occupe au moment où je meurs:
« Régnez; je vous remets la foi qui m'étoit due;
« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs ».
(*à Gustave, lui rendant le billet.*)
Sors. Avant que le jour de ces lieux disparoisse
Rodolphe te fera parler à la princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grace à vous demander.

CHRISTIERNE.

Quoi?

GUSTAVE.

Que, par ménagement et pour elle et pour moi,
On ne m'annonce point comme auteur de sa perte;
Mais comme un simple ami dont la main s'est offerte.

CHRISTIERNE.

Je t'entends; c'eût été le premier de mes soins.

SCENE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Eh bien! lui faudra-t-il encor d'autres témoins?
Elle en croira Gustave: elle verra sa lettre;
Et son dernier avis peut enfin la soumettre:
Mais que son cœur se rende ou non, j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Sans doute un peu de tems...

CHRISTIERNE.

Non, Rodolphe, demain:
C'est tout le tems que peut souffrir la violence
D'un amour qu'ont lassé la gêne et le silence;
Soumise ou non, demain elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux,
D'un rival qu'appuieront des sujets infideles?

CHRISTIERNE.

Vains discours! je ne crains ni lui ni les rebelles.
Frédéric y renonce: osant le déclarer,
Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer;
Et quant à mes sujets, tout le mal ne procede
Que du feu de la guerre allumée en Suede:
Ici, par mon hymen, quand j'aurai tout calmé,
Là bientôt, par la peur, tout sera désarmé.
Je te dispense enfin de ces marques de zele.
J'adore Adélaïde, et je ne vois plus qu'elle.
Toi-même qui l'as vue, à d'amoureux transports
Peux-tu sans injustice opposer tes efforts?
Quel est donc mon pouvoir? maître de tant de charmes,
S'agira-t-il toujours de contrainte, d'alarmes,
D'obstacles, de délais, de mesure à garder?
Il s'agit de mourir, ou de la posséder.
Il n'est point de péril que l'amour ne dédaigne;
Différer est le seul aujourd'hui que je craigne.
Il me reste un rival qui s'est fait estimer;
Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Reposez-vous, seigneur, sur ceux qui vous secondent:
Elle le verra peu, mes soins vous en répondent;
Je veillerai sur eux. Vous, si vous m'en croyez,
Ne précipitez rien: daignez plaire; essayez

D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
Dé quoi n'est pas capable une amante insensée!
Voulez-vous...

CHRISTIERNE.

Oui, Rodolphe, oui, telle est mon ardeur;
Dût-elle entre mes bras signaler sa fureur,
Fût-ce à la perfidie allier la tendresse,
Et placer dans mon lit la haine vengeresse...
Mais de quoi s'alarmer au sein de la vertu?
J'aurai sa foi; je l'aime, et je regne. Crois-tu
Que du lien formé la sainteté soit vaine?
Les autels sont alors les bornes de la haine;
Les noms de roi, d'époux, ne désarment-il pas?
L'hymen a des devoirs, le trône a des appas;
L'un ou l'autre peut-être adoucira son ame.
Tantôt tu permettois plus d'espoir à ma flamme;
D'un amant couronné tu relevois les droits,
Et l'amour, à t'entendre, obéissoit aux rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la princesse inflexible:
Quelque soin, quelque égard peut la rendre sensible;
Si même à Fréderic elle résiste encor,
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Et qui donc?

RODOLPHE.

Léonor.

Cette femme, seigneur, vous est-elle connue?

CHRISTIERNE.

C'est, s'il m'en souvient bien, la suivante éperdue
Qui le jour qu'en ces lieux je portois le trépas
Soutenoit la princesse expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable et mortelle ennemie,
Seigneur; Adélaïde est par elle affermie
Dans le ressentiment qu'elle fait éclater:
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter;
Je dis plus, je la crois tout autre qu'on ne pense;
Ce qu'elle est se démêle à travers l'apparence,
Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.
En tout ceci daignez souffrir que je vous guide:
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la fléchir, ce sera l'irriter:
N'importe, ton avis n'est pas à rejeter;
Use en homme éclairé de ton zele ordinaire;
Observe-les de près; et, s'il est nécessaire,
Pour peu que tes soupçons pénetrent plus avant,
Tu peux les séparer. Va; mais auparavant,
A quelque grand péril qu'un prompt hymen expose,
Vole au temple; que tout pour demain s'y dispose:
Préviens-en de ma part la fille de Sténon;
De l'époux seulement laisse ignorer le nom;
C'est au pied de l'autel où je dois la conduire

Qu'en monarque absolu je prétends l'en instruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez tout, seigneur. Si pourtant...

CHRISTIERNE.

Plus d'avis,
Ni de retardement; je le veux, obéis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! chere Sophie, après tant de misere,
Libre enfin, tu t'es vue entre les bras d'un pere?
Je partage avec toi... Mais je vois à tes pleurs
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE.

Que la prison n'a-t-elle été ma sépulture!
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADÉLAÏDE.

Ainsi dans notre sang l'ennemi s'est baigné?
Et le fer destructeur n'aura rien épargné?

SOPHIE.

Il a laissé par-tout le deuil et le ravage:
Nous ne nous en faisions qu'une imparfaite image.
Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant:

Stockholm a disparu; sa splendeur est éteinte,
Un désert est resté; vaste et lugubre enceinte
Où tout ce que la guerre épargna de héros
A péri dès long-tems par la main des bourreaux!
Mon pere fut du nombre, et je viens de l'apprendre:
Mais en vain je demande où repose sa cendre;
Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort
L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

ADÉLAÏDE.

Ton pere fut fidele et cher à sa patrie;
Pour oublier sa mort souviens-toi de sa vie,
Et te sers des conseils dont tu savois si bien
Combattre ma douleur quand je pleurois le mien.
Hélas! quels sont tes maux près de ceux que j'endure!
Vois gémir à la fois l'amour et la nature...
Car enfin, sois sincere; en crois-tu Léonor?
Qu'en penses-tu? son fils respire-t-il encor?

SOPHIE.

Non, madame, sa mort n'est que trop avérée.

ADÉLAÏDE.

Cruelle! eh! quel témoin t'en a donc assurée?

SOPHIE.

Le meurtrier poursuit son salaire à la cour.

ADÉLAÏDE.

Le même coup deux fois m'assassine en un jour!

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles,
C'est l'espoir dont flattoient ses armes invincibles;

Le ciel depuis six mois favorisoit ses coups;
De triomphe en triomphe il s'avançoit vers nous:
Nos malheurs l'attendoient au bout de la carriere;
C'est là qu'il est frappé d'une main meurtriere,
Et qu'à ce défenseur long-tems victorieux
On arrache la palme et la vie à nos yeux.
Sa déplorable mere est enfin convaincue;
Et du coup trop certain sa grande ame abattue...

ADÉLAÏDE.

Nous nous importunons dans notre accablement:
J'ai besoin, comme toi, d'être seule un moment.

SCENE II.

ADÉLAÏDE.

Et ma douleur profonde à ce récit funeste
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste!
Ainsi donc la vertu cede au crime impuni!
Toute erreur est cessée, et tout espoir fini!
Ai-je bientôt du ciel épuisé la colere?
O mort! ô seul asyle!...

SCENE III.

ADÉLAÏDE, LÉONOR.

LÉONOR.

Ah ma fille!

ADÉLAÏDE.

Ah ma mere!

LÉONOR.

Moi sans fils, comme vous maintenant sans époux,
Notre unique ressource est à des noms si doux.

ADÉLAÏDE.

De notre liberté voilà donc les prémices?

LÉONOR.

Et l'équité des cieux, que j'ai crus plus propices!

ADÉLAÏDE.

Pressentimens trompeurs!

LÉONOR.

Tous nos vœux sont trahis.

ADÉLAÏDE.

O mon dernier espoir! ô Gustave!

LÉONOR.

O mon fils!

ADÉLAÏDE.

Heureuse qu'en ce jour d'amertume et d'alarmes
Il nous soit libre encor de confondre nos larmes!

LÉONOR.

Qu'il vive en votre cœur! ne l'oubliez jamais!
Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrets.

ADÉLAÏDE.

S'il vivra dans mon cœur! oubliez-vous vous-même
Combien, depuis quel tems, à quel titre je l'aime?
Oubliez-vous, madame, en ce triste moment,
Que je le pleure à titre et d'époux et d'amant?
L'un à l'autre promis presque dès ma naissance,
Le desir de lui plaire occupa mon enfance;
Et quand ce prince aimable abandonna ces lieux
Un souvenir si cher attendrit nos adieux:
Bien que mon second lustre alors finit à peine,
L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne;
Ma flamme, en attendant des nœuds plus solennels,
Croissoit de jour en jour sous vos yeux maternels;
A ma vive amitié je mesurois la sienne:
Mon pere fut le sien, sa mere étant l mienne;
Vous cultiviez en moi des sentimens si doux,
Ils faisoient notre joie. Ah! madame, est-ce à vous,
Quand la mort nous l'enleve, est-ce à vous d'oser croire
Qu'un autre le pourroit bannir de ma mémoire?
Qui seroit-ce? Jamais Frédéric à mes yeux,
Tout soumis qu'il paroît, ne fut plus odieux!

LÉONOR.

Encore est-ce un bonheur que dans notre infortune
Il sache commander à sa flamme importune,
Et que l'usurpateur, jusqu'ici son appui,

Semble craindre à présent de vous unir à lui.
Oh! que vous voyant libre et moins tyrannisée,
Etrangement tantôt je m'étois abusée!
A de justes remords j'imputois sa douceur;
Mais c'est qu'il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur:
Ne craignant plus mon fils, il n'a plus rien à craindre,
Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.
Il ne s'étoit plié qu'à des raisons d'état,
Qu'il a su mieux trancher par un assassinat.

ADÉLAÏDE.

Madame, attendons-nous à quelque ordre sinistre;
Le tyran se fait craindre à l'aspect du ministre.

SCENE IV.

ADÉLAÏDE, LÉONOR, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Non, madame; le roi veut faire désormais
A la sévérité succéder les bienfaits:
En ce jour, où tout prend une paisible face,
Il veut que le passé se répare et s'efface;
Qu'avec la liberté vous repreniez vos droits,
Et que votre bonheur couronne ses exploits.
La garde qui vous suit déja n'est plus la sienne:
Ce palais reconnoît en vous sa souveraine;
Commandez-y, madame, et remplissez un rang
Où la vertu vous place encor plus que le sang.

ADÉLAÏDE.

Si ton maître est touché des pleurs qu'il fait répandre,
Si d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépendre,
Si tout dans ce palais se doit assujettir,
Si j'y commande enfin, qu'on m'en laisse sortir:
Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire:
Il est d'affreux climats qui bornent cet empire,
La nature y languit loin de l'astre du jour;
Mon repos, mon bonheur est là; c'est le séjour,
L'asyle et le palais qu'on demande à ton maître,
Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître;
Qu'il daigne en ces déserts me faire abandonner:
Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller dans un climat sauvage
D'un peuple qui vous aime ensevelir l'espoir?
Faites céder pour lui la tristesse au devoir;
Faites céder pour vous la foiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la victoire:
Votre pere n'eût eu qu'un sceptre à vous laisser;
Dans un rang trop commun c'étoit vous abaisser:
La fortune se sert de votre malheur même
Pour vous ceindre le front d'un triple diadême;
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame, et les autels sont parés pour demain.

LÉONOR.

De nos persécuteurs le ministre barbare

Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare?
Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéir,
Qu'obéir aux tyrans souvent c'est les trahir?
Parlons à cœur ouvert, et laissez l'insolence
Qui, sous un beau semblant, masque la violence.
L'usurpateur a mis le comble à ses forfaits;
De leur fruit dangereux il veut jouir en paix;
Et l'hymen qu'il oppose à la haine publique
De ses pareils toujours fonda la politique:
Mais quel tems choisit-il pour en former les nœuds?
Qu'il soit prudent du moins s'il n'est pas généreux.
Qu'insultant lâchement aux pleurs de la princesse,
Toute pudeur en lui, toute humanité cesse,
Bravera-t-il un peuple encor mal asservi,
Idolâtre d'un sang dont on s'est assouvi,
Qui pour premier trophée à cette horrible fête
De Gustave égorgé verra porter la tête?
Que ces restes sanglans, nos cris, notre fureur,
Soient au Néron du nord des sources de terreur!

RODOLPHE.

Réprimez, Léonor, une audace inutile:
Du vainqueur à jamais le pouvoir est tranquille,
Et du vaincu la tête exposée en ces lieux
N'y doit épouvanter que les séditieux.

LÉONOR.

Ciel vengeur, se peut-il que ta justice endure
D'un semblable vaincu le malheur et l'injure?
De ceux qu'on assassine est-ce donc là le nom?

Téméraire! en nommant le gendre de Sténon
Respecte d'un héros l'auguste caractere,
Sur-tout en adressant la parole à sa mere.

RODOLPHE.

Vous sa mere!

ADÉLAÏDE.

Il manquoit cette horreur à mon sort;
Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, madame: le roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je réponds de ses jours dès qu'elle vous est chere;
Elle vivra: souffrez seulement qu'on ait soin
D'écarter de l'autel un semblable témoin,
Et que pour contenir la douleur qui l'égare
D'avec vous aujourd'hui mon devoir la sépare.

ADÉLAÏDE.

Nous séparer, cruel! et qui t'en a chargé?

RODOLPHE.

Pour mon maître, pour vous, je m'y crois obligé.
Gardes!

ADÉLAÏDE.

Qu'oses-tu faire? est-ce là ma puissance?

RODOLPHE.

Vous servir, ce n'est pas manquer d'obéissance.

LÉONOR.

Adieu, madame, adieu. Ce triste éloignement
D'un trépas desiré hâtera le moment:
Le tyran m'offriroit une grace inutile.

ADÉLAÏDE.

Entre mes bras encore il vous reste un asyle;
Animés de l'excès des plus vives douleurs,
Ces foibles bras sauront vous disputer aux leurs.
Eh quoi! vous me laissez désolée et confuse?
A mes embrassemens ma mere se refuse?

LÉONOR.

Que me reprochez-vous? Eh bien! je les reçois,
Madame; honorez-m'en pour la derniere fois:
Mais prenez dans les miens un peu de ma constance;
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.
Qu'espérer des efforts d'une tendre amitié?
Est-il ici pour nous ni respect ni pitié?
Et le sexe et le rang y sont sans privileges.
Le sort nous abandonne à des mains sacrileges;
Les désarmerez-vous par d'inutiles cris?
A tant d'indignités opposons le mépris;
Que le vôtre en ce jour plus que jamais éclate;
Confondez hardiment l'espoir dont on se flatte.
Redoutant vos sujets prêts à se révolter,
Christierne à vos jours n'oseroit attenter;
A qui donc ose ici vous traiter en esclave
Expliquez-vous en reine, en veuve de Gustave;
Redemandez le sang d'un pere, d'un époux:
Pleurez-les, pleurez-moi; vengez-les, vengez-vous!
Je ne me croirai point d'avec vous séparée,
Si, fidele à l'amour que vous m'avez jurée...
Vous le serez: c'est trop offenser votre foi;

Vous ne trahirez point Sténon, mon fils, ni moi.
(*à Rodolphe.*)
Adieu. Fais ton devoir. (*Elle sort.*)

RODOLPHE.

Gardes, qu'on la retienne.

SCENE V.

ADÉLAÏDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Madame, une autre voix plus forte que la sienne
Du côté le plus sûr saura guider vos pas.
La mere sur le fils ne l'emportera pas:
On ne veut rien de vous qu'il n'ait voulu lui-même;
Du moins, si vous bravez l'autorité suprême,
Un amant peut ne pas vous supplier en vain:
On a de lui pour vous un billet de sa main;
Ses derniers sentimens s'y font assez connoître.
Un des siens vous l'apporte, et je le vois paroître.
Je vous laisse.

SCENE VI.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE.

GUSTAVE, *à part et au fond du théâtre.*

J'ai vu tout ce que j'avois craint:
Mon bonheur n'est pas tel que l'on me l'avoit peint;

Au temple où tout est prêt ma mémoire est proscrite.

ADÉLAÏDE, *sans presque tourner les yeux de son côté.*

Approchez. Je conçois quel trouble vous agite:
Mon aspect vous rappelle un prince qui n'est mort
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort;
Sans moi vous n'auriez pas à regretter sa vie.

GUSTAVE, *élévant un peu la voix, et s'avançant lentement.*

Son malheur jusque-là n'est digne que d'envie,
Madame; à vos sujets rien ne paroît plus doux
Que l'honneur de combattre et de mourir pour vous.
Gustave, je l'avoue, avoit plus à prétendre;
Il croyoit...

ADÉLAÏDE, *sans l'envisager.*

Vous avez un billet à me rendre.

GUSTAVE.

Oui, madame; au milieu des horreurs du trépas,
Il a de vos sermens affranchi vos appas;
Et le dernier effort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à vous-même.

ADÉLAÏDE, *prenant le billet.*

Il eût dû s'épargner des efforts superflus.
(*l'ayant ouvert.*)
C'est lui-même. Ecoutons un amant qui n'est plus.
(*après avoir lu bas quelque tems.*)
. . . . (*haut.*)
« D'une félicité vainement attendue,

« Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
« Votre repos m'occupe au moment où je meurs:
« Régnez; je vous remets la foi qui m'étoit due;
« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs ».
Que plutôt mille fois périsse Adélaïde!
Voilà donc mon arrêt, et sur quoi l'on décide!
Injuste Frédéric, est-ce là ta vertu?
Ton rival expiroit; de quoi te prévaux-tu?
Son aveu de mon sort ne te rend pas l'arbitre;
Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre.
Ah! sur ce titre en vain ton espoir est fondé!
Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
De ce héros à toi daignerois-je descendre?
Ce qu'il a fait pour moi, je le dois à sa cendre,
Et m'embarrassant peu d'une paix qui me fuit,
Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit.
Reprenons le récit que ma douleur exige.

(*se tournant vers Gustave.*)

(*il est à ses pieds.*)

Dites-moi... Mais que vois-je?

GUSTAVE.

Adélaïde!

ADÉLAÏDE.

Où suis-je?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un amant qui vit encor pour vous.

ADÉLAÏDE.

Ah!... Je le reconnois, j'embrasse mon époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paie avec usure
Des malheurs dont j'ai cru voir combler la mesure!

ADÉLAÏDE.

Et tu veux donc combler la mesure des miens,
Cruel! Je n'attendois qu'une mort, et tu viens
M'en faire souffrir mille en mourant à ma vue!

GUSTAVE, *se relevant avec fierté.*

D'un billet captieux le sens vous a déçue,
Madame; si j'accorde aux vainqueurs votre foi,
C'est qu'il n'est plus ici d'autres vainqueurs que moi:
Vos bourreaux et les miens vont payer de leurs têtes
Les cruautés...

ADÉLAÏDE.

Songez et voyez où vous êtes!
Si quelqu'un...

GUSTAVE.

Je ne suis écouté que de vous;
Casimir nous seconde et veille ici pour nous.

ADÉLAÏDE.

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée!
Avoir de mes regrets prolongé la durée!
Et sur des fictions laissé couler mes pleurs!

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garants du plus grand des bonheurs;
Ils remettoient la paix dans une ame saisie
Des terreurs d'une aveugle et tendre jalousie;
Terreurs que j'avouerai comme un crime à présent,

Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt:
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,
Les feux de Frédéric, ses vertus, sa puissance,
Et dans le temple enfin son bonheur annoncé...

ADÉLAÏDE.

Ah! qu'un moment plutôt mon amour offensé
A cette jalousie injuste et criminelle
Opposoit un témoin bien cher et bien fidele!

GUSTAVE.

Et qu'attester encore après ce que j'ai vu?
Au fond de votre cœur l'heureux Gustave a lu.
Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.
Cette nuit vous régnez; je vous venge; et la foudre
Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé:
Sans le soin de vos jours le coup eût moins tardé:
Mais vous étiez, madame, à la merci d'un traître,
Qui dans son désespoir vous saisissant peut-être,
Le poignard à nos yeux levé sur votre sein,
Nous auroit arraché les armes de la main.
Nous-mêmes des fureurs désarmons la plus noire;
Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire:
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend
L'usage est d'importance et l'avantage est grand;
Il en faut profiter. Sitôt que la nuit sombre
Sur ces lieux menacés épaissira son ombre,
Hâtez-vous de vous rendre au portique ici près,
Où l'élément glacé joint la rade au palais;
La valeur attend là votre auguste présence:

A l'instant mon triomphe et le vôtre commence;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit aux siens
Immoler les auteurs de vos jours et des miens.
Vous pleurez! doutez-vous du succès de mes armes?

ADÉLAÏDE.

Non, je vous connois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déja fait, que ne peut votre bras?
Et vos feux rassurés ne l'affoibliront pas;
Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage
Ma fuite laisse encore un précieux otage!

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le soin,
Madame; quel est-il?

ADÉLAÏDE.

Ce fidele témoin
Près de qui s'instruiroit votre flamme jalouse,
Une tête aussi chere à vous qu'à votre épouse;
Votre mere.

GUSTAVE.

Ma mere! Eh quoi! ma mere vit?

ADÉLAÏDE.

Dans les fers d'où je sors seule elle me suivit,
Et près de moi resta tout ce tems inconnue:
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenue
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé;
De ce qu'elle est par elle on vient d'être informé;
Et déja dans la tour elle rentre peut-être...

SCENE VII.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, CASIMIR.

CASIMIR.

J'apperçois Frédéric, seigneur; il va paroître:
Sortons.

GUSTAVE.

Ah, Casimir! qu'ai-je appris? Viens, suis-moi.

ADÉLAÏDE.

Gustave...

GUSTAVE.

Demeurez, et calmez cet effroi:
Au lieu marqué songez seulement à vous rendre.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous allez tout perdre osant trop entreprendre!
Laissez de Frédéric implorer le crédit...

SCENE VIII.

ADÉLAÏDE.

Il m'échappe. Imprudente! où suis-je, et qu'ai-je dit?
Mais que devois-je faire? O fatale journée,
Par quels évènemens seras-tu terminée?

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, si vous m'aimez...

FRÉDÉRIC.

Ne me reprochez rien,
Madame; cet amour se justifiera bien.
De notre hymen en vain la pompe se prépare;
Malheur à qui l'ordonne! oui, puisque le barbare
Insulte à ma priere aussi-bien qu'à vos pleurs,
Il est tems d'opposer fureurs contre fureurs.
L'honneur, votre repos, voilà ma loi suprême:
Je n'aurai pas pour rien triomphé de moi-même;
L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit.
Madame, soyez libre, et partons cette nuit:
La flotte est toute à moi, je disposerai d'elle;
La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle;
Je n'ai que trop tardé. L'infortuné Danois
Me reproche ses fers et l'oubli de mes droits:
Vos malheurs et les siens sont devenus mes crimes:
Pour un monstre abhorré ce sont trop de victimes;
Pouvant parler en maître, et las de supplier,
Cause de tant de maux j'y dois remédier.

D'un si juste projet soyez l'heureux mobile;
Où je retrouve un trône acceptez un asyle,
Madame; et que du soin qui m'anime pour vous
Renaissent et ma gloire et le bonheur de tous.

ADÉLAÏDE.

Non; je dois respecter l'asyle qu'on m'accorde,
Et ne pas y traîner une affreuse discorde
Dont je serois, seigneur, le flambeau détesté.
Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté:
Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue:
Qu'avant la fin du jour elle me soit rendue!
Sa vie est en péril; et la mienne en dépend.

FRÉDÉRIC.

J'avois traité de fable un bruit qui se répand:
De Gustave en effet seroit-elle la mere?

ADÉLAÏDE.

Vous concevez par-là combien elle m'est chere,
Et tout le prix du tems qu'avec moi vous perdez.
Seigneur, avant la nuit si vous me la rendez,
Si de votre amitié j'obtiens cette assurance...
Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance?
La gloire seule émeut la magnanimité,
Et son premier salaire est d'avoir éclaté.

SCENE X.

FRÉDÉRIC.

Laissons là mon départ; courons la satisfaire.
Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire,
Et de lui plaire encor par un soin généreux:
Quel plaisir à ce prix de pouvoir être heureux!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Je prétends faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance:
Léonor dont l'orgueil osa la balancer
Expiera ce mépris, ou le fera cesser,
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace.
Est-elle par ta bouche instruite de son sort?

RODOLPHE.

Elle a devant les yeux l'appareil de sa mort;
Et j'attendois qu'il fît tout l'effet qu'il doit faire
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Et dis-moi, d'un bonheur qu'il n'accepta jamais
De quel œil Frédéric a-t-il vu les apprêts?

RODOLPHE.

Je le fais observer, sans pénétrer encore

S'il cede ou s'il résiste au feu qui le dévore:
Son départ à la nuit d'abord étoit marqué,
Mais presque sur-le-champ l'ordre s'est révoqué;
Animé d'autres soins, et plein de confianee,
Maintenant il vous cherche avec impatience;
Et moi d'un entretien que vous ne cherchez pas
J'ai voulu, mais en vain, vous sauver l'embarras:
Sur mes pas devant vous il est prêt à se rendre.

CHRISTIERNE.

Tôt ou tard il faut bien se résoudre à l'entendre.
Et du peuple quels sont cependant les discours?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
Sans perdre un seul instant rendons-la manifeste,
Où ce doute aujourd'hui peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageoit Casimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
Présentons aux mutins leur idole abattue;
Dans la place publique où fut lu son arrêt
Qu'à l'instant le proscrit paroisse tel qu'il est:
Va le prendre des mains de son brave adversaire;
Et de là devant moi fais paroître sa mere.
Voici le prince. Va, cher Rodolphe; et reviens
Interrompre au plutôt de fâcheux entretiens.

SCENE II.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous avez désiré, seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la princesse;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.
N'est-il pas tems enfin que le vainqueur commence
A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence?
Des cris du malheureux ne vous lassez-vous pas?
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas?
Gustave a succombé (puisse pour notre gloire
Un semblable triomphe échapper à l'histoire!),
Enfin Gustave est mort, et tout vous est soumis;
Un coup infructueux joindroit la mere au fils.
La princesse m'implore, et nous la redemande:
Pour l'intérêt commun souffrez que je la rende,
Seigneur; et qu'une fois vous ayant désarmé,
Je serve ce que j'aime, et puisse en être aimé.

CHRISTIERNE.

Prince, on ose abuser de votre ministere.
Le rival de Gustave en doit craindre la mere:
Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'apprend;
Et c'est une imprudence en vous qui me surprend.

FRÉDÉRIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDÉRIC.

Mais si l'on obéit, si l'on vous satisfait?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet effet.

FRÉDÉRIC.

Mes soins l'auront produit.

CHRISTIERNE.

Quoi! cette ame hautaine...

FRÉDÉRIC.

Obtenant Léonor, seroit moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis;
Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain; c'est moi qui vous l'annonce.

FRÉDÉRIC.

Quoi! je lui porterois cette triste réponse?

CHRISTIERNE.

Triste ou non: j'ai parlé; ce décret vous suffit.

FRÉDÉRIC.

J'aurois cru mériter que l'on me satisfit.

CHRISTIERNE.

A son retour du temple on lui pourra complaire.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'une grace, et non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi quand je laisse espérer.

FRÉDÉRIC.

Mais la princesse craint; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.
Léonor lui rendroit bientôt son arrogance:
De leurs derniers adieux on sait l'emportement.
Souvent l'amour d'ailleurs se flatte aveuglément:
Le vôtre, un peu crédule et prompt à vous séduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire:
Vous espérez beaucoup. Ne pourroit-on savoir
Les discours échappés d'où vous naît cet espoir?

FRÉDÉRIC.

Non, seigneur; je vous crois; je l'ai mal entendue:
Tant de gloire en effet peut ne m'être pas due,
Je le veux; mais en dois-je aimer moins l'équité?
Et ne consultant qu'elle, être moins écouté?
Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence?
Ah! ne pouvoir m'aimer ce n'est pas une offense
A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux;
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
La princesse m'est chere; oui, seigneur, je l'adore;

Je l'ai dit mille fois, je le répete encore;
Si j'en étois aimé, le soin de son repos
Me rendroit redoutable au plus fier des rivaux;
Je soutiendrois mes droits au prix de mille vies:
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
D'un choix qu'avant ma flamme un autre a mérité,
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité,
Rien ajouter au poids des fers d'une captive
Si digne du haut rang dont le destin la prive,
Rien devoir en un mot à ses nouveaux malheurs;
Je respectois ses feux, je respecte ses pleurs.
Pour la derniere fois enfin je le déclare,
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare;
Mais, nés pour commander, soyons dans nos projets
Nous-mêmes et nos rois, et nos premiers sujets:
Je dis plus; cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,
Et mon plus bel espoir devînt-il légitime
(Ainsi qu'il est permis de s'en flatter encor),
Dès qu'elle a par ma voix demandé Léonor,
Léonor de ma main lui doit être amenée.
Vous avez malgré moi conclu notre hyménée;
Je ne vous ai que trop secondé là-dessus:
Contentez-la, seigneur, ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait: loin que je vous en presse,
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse;
Et j'aurois déja dû vous avoir déclaré
. . . .

Que ce n'est pas pour vous que l'autel est paré.

FRÉDÉRIC.

Et pour qui donc?

CHRISTIERNE.

Pour moi.

FRÉDÉRIC.

Pour vous?

CHRISTIERNE.

Oui, pour moi-même:
Je l'épouse. D'où vient cette surprise extrême?
Quel autre dans ma cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi?

FRÉDÉRIC.

Est-ce moi, moi pour qui son cœur est tout de glace?
C'est celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace;
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnois qu'elle en droit de prononcer.
Quoi! seigneur, c'est donc là l'usage que vous faites
Des droits de ma naissance, et du rang où vous êtes?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné,
Ce rang qui fut le mien vous l'ai-je abandonné
Pour voir déshonorer l'éclat du diadême?
Pour voir gémir le foible, et pour gémir moi-même?
Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts,
J'ai cru de plus d'un peuple assurer le repos;
Et j'aurai préparé ma honte et leurs supplices!
Que dis-je? malheureux dans tous mes sacrifices,
J'adore Adélaïde, et j'en suis estimé;

Je survis au rival qui seul en est aimé;
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître;
Seul je me le défends, et vous prétendez l'être?
Du prix de cet effort je serai plus jaloux;
Je me suis immolé pour elle, et non pour vous.
L'appui de Frédéric ne sera point frivole:
Vous oserez me perdre, ou je tiendrai parole;
Oui, d'un si juste prix vous paierez mes bienfaits,
Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits.

CHRISTIERNE.

Demeurez. Je ne veux vous perdre ni vous craindre;
Mais j'ai de mon côté comme vous à me plaindre;
Et laissant là le ton dont vous m'osez parler,
Perfide! cette nuit où vouliez-vous aller?
Gardes!

FRÉDÉRIC.

J'ai mérité que le méchant m'accable,
Je fus son bienfaiteur. Poursuis, ciel équitable!
Protege Adélaïde en foudroyant l'ingrat;
Et que ce soit ici son dernier attentat!

CHRISTIERNE.

En imprécations l'impuissance est féconde.

SCENE III.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE, *aux gardes.*

Que l'on suive ses pas, allez; qu'on m'en réponde,
Et qu'il ne sorte plus de son appartement.
Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement;
Eh quoi! devois-je encor souffrir qu'un téméraire...

RODOLPHE.

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.
Tout me devient suspect, tout vous doit l'être ici;
Et ce qui me surprend doit vous surprendre aussi.
Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je?

RODOLPHE.

Adélaïde
Nous en apprendroit plus sur un projet perfide
Dont elle a vu tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi! ce fier inconnu.....

RODOLPHE.

N'étoit qu'un imposteur,
Dont l'audace a d'abord appuyé l'artifice,
Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Son récit, ce billet, tous ces bruits....

RODOLPHE.

Étoient faux.

CHRISTIERNE.

Et le traître, dis-tu, qui tramoit ces complots...

RODOLPHE.

Est en nos mains : de plus, par un bonheur extrême,
Cet inconnu, je crois, est Gustave lui-même.

CHRISTIERNE.

Gustave! d'où te naît ce soupçon?

RODOLPHE.

De tout l'or
Offert à l'un des miens qui gardoit Léonor :
Dans ces empressemens pour cette prisonniere
On a cru voir un fils alarmé pour sa mere;
Le garde incorruptible a feint de l'écouter :
Par ce moyen sans bruit on a su l'arrêter.
Je l'ai vu; sur son front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit et la rage impuissante;
Ses regards dédaigneux, un silence obstiné,
Tout me l'annonce tel que je l'ai soupçonné.
Quand vous le reverrez vous jugerez de même.
Mais pour nous en convaincre usons de stratagême :
Il ne peut être ici reconnu que des siens,
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens;
Songeons donc à percer prudemment ce mystere.

CHRISTIERNE.

Il en est un moyen; tu m'amenois sa mere?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment
Pour vous entretenir de cet évènement.

CHRISTIERNE.

Dans le salon prochain fais conduire le traître,
Et qu'au premier signal il soit prêt à paroître.
Léonor le verra: s'il est son fils, ami,
La nature jamais ne s'échappe à demi;
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une mere alarmée.
Pour me nommer Gustave elle n'a qu'à frémir.
Que cependant l'on fasse arrêter Casimir:
Il me trahit; ceci le condamne, et m'éclaire;
Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit.
Elle entre: va, cours, fais tout ce que je t'ai dit.

SCENE IV.

CHRISTIERNE, LÉONOR, SOPHIE.

CHRISTIERNE.

Votre juge offensé n'est pas inexorable:
Dans vos premiers transports vous étiez excusable;
Peut-être dans les miens me suis-je trop permis;
En les désavouant cessons d'être ennemis;

Mais sachez profiter de ma bonté facile,
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile
Qui pourroit vous couvrir de blâme en vous perdant.
On signale à sa honte un courage imprudent;
Le vôtre ne seroit qu'une aveugle foiblesse:
Car exposant des jours si chers à la princesse
Vous exposez les siens. Songez-y, Léonor;
Sauvez-la; sauvez-vous; il en est tems encor.
Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise;
A mes intentions rendez-la plus soumise;
En un mot réparez ce que vous avez fait;
A ce prix je pardonne, et je suis satisfait.

LÉONOR.

N'espere pas, tyran, que mon orgueil se lasse:
Le tien se satisfait à me parler de grace,
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais!
Va; j'ai de la princesse affermi le courage:
Pour moi je respirois après un long orage,
Les apprêts de ma mort fixoient tout mon espoir;
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir?
Que nous proposes-tu? quelle offre oses-tu faire?
Quels traités? Nous pleurons, moi Gustave et son pere;
Elle, un trône usurpé, son pere et son époux.
Ce n'est qu'à des vengeurs à traiter avec nous;
Et du traité ta mort seroit le premier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace et le même langage!

Et pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les attentats d'un autre et les coups du destin?
Le ciel favorisa mes armes légitimes;
Son pere et ton époux en furent les victimes:
J'ai vaincu, j'ai conquis, et n'ai rien usurpé.
Pour ton fils, dans son sang ma main n'a point trempé;
Suis-je son meurtrier? veut-on que je réponde
D'un coup...?

LÉONOR.

Mérites-tu, lâche, qu'on te confonde?
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils?
Et son assassin vient t'en demander le prix!
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le traître!
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.
Aux yeux des nations, dont tu te rends l'horreur,
Crois-tu par ce détour excuser ta fureur?
D'un forfait si visible est-ce ainsi qu'on se lave?
Pour te justifier du meurtre de Gustave
Inflige au scélérat des tourmens ignorés;
Que du monstre à mes yeux les membres déchirés
Nous prouvent...

CHRISTIERNE.

J'y consens; qu'il meure en ta présence:
Tu verras si le crime ici se récompense;
Si je me rends coupable aux yeux de l'univers.
Rodolphe, paroissez.

SCENE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, LÉONOR, RODOLPHE, SOPHIE, GARDES.

CHRISTIERNE.

Tiens, regarde ces fers:
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches?
Suis-je accusable encor du meurtre de tes proches?
Qu'il périsse, et qu'enfin ce coup nous rende amis;
Qu'on l'immole; frappez!

LÉONOR, *retenant le bras du garde.*

Arrête!

CHRISTIERNE.

Ah! c'est ton fils!

GUSTAVE.

Oui, je le suis: je fais cet aveu sans contrainte:
Pour d'autres que pour moi j'eus recours à la feinte;
Mais mon propre péril me défend d'en user;
Et je le sens trop peu pour daigner t'abuser.

LÉONOR, *embrassant Gustave.*

O sang d'un cher époux! fils d'un malheureux pere!
Dans quel état le sort te rend-il à ta mere!

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre sentiment
Qui de notre malheur vient d'être l'instrument;
La seule piété nous ravit la victoire.

Sur le point de vous rendre un fils couvert de gloire
J'ai craint de vous laisser pour otage en ces lieux;
Et voulant vous sauver, je péris à vos yeux.
Daignez, pour prix d'un soin si funeste et si tendre
(Si pourtant le devoir a des prix à prétendre),
Daignez, ou retenir, ou me cacher vos pleurs;
Dérobons un triomphe à nos persécuteurs.
Gustave, à peine ému de sa propre misere,
Oseroit-il s'offrir pour exemple à sa mere?
Que perdez-vous, madame? un fils déja pleuré;
Mais moi, qui vois la mort d'un visage assuré,
Que de regrets mortels au moment où j'expire!
Je perds avec la vie, une mere, un empire,
D'incroyables travaux le fruit presque certain,
Ma gloire, ma vengeance, Adélaïde enfin,
Pour tout laisser.... hélas! à qui?

LÉONOR.

Qu'on me soutienne!

GUSTAVE.

Ma mere!... Mais ses yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine!
Elle se meurt! Soldat, frappe! délivre-moi
De tant d'objets d'horreur, de tendresse, et d'effroi!
Frappe!

CHRISTIERNE.

Prenez soin d'elle; emmenez-la, Sophie,
Et que votre secours la rappelle à la vie.

SCENE VI.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE.

Gustave, il n'est pas tems encore de mourir ;
Il faut auparavant, ou me tout découvrir,
Ou s'attendre à languir long-tems dans les tortures.
Réponds: à quoi tendoient toutes tes impostures?
Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu?
Quel espoir, quel dessein, quel complice avois-tu?

GUSTAVE.

Si la nature en moi tantôt eût pu se taire,
Sourd à la voix du sang si j'avois pu me faire
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien,
Je ne subirois pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre,
Et c'est pour t'obéir moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeler ici tous mes discours;
Tu n'y remarqueras que de légers détours
Sous qui la vérité, maintenant reconnue,
A d'autres yeux qu'aux tiens eût paru toute nue:
Mais la soif de mon sang, qui te les fascinoit,
Vers l'erreur à mon gré plus que moi t'entraînoit.
Sois sûr qu'un vrai courage animoit l'entreprise.
On n'assassine point l'ennemi qu'on méprise:

Je te l'ai dit; celui qui t'eût fait succomber
Sait arracher la palme et non la dérober;
Aux attentats ma main ne s'est point éprouvée:
A la tête des miens la princesse enlevée,
Je t'aurois donc offert la victoire, ou la mort,
Et le droit du plus brave eût réglé notre sort;
Tels étoient mes projets. Le destin qui nous joue,
Couronnant le plus lâche, ordonne que j'échoue.
Tu regnes, et je meurs: triomphe; mais, crois-moi,
Ton bonheur sera court, triomphe avec effroi:
Tant de calamité que Stockholm a soufferte,
Mes soins et mon exemple ont préparé ta perte;
Elle suivra la mienne, et la suivra de près.
Sois maître de mes jours; et tandis que tu l'es
Éprouve ma constance au milieu des supplices:
Je n'y dirai qu'un mot, c'est que j'eus pour complices
Tous les gens vertueux qu'ont lassés tes forfaits.
Je ne les trahis point, tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot seul va coûter bien cher à ta patrie:
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie;
A qui tout est suspect tout est indifférent;
Le sang des Suédois coulera par torrent:
Que sur un échafaud le tien les en instruise;
Va-s-y trouver la mort. Gardes, qu'on l'y conduise,
Et que dans un moment je me sache obéi.

SCENE VII.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, ADÉLAÏDE, RODOLPHE, GARDES.

ADÉLAÏDE, *courant à Gustave.*

Ah! prince infortuné! quel arrêt! qu'ai-je ouï?
(*se jetant au-devant des gardes.*)
Soldats, n'avancez point! n'osez rien entreprendre
Qu'après que votre maître aura daigné m'entendre,
Et que, sensible ou sourd à mes cris douloureux,
Il n'ait révoqué l'ordre, ou n'en ait donné deux.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE.

Adieu, belle princesse:
Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse;
Si Gustave en doutoit vous ne le verriez pas
Si courageusement s'avancer au trépas.

ADÉLAÏDE.

Eh! pourquoi voulez-vous renoncer à la vie?
Fléchissez; Léonor, moi, tout vous y convie.
(*tombant aux pieds de Christierne.*)
Serez-vous sans pitié, seigneur? et ne peut-on....

GUSTAVE.

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon!

CHRISTIERNE.

Que direz-vous pour lui? vous l'entendez, madame.

ADÉLAÏDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre ame
Plaignez mon infortune et daignez m'écouter!

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairoit tant que de vous contenter:
C'est de vous seule ici que dépend ma clémence;
Sa grace est aux autels.

ADÉLAÏDE, *bas.*

Éloignez sa présence.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Qu'on le mene où j'ai dit; mais, en le gardant bien,
Que jusqu'à nouvel ordre on n'exécute rien.
(*à Adélaïde.*)
Parlez; je vous entends.

GUSTAVE.

Point de pitié cruelle;
Laissez frapper, madame, et soyez-moi fidele.

SCENE VIII.

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE.

CHRISTIERNE.

Mais consultez-vous bien, et songez qu'aujourd'hui
L'effort seroit funeste à bien d'autres qu'à lui;
Que si le fils périt, la mere est condamnée;

Que Stockholm, à la flamme, au fer abandonnée,
Regorgera du sang de tous ses citoyens.
Balancez maintenant mes avis et les siens.

ADÉLAÏDE.

Quelles extrémités et quel arrêt terrible!
Vous n'adoucirez point ce courroux inflexible?
Quelle raison peut donc si fort intéresser
A ce fatal hymen où l'on veut me forcer?
Les droits que la naissance attache à ma personne?
Ah! s'il m'en reste encor, je vous les abandonne!
La fortune aujourd'hui vous les a confirmés;
Jouissez-en; jamais les ai-je réclamés?
Ces droits depuis dix ans cédés au droit des armes
Ont-ils eu jusqu'ici quelque part à mes larmes?
Les ai-je un seul instant regrettés? non, seigneur;
Toute ambition cesse où regne la douleur;
De mon pere égorgé la déplorable image,
De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage,
Son rival importun, l'horreur de ma prison,
Occupoient de trop près mon cœur et ma raison.
Aux soupçons toutefois si votre ame est livrée,
Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée
Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours,
Ou, moins sévere, hélas! terminez-en le cours;
Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime,
A trahir un amant fidele et magnanime,
A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux,
Qu'elle a même déja nommé du nom d'époux.

Veut-on qu'Adélaïde infidele, parjure....

CHRISTIERNE.

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette injure!
Gustave en expirant va vous en affranchir.
Je ne vous laisse plus le tems d'y réfléchir:
Aussi-bien l'on conspire; et je dois un exemple.
Holà, gardes!

ADÉLAÏDE.

Seigneur, qu'on me conduise au temple!
Contentez Frédéric, et le faites chercher!
Qu'il vienne! sur ses pas je suis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous servir encor vous le croyez capable;
Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un coupable
Qui trop long-tems rebelle à mon autorité,
Lui-même ici n'a plus ni voix ni liberté:
Nous saurons achever sans lui cet hyménée;
Venez, madame.

ADÉLAÏDE.

A qui suis-je donc destinée?
Quel est celui, seigneur, à qui vous prétendez....

CHRISTIERNE.

Le Nord n'a plus de reine, et vous le demandez?
Venez mettre, madame, un terme à vos disgraces,
Surmonter votre haine, en effacer les traces,
Sauver, en partageant le rang dont je jouis,
Gustave, Léonor, et tout votre pays....
Rodolphe de retour! que viendrois-tu m'apprendre?

SCENE IX.

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Sur la flotte, seigneur, hâtons-nous de nous rendre;
Par ces lieux détournés on peut gagner le port:
Fuyons! vous tenteriez un inutile effort.
Grace à l'activité d'Othon qui nous devance
Le prince et Léonor sont en votre puissance;
Saisi d'eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi, fuir!

RODOLPHE.

C'est un parti qui révolte un grand roi:
Mais vos armes, seigneur, sont ici les moins fortes;
A des flots d'ennemis Stockholm ouvre ses portes;
Le traître Casimir, qu'on cherchoit vainement,
Se fait voir à leur tête, et paroît au moment
Que la place déja de mutins étoit pleine,
Et que tous nos soldats ne résistoient qu'à peine:
Le nombre nous accable; et, pour tout dire enfin,
Le terrible Gustave a le fer à la main;
Rien ne l'arrête; il vole; et bientôt....

CHRISTIERNE.

Qu'il me voie!

(*emmenant Adélaïde.*)

Je cours le recevoir. Toi, tremble! et de ta joie
Viens payer à ses yeux ce transport indiscret.

ADÉLAÏDE.

Qu'il vive! qu'il triomphe! et je meurs sans regret.

CHRISTIERNE, *s'arrêtant.*

J'en suis le possesseur, et je la sacrifie!
(*à Rodolphe.*)
Fuis avec elle, ami; ton roi te la confie:
Je te suis; mais avant que de quitter ces bords
On s'y ressentira de mes derniers efforts.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Je revois la lumiere, et tu veux que je vive!
Mais sous quel astre enfin? suis-je reine, ou captive?
Parle; dois-je bénir, ou détester tes soins?
Tes yeux de tant d'horreurs étoient-ils les témoins?

SOPHIE.

Non, madame; j'étois dans ce palais errante
Lorsque sans mouvement, pâle, froide, et mourante
Je vous ai prise ici de la main des vainqueurs;
Étoient-ce vos tyrans ou vos libérateurs?
Ma vue à tout cela ne s'est guere attachée:
Léonor de mes bras venoit d'être arrachée;
Mon trouble, votre état, des cris renouvelés,
Par ces cris les vainqueurs au combat rappelés,
De tant d'évènemens et le nombre et la suite
N'ont pu de notre sort me laisser bien instruite;

Et du feu meurtrier le bruit sourd et lointain
Dit trop que le succès est encore incertain :
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue
C'est l'état déplorable où je vous ai reçue.

ADÉLAÏDE.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger
Qu'en ce désordre affreux l'on m'a fait partager.
Sur ces bords dont l'hiver a glacé la surface
Mes ravisseurs fuyoient, et franchissant l'espace
Qui semble séparer le rivage et les eaux,
M'enlevoient vers la rade où flottoient leurs vaisseaux:
J'en croyois Frédéric, et je m'étois flattée
De voir en sa faveur la flotte révoltée;
Mais plus nous approchions, moins j'avois cet espoir;
Tout ce que j'apperçois paroît dans le devoir :
Laissant donc pour jamais Gustave et ma patrie
Je demandois la mort, quand ce prince en furie
Du palais, où ses yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous, et nous joint;
On se mêle: je veux regagner le rivage;
Par-tout je me retrouve au centre du carnage:
La fortune se joue en ce combat fatal;
Sur la glace long-tems l'avantage est égal ;
Elle nuit à la force, elle aide à la foiblesse ,
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
Parmi des cris de rage et de mourantes voix
Un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre;

La glace en mille endroits menace de se fendre,
Se fend, s'ouvre, se brise, et s'épanche en glaçons
Qui nagent sur un gouffre où nous disparoissons.
Rien encor, quelque effroi qui dût m'avoir émue,
Rien n'avoit échappé jusqu'alors à ma vue;
Mais du voile mortel mes yeux enveloppés
D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés.
Du reste mieux que moi tu n'es pas informée;
Ainsi de plus en plus tu me vois alarmée:
D'un rude et long combat peut-être qu'affoibli,
Gustave est demeuré sous l'onde enseveli;
Peut-être que sans chefs nos troupes fugitives
Auront à son rival abandonné ces rives;
Et quand je me figure, en proie à ses transports,
L'épouvantable abyme où je retombe alors....

SOPHIE.

Non, non, d'un tel péril avoir été sauvée,
Au bonheur le plus grand c'est être réservée:
Madame, espérez tout: cessant d'être ennemi
Le destin rarement favorise à demi.

ADÉLAÏDE.

Et que peut-il pour moi? que veux-tu que j'espere,
Le fils m'étant rendu, s'il faut pleurer la mere?
Quelle joie offrira la victoire à mon cœur?
Si Christierne fuit, s'il échappe au vainqueur,
Léonor au tyran demeure abandonnée,
Elle à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née!
Elle dont le malheur n'est venu que du mien,

Qui me tint lieu de tout, sans qui tout ne m'est rien!
Son sang paieroit bientôt la commune alégresse;
Léonor périra!

SOPHIE.

Le bruit des armes cesse;
Elles ont décidé, madame. On vient à nous.

SCENE II.

ADÉLAÏDE, CASIMIR, *qui veut rentrer en voyant Adélaïde*, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Casimir! Casimir! pourquoi me fuyez-vous?
Ce jour auroit-il mis le comble à nos misères?

CASIMIR.

Vous remontez, madame, au trône de vos peres.

ADÉLAÏDE.

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.
Gustave, Léonor.....

CASIMIR.

Christierne est vaincu.

ADÉLAÏDE.

Et peut-être vengé?

CASIMIR.

Non, mais tout prêt à l'être.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous n'avez rien fait!

CASIMIR.

Ayant vu fuir le traître,
Qui du milieu des flots brave à présent nos coups,
Gustave impatient revenoit près de vous;
Mais par des furieux qui refusoient la vie
Presque de pas en pas sa course ralentie
Veut qu'il combatte encore et vainque à chaque instant.
« Ami, prends, m'a-t-il dit, un soin plus important;
« Je saurai disperser cette foule impuissante :
« Dans la tour cependant ma mere est gémissante;
« Chasse de devant elle et la crainte et la mort;
« Et pour la rassurer instruis-la de mon sort».
Je le quitte et j'accours; mais, hélas! du rivage
Sur un navire exprès approché de la plage
Je découvre.... ô spectacle où de la cruauté
Triomphe sous nos yeux l'horrible impunité!
Christierne à ses pieds d'une main forcenée
Tenant sur le tillac Léonor prosternée,
Et de l'autre déja haussant pour se venger
Le fer étincelant tout prêt à l'égorger :
A cet aspect vers lui nos mains sont étendues,
Du peuple suppliant le cri perce les nues.
Pour une heure le coup demeure suspendu;
Et par un trait lancé ce billet est rendu.

ADÉLAÏDE, *le recevant.*

Ah! je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse.

(*elle lit bas.*)

SCENE III.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, CASIMIR, SOPHIE.

GUSTAVE, *à ceux qui le suivent.*

Soldats, qu'on se retire, et que le meurtre cesse;
Que le sang le plus vil, devenu précieux,
Témoigne que c'est moi qui commande en ces lieux.
(*appercevant et abordant Adélaïde.*)
O faveur que du ciel je n'osois presque attendre!
Que de graces déja n'ai-je pas à lui rendre,
Madame; vous vivez! et par d'heureux moyens
Les secours de Sophie ont secondé les miens;
Vous vivez! Quelle crainte en mon cœur est cessée!
Dans quel état affreux je vous avois laissée
Pour courir assurer un succès balancé
Par l'ennemi qu'enfin nos armes ont chassé!

ADÉLAÏDE.

Hélas!

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux servie;
Il eût avec le trône abandonné la vie:
Mais des soins plus sacrés me pressoient tour-à-tour;
J'avois à rassurer la nature et l'amour:
Vous et ma mere avez favorisé sa fuite;
Vous avez l'une et l'autre arrêté ma poursuite;

Sans vous deux mes lauriers devenoient superflus:
Je vous vois, je respire; il ne me reste plus,
Pour goûter sans mélange une faveur si chere,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma mere:
Voyons-la. Quelle joie après tant de malheurs!...
Mais que m'annonce-t-on? je ne vois que des pleurs:
Vous qui la secouriez, répondez-moi, Sophie...
Casimir?... Tout se tait. Ah! ma mere est sans vie!

ADÉLAÏDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous soupirez tous?

ADÉLAÏDE, *lui donnant le billet.*

Voyez quel sacrifice on exige de vous.

GUSTAVE *lit.*

« Ou deviens parricide, ou fléchis ma colere,
« Gustave. Je t'accorde une heure pour le choix.
« Songe à ce que tu peux; songe à ce que tu dois:
« Ou rends-moi la princesse, ou vois périr ta mere».
Le barbare en fuyant l'avoit en son pouvoir!

CASIMIR.

Du haut de ce palais, seigneur, on peut tout voir;
Le poignard à nos yeux reste levé sur elle.

ADÉLAÏDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE.

Juste ciel! à qui donc sera dû votre appui?
La piété deux fois m'est fatale aujourd'hui.

ADÉLAÏDE.

Frédéric eût été notre ressource unique :
Je pourrois tout encor sur son ame héroïque,
Et j'irois me jeter sans rien craindre à ses pieds,
Si ce rival étoit le seul que vous eussiez.

GUSTAVE.

Le seul! ce n'est pas lui que l'échange concerne?

ADÉLAÏDE.

Non, seigneur.

GUSTAVE.

Eh! qui donc?

ADÉLAÏDE.

Le tyran.

GUSTAVE.

Christierne?

ADÉLAÏDE.

Lui-même : j'apprenois ce dernier coup du sort
Lorsque sur l'échafaud vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous qu'on livrera, madame;
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflamme.
(*à Casimir.*)
Va le trouver, ami, sache s'il y consent.
De ce courroux ma mere est l'objet innocent :
Qu'il accepte au lieu d'elle un rival qu'il déteste.

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi si funeste!

Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir,
Seigneur; et je vous fuis pour n'en plus recevoir.

SCENE IV.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

Ma mere, je le vois, n'a plus que moi pour elle.
(*il veut sortir.*)

ADÉLAÏDE, *l'arrêtant.*

Ah! prince, où courez-vous?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle.

ADÉLAÏDE.

Insensé! le devoir te fait-il une loi
De périr sans sauver ni ta mere, ni moi?
Penses-tu qu'à son fils elle veuille survivre?
Qu'en tous lieux ton épouse hésite de te suivre?
Qu'il me reste un refuge ailleurs que dans tes bras?
Et qu'en m'abandonnant tu ne me livres pas?
Que deviens-je s'il faut que ton sang se répande?
Qui veux-tu, si tu meurs, cruel, qui me défende
Contre les attentats d'un mortel ennemi
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi?
S'il s'endurcit déja contre une telle image;
Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage,

Respecte ta patrie, et daigne au moins songer
Aux maux où par ta mort tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'accroître nos miseres;
La cruauté sans frein brisera ses barrieres,
Et, jointe à la vengeance, aura bientôt versé
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.
Amant peu tendre, appui téméraire et fragile,
Pernicieux vainqueur, et victime inutile,
Va perdre, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Ta reine, ton pays, ta victoire, et ta mort!

GUSTAVE.

Je serai, si l'on veut, un appui misérable,
Une aveugle victime, un vainqueur condamnable,
D'un regret volontaire un amant déchiré;
Mais je ne serai point un fils dénaturé:
Ma vie, appartenant à qui me l'a donnée,
De remords éternels seroit empoisonnée,
Si, faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
Laissoit tomber un coup.... que j'aurois dû prévoir,
Que ma mere pour moi voit levé sur sa tête,
Que même à partager votre amitié s'apprête,
Qui, dans l'attente enfin d'un échange odieux,
Des deux peuples sur moi fixe à présent les yeux.
Justice, amour, honneur, tout veut que je me livre:
Madame, encouragez ma mere à me survivre;
Pour recevoir ses pleurs ouvrez-lui votre sein;
Soyez-vous l'une à l'autre une ressource; enfin
Pour Stockholm et pour vous cessez d'être alarmée:

Je vous laisse au milieu d'un peuple, d'une armée
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts....
Mon cœur est pénétré de vos tristes regards,
L'amour me fait sentir tout le prix de la vie;
Mais j'aurai délivré ma mere et ma patrie;
Je vous aurai laissée au trône en vous quittant:
Mourant si glorieux, je dois mourir content.
Du plus lâche abandon déja l'on me soupçonne;
Sous le fer menaçant la victime frissonne;
Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour,
C'est la mort que je donne à qui je dois le jour.

(*à Sophie.*)

Adieu: retenez-la.

ADÉLAÏDE, *se jetant au-devant de lui.*

Vainement on l'espere!

GUSTAVE.

Eh! que prétendez-vous? laisser périr ma mere?

ADÉLAÏDE.

Non, mais t'accompagnant, je veux....

SCENE V.

GUSTAVE, LÉONOR, ADÉLAÏDE, SOPHIE.

LÉONOR.

Régnez, mon fils:
Nous triomphons, madame, et nos maux sont finis.

ADÉLAÏDE.

Ah! que votre salut alloit coûter de larmes!

GUSTAVE.

Eh! quel prodige heureux fait cesser nos alarmes?

LÉONOR.

Puisse-t-il à jamais épouvanter les rois
Qui sur la violence établiront leurs droits!
Christierne laissant une foible espérance,
Ou peut-être à l'amour préférant la vengeance,
Partoit, et, de mon sang prêt à rougir les flots,
Du geste et de la voix pressoit les matelots:
Un tumulte soudain l'intimide et l'arrête;
Tous les chefs de la flotte, et le prince à leur tête,
Les armes à la main volant sur notre bord,
Fondent sur le tillac où j'attendois la mort.
Rodolphe, trop fidele aux volontés d'un traître,
Glorieux et puni, meurt aux yeux de son maître.
Je demeure sans force aux pieds de l'inhumain.
Le nouveau roi m'aborde, et me tendant la main,
Honteux de mes liens, les détache lui-même:
«Pour prémices, dit-il, de mon pouvoir suprême,
«Madame, je vous rends à votre illustre fils;
«Que son épouse et m'aime et m'estime à ce prix.
«Allez, et de la paix soyez le premier gage:
«Mon cœur n'en goûtera de long-tems l'avantage;
«C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,
«Et ne mettre mes soins désormais qu'à régner».
Frédéric à ces mots, qu'un soupir accompagne,

Me laisse ; et fait partir la flotte qu'il regagne,
Tandis que sur ces bords on ramene avec moi
Le monstre dont la rage y sema tant d'effroi.

SCENE VI.

GUSTAVE, LÉONOR, ADÉLAÏDE, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

L'alégresse par-tout, seigneur, vient de renaître:
Christierne enchaîné devant vous va paroître;
Son sang sur le rivage eût aussitôt coulé,
Et le peuple en fureur l'eût cent fois immolé;
Mais on vous eût privé du plaisir légitime
D'égaler, s'il se peut, le châtiment au crime:
De la mort dont pour vous il ordonna l'apprêt
Vous-même vous allez lui prononcer l'arrêt.

SCENE VII.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, *chargé de fers*, LÉONOR, ADÉLAÏDE, CASIMIR, SOPHIE, GARDES.

GUSTAVE.

Quel spectacle! ô fortune! ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la justice!

Tigre, l'horreur, l'opprobre, et le rebut du Nord,
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort;
Vois à quel tribunal il t'oblige à paroître!
Sur ces terribles lieux où je te parle en maître,
Leve les yeux, barbare, et les leve en tremblant.
Voici de tes forfaits le théâtre sanglant:
Qui te garantira du coup que tu redoutes?
Ces marbres profanés, et ces murs, et ces voûtes,
Et l'ombre de mon pere, et celle de Sténon,
Et ce reste éploré d'une illustre maison;
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance?
Toi-même en as banni dès long-tems la clémence;
Le jour, l'heure, l'instant déposent contre toi:
J'ai vu lever le fer sur ma mere et sur moi;
La reine a craint encore un destin plus horrible....

CHRISTIERNE.

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible:
En me le déclarant penses-tu m'émouvoir,
Toi de qui la pitié croîtroit mon désespoir?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Ta vengeance déja devroit être assouvie.
Gustave triomphant, le trépas m'est bien dû.
Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu:
Profite de l'exemple, et satisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage:
Je la satisfais donc; je t'épargne: survis
A la perte des biens qu'un rival t'a ravis;

Éprouve le dépit, la honte et l'épouvante:
Même à ta liberté je défends qu'on attente;
Errant et vagabond, jouis-en si tu peux:
Exécrable par-tout, sois par-tout malheureux,
Par-tout comme un captif que poursuit le supplice,
Et qui du monde entier s'est fait un précipice.
Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir; qu'on l'éloigne, et que dans le moment
De ce monstre à jamais on purge le rivage.
Et nous, madame, après un si long esclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockholm a soufferts.

FIN DE GUSTAVE.

EXAMEN

DE GUSTAVE.

L'ÉPOQUE à laquelle se passe l'action de cette piece est très bien choisie. Un royaume gémissant sous le joug d'un tyran étranger est soudain délivré par un de ces hommes extraordinaires que la providence semble appeler aux grandes entreprises, et pour lesquels les obstacles de tout genre, les dangers les plus pressans, les revers les plus funestes, deviennent des moyens imprévus de succès qui ne font qu'ajouter à l'éclat de leur triomphe. Piron, en traitant ce sujet, avoit non seulement une belle époque à représenter, mais il avoit à peindre des mœurs qui n'avoient point encore été offertes sur le théâtre, et des caracteres absolument neufs. Peut-être le desir de produire de grands effets dramatiques, de nouer une intrigue compliquée, d'amener des coups de théâtre, l'a-t-il éloigné de cette simplicité que l'on admire dans presque tous nos chefs-d'œuvre, et lui a-t-il fait négliger les ressources fécondes que l'histoire lui présentoit. Le rapprochement du caractere historique de Gustave, et de celui qu'il déploie dans la tragédie, pourra servir à jeter quelque lumiere sur cette question.

Gustave avoit ce courage entreprenant que le vulgaire traite de témérité lorsqu'il n'est pas couronné par le succès; dirigeant constamment tous ses projets

vers le salut de son pays, il rapporta toutes ses actions à cette grande pensée; ni la crainte des supplices, ni la honte, encore plus cruelle pour un héros, de vivre long-tems dans la misere et dans une espece d'abjection, ne purent le détourner un moment de l'idée dont il étoit sans cesse tourmenté. Après être devenu le prisonnier de Christierne par la plus infâme trahison, il s'échappe dans une partie de chasse; et sans appui, sans aucun moyen, il tente inutilement de faire déclarer contre le tyran la ville de Lubeck. Le peu de succès de cette entreprise ne le décourage pas; instruit que les troupes allemandes au service de son ennemi ont quelque motif de plainte, il pénetre déguisé dans une ville de guerre, et tâche de les soulever: obligé de fuir sous l'habit d'un paysan, il n'échappe à ce danger que pour essayer de se jeter dans Stockholm; les Danois le découvrent, ils le poursuivent, et ne le manquent que d'une heure. Un couvent de chartreux avoit été fondé par ses ancêtres; Gustave, abandonné de ses amis, contraint à remettre son entreprise à d'autres tems, se résout à se retirer dans ce monastere: dans la solitude il pourra mûrir ses projets, combiner avec sagesse les moyens de délivrer son pays, et lier d'utiles correspondances; la paix de cette retraite, en contrastant avec le trouble de son ame, servira à calmer les emportemens d'un caractere trop ardent, et le héros pourra y acquérir la réserve et la prudence qui lui manquent encore: les religieux refusent de recevoir le fils de leurs bienfaiteurs. Gustave se cache dans une province éloignée, chez un ancien domes-

tique de sa famille; c'est là qu'il apprend le massacre des sénateurs et de la noblesse de Suede. Cette affreuse nouvelle ne le fait point désespérer du salut de son pays; il forme aussitôt le projet de se retirer dans la Dalécarlie, province septentrionale de la Suede, et d'en soulever les paysans : dépouillé en route de tout ce qu'il possede, il n'a plus d'autre ressource que de se louer comme ouvrier pour travailler dans les mines de cuivre. Reconnu bientôt à sa physionomie noble et majestueuse, il cherche à renouer son entreprise avec deux gentilshommes du pays : l'un, foible et timide, lui inspire des soupçons; l'autre, feignant de le servir, est prêt à le livrer à ses ennemis. Un pauvre curé lui donne un asyle, lui fait des partisans; et bientôt Gustave paroît dans les plaines de Mora, où la fête de Noël avoit attiré une multitude de paysans : il les harangue; tous se déclarent pour lui : une armée se forme, et s'augmente à mesure qu'elle s'avance dans le cœur du royaume; les villes ouvrent leurs portes; les ennemis fuient devant le libérateur de la Suede; et Gustave monte sur un trône où il est appelé par sa naissance, par son courage, et par son génie aussi actif que persévérant. Ce tableau en raccourci des principales actions de Gustave peut donner une idée de son caractere : ce caractere est-il fidèlement peint dans la tragédie de Piron?

L'auteur choisit pour son action le moment où Gustave, à la tête de son armée, est aux portes de Stockholm; il suppose que Christierne défend cette ville contre son compétiteur, et qu'il a en son pouvoir

Adélaïde, maîtresse de Gustave, ainsi que Léonor, mere de ce héros. Gustave, avant d'attaquer la ville, forme le dessein d'y pénétrer en secret pour enlever Adélaïde, sur laquelle il craint que la férocité de Christierne ne puisse s'exercer: ce projet est digne de lui; mais on voit avec peine que dans la piece il ne justifie pas la haute opinion que l'on s'est formée de son génie. Le grand nombre des ressorts qui font mouvoir l'action nuisent au développement du caractere de ce héros: présenté à Christierne, il lui fait croire que Gustave est mort, et que c'est lui qui l'a tué. Cette combinaison est tirée d'un tragédie de Lagrange, qui fait partie de ce recueil: il faut convenir que Piron l'a rendue plus dramatique par les circonstances qu'il a ajoutées; mais on peut lui reprocher deux invraisemblances qu'il n'a pas assez cachées: il est étonnant que Christierne ne connoisse pas le prince qui a été son prisonnier, et que le roi de Danemarck croie si facilement à la mort supposée d'un général qui assiege la ville, et dans l'armée duquel il doit avoir des espions.

Le rôle de Gustave en général ne présente que des projets avortés presque aussitôt que formés; on ne reconnoît pas dans ce prince le génie inventif dont il étoit doué, et ces ressources inopinées qu'il devoit à ses malheurs et à sa longue expérience. Gustave reconnu par Christierne, envoyé à l'échafaud, est sauvé par ses amis sans que l'on remarque qu'il ait eu une grande part au soulèvement fait en sa faveur; vainqueur dans Stockholm, il en a chassé son rival, qui a emmené avec lui la mere de Gustave, et qui menace

de la faire périr si Adélaïde ne lui est pas rendue. Le héros est dans une situation terrible, mais il ne coopere en rien au salut de sa mere: un prince danois fait soulever la flotte, délivre Léonor, et la rend à son fils.

On voit que dans cette tragédie le rôle de Gustave ne répond que foiblement à l'idée que l'histoire nous a donnée de son caractere: ce défaut est racheté par de grandes beautés de situation, et par plusieurs traits brillans. Le caractere de Frédéric est plein de dignité et de noblesse; il fait un contraste très heureux avec celui de Christierne. Cette piece, malgré des critiques fondées, est restée au théâtre; elle a été souvent remise, et toujours avec succès. M. de La Harpe a vainement tenté de traiter le même sujet; Piron, qui vivoit encore, parle ainsi de cette piece: « A la premiere représentation de la tragédie de Gustave par M. de La Harpe, on écouta d'abord patiemment, on continua par bâiller prodigieusement, et l'on finit par tourner le dos au théâtre. Lorsque l'acteur vint faire l'annonce, on cria: *Bon ou mauvais, rendez-nous Piron.* »

FIN DE L'EXAMEN DE GUSTAVE.

DIDON,

TRAGÉDIE

DE LE FRANC DE POMPIGNAN,

Représentée pour la premiere fois
le 21 juin 1734.

NOTICE
SUR LE FRANC DE POMPIGNAN.

Jean-Jacques Le Franc, marquis de Pompignan, naquit à Montauban le 10 août 1709. Destiné aux premieres places de la magistrature, l'amour des lettres ne lui fit pas négliger des études plus sérieuses. Doué d'un esprit sage et d'une grande aptitude au travail, il sut concilier avec les occupations de son état celles qui devoient le conduire à une connoissance approfondie de la littérature ancienne. Loin d'imiter la plus grande partie des poëtes de son tems, qui méprisoient les ressources de l'érudition, et qui, dans leurs productions prématurées, n'annonçoient trop souvent que la plus ridicule ignorance, M. Le Franc sentit, comme les grands poëtes du siecle de Louis XIV, qu'il est nécessaire, avant d'exercer son talent, d'avoir acquis un fonds riche et bien choisi de connoissances variées.

En 1734 il vint à Paris pour faire représenter

sa tragédie de Didon. Cette piece eut un grand succès. L'auteur, qui n'avoit que vingt-cinq ans, donnoit les plus belles espérances ; une versification douce et élégante, quelques idées très dramatiques, annonçoient un poëte tragique qui pourroit balancer dans la suite les triomphes qu'obtenoit alors M. de Voltaire. Personne ne parut s'élever contre le jugement du public. L'auteur, que les suffrages de la capitale auroient pu enivrer, ne se laissa point éblouir par les louanges qui lui furent prodiguées ; il revint dans sa patrie pour remplir les devoirs de sa place. Il paroît que les philosophes, qui à cette époque cherchoient à entraîner dans leur parti tous les hommes qui avoient un talent distingué, firent des efforts pour associer à leur secte le jeune magistrat ; c'est du moins à ce motif que l'on peut attribuer les témoignages d'amitié que lui donna M. de Voltaire : « Avec quel homme de « lettres, lui écrivoit-il en 1738, aurois-je donc « voulu être uni, sinon avec vous, monsieur, qui « joignez un goût si pur à un talent si marqué ? « Je sais que vous êtes non seulement homme de

« lettres, mais un excellent citoyen, un ami ten-
« dre : il manque à mon bonheur d'être aimé
« d'un homme comme vous. »

Pouvoit-on présumer qu'après une telle lettre M. de Voltaire se livreroit contre l'auteur de Didon à toute la rage de la haine et du dénigrement? Il paroît que la premiere cause de leur refroidissement fut un sujet de tragédie que l'un et l'autre avoit traité. M. de Voltaire n'eut pas de peine à l'emporter au tribunal des comédiens sur un rival moins actif que lui : M. Le Franc retira sa piece, et renonça pour toujours au théâtre. . . . .

Les divisions qui régnoient entre les cours souveraines et le ministere inspirerent à M. Le Franc du dégoût pour son état. Il venoit d'épouser une femme très riche; le desir de l'indépendance, celui de cultiver la société des gens de lettres, le porterent à se fixer à Paris, où il pouvoit vivre avec un certain éclat. Il étoit loin de prévoir les orages qui l'attendoient, et qui devoient lui être suscités par ces mêmes hommes dont il vouloit se rapprocher. M. Le Franc n'éprouva d'abord

aucun désagrément : comme il avoit abandonné la carriere dramatique pour ne se livrer qu'à des traductions et à des recherches littéraires, il excita peu d'envie ; les philosophes cependant ne lui pardonnerent pas de les avoir dédaignés. A cette époque la philosophie moderne exerçoit plus que jamais sa dangereuse influence ; l'autorité, qu'elle devoit bientôt détruire, sembloit la protéger ; et le crédit des novateurs, tant à la cour que dans les grandes sociétés de Paris, étoit devenu tout-puissant. Après avoir prêché la tolérance tant que le ministere les avoit réprimés, ils devinrent persécuteurs aussitôt qu'ils eurent le pouvoir ; ils disposoient de tous les moyens de dénigrer, de déshonorer, et de perdre leurs ennemis. L'affiliation à leur secte de plusieurs hommes en place les rendoit maîtres d'un grand nombre d'emplois, et quelquefois même des dignités : ils pouvoient aussi se servir contre leurs adversaires des coups d'autorité, contre lesquels cependant ils ne cessoient de s'élever dans leurs ouvrages.

Diderot avoit publié ses violentes diatribes contre toutes les idées reçues, soit en politique,

soit en philosophie, soit en littérature. Quoique ses ouvrages fussent obscurs, incohérens, et n'offrissent que quelques étincelles d'imagination, ils avoient trouvé beaucoup de lecteurs, par le goût que le public témoigne ordinairement pour des sophismes nouveaux. La doctrine de Rousseau sur la souveraineté du peuple, ses idées républicaines, ses erreurs politiques et morales, étoient généralement reçues : M. de Voltaire multiplioit à l'infini les pamphlets satiriques dans lesquels il couvroit de ridicule ce que les hommes ont de plus sacré. Helvétius venoit de faire paroître le livre de l'Esprit, monument des idées morales de ce tems, où l'égoïsme, l'insensibilité, et le matérialisme sont érigés en systême. Les adversaires de ces nouvelles doctrines paroissoient accablés sous le poids de l'opinion publique entièrement corrompue par les sophistes : des exemples récens prouvoient combien il étoit dangereux de heurter une secte aussi puissante. Ce fut alors que M. Le Franc fut reçu membre de l'académie françoise pour remplacer Maupertuis.

Il conçut le projet aussi hardi que périlleux d'attaquer la philosophie moderne dans le lieu même où étoit le centre de sa puissance. Son discours de réception se fit attendre six mois : il vouloit mettre tout le soin possible à un ouvrage qui devoit, ou produire un grand bien, ou perdre infailliblement son auteur. Enfin M. Le Franc parut à l'académie françoise : il soutint avec autant de force que de modération son opinion sur la philosophie moderne ; il prouva que la corruption des mœurs, la foiblesse de l'administration, l'inquiétude vague qui commençoit à se faire remarquer parmi les peuples, avoient pour causes les doctrines nouvelles et les attaques portées au christianisme. Il sembloit prévoir les grands bouleversemens qui devoient être bientôt produits par ces théories dangereuses. Dans cet ouvrage dirigé contre des hommes qui ne gardoient aucune mesure, il eut la sagesse de n'employer que le langage de la raison ; il ne se livra à aucun emportement contre ses adversaires ; il poussa même la réserve jusqu'à ne désigner aucun des hommes dont il vouloit réfuter les principes.

Ce discours, qui produisit un grand effet, excita la fureur de tout le parti opposé; il n'y eut pas de persécutions que l'on ne préparât à celui qui avoit osé attaquer la philosophie moderne en pleine académie. M. de Voltaire fit paroître sur-le-champ un écrit anonyme, où les outrages les plus sanglans, les injures les plus grossieres, furent prodigués au nouvel académicien : on pourra juger de ce libelle par le passage suivant, qui prouve que M. Le Franc n'avoit que trop bien jugé l'influence des nouveaux systêmes:

« Quand on prononce devant une académie un
« de ces discours dont on parle un jour ou deux,
« et que même quelquefois on porte aux pieds
« du trône, c'est être coupable envers ses conci-
« toyens que d'oser dire dans ce discours, que la
« philosophie de nos jours sappe les fondemens
« du trône et de l'autel; c'est jouer le rôle d'un
« délateur d'oser avancer que la haine de l'auto-
« rité est le caractere dominant de nos produc-
« tions; et c'est être délateur avec une imposture
« bien odieuse, puisque non seulement les gens
« de lettres sont les sujets les plus soumis, mais
« qu'ils n'ont même aucun privilege, aucune pré-

« rogative qui puissent leur donner le moindre « prétexte de n'être pas soumis. Rien n'est plus « criminel que de vouloir donner aux princes et « aux ministres des idées si injustes sur des sujets « fideles dont les études font honneur à la na- « tion; mais heureusement les princes et les mi- « nistres ne lisent point ces discours, et ceux qui « les ont lus une fois ne les lisent plus ». Les évènemens qui se sont passés sous nos yeux ont suffisamment prouvé si la philosophie moderne étoit ou n'étoit pas ennemie de l'autorité. Au reste on voit que M. de Voltaire ne ménageoit pas ses adversaires: il reproche à M. Le Franc d'avoir fait le personnage d'un vil délateur, et il dit sérieusement qu'on est *criminel* quand on parle aux princes et aux ministres le langage de la vérité. J'ai choisi un des passages les plus modérés de ce libelle; on peut juger du reste. Le prétexte le plus spécieux de la secte philosophique pour attaquer M. Le Franc portoit sur ce qu'à l'académie on ne doit point parler de religion. L'auteur de Didon répondit d'une maniere aussi mesurée que satisfaisante à tous ces griefs. « C'est

« mon discours à l'académie françoise, dit M. Le
« Franc, qui m'a valu ce tissu de calomnies et ce
« débordement d'injures. On me fait un crime
« d'avoir élevé ma voix pour la religion dans une
« compagnie littéraire; où l'anonyme a-t-il appris
« qu'il soit défendu de parler de religion dans
« l'académie françoise? Il n'est pas permis sans
« doute et il ne seroit pas convenable d'y discuter
« des matieres théologiques; les matieres d'état
« n'y doivent pas être traitées non plus: s'ensuit-il
« de là que, dans l'éloge d'un ministre, ou d'un
« négociateur, ce fût manquer au gouvernement
« que de louer et de circonstancier des opérations
« déja finies, des traités exécutés et publiés? Enfin
« où l'anonyme a-t-il trouvé que venger la reli-
« gion contre les esprits forts ce fût traiter des
« matieres de religion? Cette derniere expression
« signifie les discussions dogmatiques, les disputes
« de l'école, les controverses entre les théologiens
« de même communion ou de communion diffé-
« rente; et j'avoue que rien de tout cela ne peut
« être, dans quelque occasion que ce soit, du res-
« sort d'un discours académique: aussi ne suis-je

« pas tombé dans cet inconvénient. Du reste je « n'ai point déféré au trône ni à l'académie les « incrédules et les esprits forts : je ne suis l'en- « nemi de personne ; je ferois du bien à ceux « même qui m'ont fait du mal, et je hais autant « la persécution et le trouble que j'aime la sou- « mission et la paix ». On voit avec quelle noblesse M. Le Franc sait se défendre ; il ne se permet aucune injure contre ceux qui le calomnient et qui l'outragent.

M. Le Franc, dégoûté de Paris dont ses ennemis lui avoient rendu le séjour insupportable, se retira dans le château de Pompignan : l'étude approfondie des auteurs grecs et latins, la composition de plusieurs ouvrages utiles et agréables, la traduction des plus beaux morceaux des prophetes, toutes ces occupations qui avoient fait les délices de sa jeunesse, le dédommagerent des disgraces qu'il avoit éprouvées, et confirmerent l'idée que l'on s'étoit formée de ses talens poétiques et de sa vaste littérature. Le talent le moins contesté à M. Le Franc fut celui de la poésie lyrique ; ses plus grands ennemis ne purent ré-

voquer en doute qu'il ne dût être placé immédiatement après J. B. Rousseau. Tout le monde connoît sa fameuse strophe sur la mort de ce poëte célèbre, et le moyen qu'employa M. de La Harpe pour la faire juger impartialement par M. de Voltaire, qui, ne sachant pas que M. Le Franc en étoit l'auteur, s'écria, *Ah! mon dieu, que cela est beau!* On n'a pas cité aussi souvent la premiere strophe de cette ode, qui est aussi riche de mouvement et d'expressions:

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Ebre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace errant sur les montagnes
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

Cette strophe réunit tous les charmes de l'harmonie à la variété et à la beauté des images.

Les poésies sacrées de M. Le Franc sont celui

de ses ouvrages que M. de Voltaire a le plus couvert de ridicule. Pour donner une idée de ce jugement, presque confirmé par un public habitué à croire M. de Voltaire sur parole, et qui n'eut pas même la curiosité de vérifier, en lisant l'ouvrage, si la critique étoit fondée, je citerai deux fragmens du pseaume de la création, l'un dans le genre lyrique, l'autre dans le genre descriptif. Le poëte parle de Dieu:

Fait-il entendre sa parole ?
Les cieux croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles
Des légions d'esprits fideles
A sa voix s'élancent dans l'air;
Un zele dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Le morceau descriptif est presque aussi beau que celui que l'on vient de lire: on y remarquera sur-tout le mérite de la difficulté vaincue:

Le souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins,

Et la plus foible créature
Est l'objet de ses tendres soins:
Il verse également la seve
Et dans le chêne qui s'éleve
Et dans les humbles arbrisseaux;
Du cedre voisin de la nue
La cime orgueilleuse et touffue
Sert de base aux nids des oiseaux;
Le daim léger, le cerf, et le chevreuil agile
S'ouvrent sur les rochers une route facile;
Pour eux seuls de ces bois Dieu forma l'épaisseur,
Et les trous tortueux de ce gravier aride
Pour l'animal timide
Qui nourrit le chasseur.

On doit à M. Le Franc une traduction des tragédies d'Eschyle: les tableaux énergiques de ce pere de la tragédie grecque y sont rendus avec force: le seul reproche que l'on puisse faire au traducteur est d'avoir quelquefois altéré son original en voulant adoucir quelques peintures un peu prononcées. La version de M. Dutheil, qui a paru depuis, est plus fidele et moins élégante. On doit remarquer le discours qui précede la traduction de M. Le Franc; c'est une dissertation lumineuse sur les mœurs dramatiques des anciens.

Le Voyage du Languedoc par M. Le Franc est dans le goût du voyage de Chapelle et Bachaumont: on y trouve moins de négligence, mais il n'offre point autant de grace et d'abandon. Les connoisseurs ont remarqué dans cet ouvrage un tableau des spectacles des anciens où les combats des gladiateurs sont peints avec beaucoup d'énergie; ce morceau est sur le ton de la haute poésie:

Là nos yeux étonnés promenent leurs regards
Sur les restes pompeux du faste des Césars:
Nous contemplons l'enceinte où l'arene, souillée
Par tant de sang humain dont elle fut mouillée,
Vit tant de fois le peuple ordonner le trépas
Du combattant vaincu qui lui tendoit les bras.
Quoi! dis-je, c'est ici, sur cette même pierre
Qu'ont épargné les ans, la vengeance et la guerre,
Que ce sexe si cher au reste des mortels,
Ornement adoré de ces jeux criminels,
Venoit d'un front serein et de meurtres avide,
Savourer à loisir un spectacle homicide;
C'est dans ce triste lieu qu'une jeune beauté,
Ne respirant ailleurs qu'amour et volupté,
Par le geste fatal de sa main renversée
Déclaroit sans pitié sa barbare pensée,

Et conduisoit de l'œil le poignard suspendu
Dans le flanc d'un captif à ses pieds étendu!

Tous ces travaux d'un genre différent, où l'on remarque un talent distingué, obtinrent à peine à M. Le Franc une estime qui lui étoit disputée par des ennemis implacables. Cependant les connoisseurs l'admiroient en silence, et attendoient pour déclarer hautement leurs sentimens l'instant fatal où la mort de cet homme célebre auroit désarmé l'envie. M. l'abbé Maury, depuis cardinal, s'exprima ainsi sur M. Le Franc dans cette même académie dont un zele trop ardent lui avoit attiré la haine : « M. Le Franc, dont le « principal mérite étoit pendant sa vie une espece « de secret pour une partie de la nation, a fondé « sa réputation sur des titres aussi variés que dura- « bles. En effet, avoir possédé une littérature « vaste et féconde, et réuni à une connoissance « approfondie de l'hébreu, du grec, du latin, de « l'espagnol, de l'italien, de l'anglois, le talent « d'écrire en vers et en prose dans sa propre lan- « gue, la plus difficile de toutes; avoir allié une « érudition immense aux dons de l'imagination,

« et mérité des succès au théâtre, dans les tribu-
« naux, dans les académies; avoir su passer des
« plus hautes conceptions de la poésie aux recher-
« ches de l'histoire, aux méditations de la morale,
« aux calculs de la géométrie, aux défrichemens
« même de la science numismatique; avoir par-
« couru tous les domaines de la littérature, et
« s'être mesuré tour-à-tour, par des tentatives
« plus d'une fois heureuses, avec Virgile et Ra-
« cine, Pindare et Rousseau, Boileau et Horace,
« Anacréon et les commentateurs de la langue
« des Grecs; avoir ajouté à cette variété de con-
« noissances et de talens les lumieres d'un juris-
« consulte, souvent même les vues d'un homme
« d'état; enfin avoir couronné par de bonnes
« actions une carriere si honorable, et consacré
« les travaux d'un homme de lettres et les vertus
« d'un citoyen par les principes et les motifs de
« la religion : tel est le tableau que présente la vie
« de cet écrivain justement célebre. »

M. Le Franc, retiré dans une campagne charmante, partageoit ses soins entre l'étude et la bienfaisance: loin du bruit et des intrigues de la

capitale, il oublioit qu'il avoit des ennemis; une piété sincere, une libéralité éclairée, firent la consolation de ses derniers jours. Il appela dans sa terre des religieuses de la charité, et il leur donna la direction d'un hospice qu'il avoit fondé et doté richement. Il visitoit souvent les pauvres auxquels il avoit offert si généreusement un asyle, et son plus doux plaisir en quittant ses travaux étoit de les consoler et de les secourir.

Tant que M. Le Franc fut magistrat il mérita l'estime de sa province par son aptitude au travail et par son intégrité: dans la retraite il se concilia par des vertus plus rares quoique moins brillantes, l'affection de tous ceux qui l'approchoient. Malgré les efforts de la haine et de la mauvaise foi, sa réputation littéraire a conservé jusqu'à nos jours un grand éclat; et la tragédie de Didon, restée au théâtre, lui a donné le rang d'un des premiers poëtes tragiques du second ordre. Il mourut dans sa terre de Pompignan le 1er novembre 1784.

PRÉFACE *.

On a toujours regardé les amours de Didon et d'Énée comme une des plus belles inventions de Virgile. Le premier et peut-être l'unique objet de ce poëte étoit de flatter l'amour-propre de ses concitoyens, et sur-tout de l'empereur; ainsi son héros ne descend aux enfers que pour apprendre les noms et les exploits des fameux Romains qui doivent naître un jour sur la terre; Vénus ne lui donne un bouclier fait par Vulcain que pour y tracer à ses yeux la naissance et l'éducation miraculeuse de Romulus et de Remus, la gloire de leurs descendans, leurs conquêtes, leurs divisions, leurs guerres civiles, la défaite d'Antoine, et ce magnifique triomphe d'Auguste qui dura trois jours. Enfin, pour ne pas m'écarter de l'épisode qui fait le sujet de cette tragédie, quoi de plus ingénieux que de conduire le fondateur de la nation romaine chez la reine de Carthage, d'inspirer à Didon un amour vio-

* Cette préface étoit écrite avant la mort de M. le président Bouhier: le lecteur s'en appercevra dans l'endroit où l'on répond à ce savant académicien. (*Note de l'auteur.*)

lent pour Énée, d'arracher celui-ci aux charmes d'une passion incompatible avec sa gloire et contraire aux ordres du destin, d'établir par cette fatale séparation la haine et la rivalité des deux peuples, et d'annoncer en même tems la supériorité des Romains sur les Carthaginois?

Si cette partie de l'Enéïde a dû être intéressante pour les compatriotes de Virgile, elle ne l'est guere moins pour ses lecteurs: c'est un prince échappé de l'incendie de Troie, un héros que les Grecs poursuivent avec fureur, à qui les nations étrangeres refusent même l'hospitalité, qu'une tempête affreuse a jeté sur les côtes d'Afrique, et qui se trouve lui-même réduit à la derniere extrémité lorsque Vénus l'envoie chez Didon. Cette princesse, aussi malheureuse que lui, persécutée par son frere et tyrannisée par les rois ses voisins, sacrifie ses propres intérêts à son amour pour Énée; elle lui offre sa main avec sa couronne et comble de bienfaits les Troyens. Cependant les dieux lui enlevent ce qu'elle a de plus cher; son amant la quitte; et cette reine infortunée aime mieux mourir que de survivre à la perte qu'elle vient de faire.

« En effet, dit Racine, * nous n'avons rien de

---

* Préface de la tragédie de Bérénice.

« plus touchant dans tous les poëtes que la sé-
« paration de Didon et d'Énée dans Virgile. Eh!
« qui doute que ce qui a pu fournir assez de
« matiere pour tout un chant d'un poëme hé-
« roïque où l'action dure plusieurs jours, ne
« puisse suffire pour le sujet d'une tragédie,
« dont la durée ne doit être que de quelques
« heures »?

J'ai souvent été surpris que Racine ait donné la préférence à Bérénice sur Didon. Ce dernier sujet, bien plus théâtral que l'autre, auroit produit entre les mains de ce grand homme une tragédie égale à ses meilleurs poëmes. Il ne seroit point tombé dans les fautes que j'ai faites, et auroit enchéri sur le peu de beautés qu'on a daigné remarquer dans ma piece.

Après avoir présenté le sujet de Didon par le beau côté, en voici le vice et les inconvéniens. Didon, dans l'Eneïde, se livre trop légèrement à son goût pour un étranger, qui n'est, à le suivre de près, qu'un amant sans foi, qu'un prince foible, qu'un dévot scrupuleux. J'ai dû nécessairement abandonner Virgile dans le caractere de mon héros: j'ai même osé donner des bornes à l'excessive piété d'Énée; je l'ai fait parler contre l'abus des oracles et l'impression dangereuse qu'ils font souvent sur l'esprit des peuples. J'ai

voulu qu'il fût religieux sans superstition, qu'il agît toujours de bonne foi, soit avec les Troyens quand il veut demeurer à Carthage, soit avec Didon quand il se dispose à la quitter; en un mot qu'il fût prince et honnête homme.

J'écrivis en 1734 que Virgile *étoit un mauvais modele* pour les caracteres. L'expression est dure, et ne convenoit point à mon âge ni à mon peu d'expérience: je la rétracte aujourd'hui, par respect pour Virgile, en pensant toujours de même, par respect pour la vérité.

Un écrivain illustre, et que j'honore à tous égards, a pris vivement contre moi le parti du prince des poëtes latins : il m'a fait l'honneur d'employer à me réfuter une partie de la préface qu'il a mise à la tête d'un de ses ouvrages *. J'attendois pour lui répondre une occasion de le faire à propos. Elle se présente aujourd'hui naturellement; il ne trouvera pas mauvais que je la saisisse. D'ailleurs je fais gloire de penser comme lui sur les anciens en général, et sur Virgile en particulier. C'étoit un poëte incomparable et qui avoit reçu de la nature un privi-

* La traduction de quelques morceaux de Pétrone, d'Ovide, et de Virgile, par le président Bouhier.

lege exclusif pour l'art des vers; car, dans quelque langue que ce soit, il n'est point de versification qui approche de la sienne. Mais ce poëte incomparable, ce versificateur unique avoit aussi des défauts, et sa partie foible étoit l'art des caracteres. M. le président Bouhier n'en convient pas: ce que j'ose reprendre dans Virgile il le trouve admirable; et je sais que son sentiment est d'un très grand poids.

Si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.

« Comment a-t-on pu, dit-il, traiter de prince « foible un héros aussi vaillant, aussi intrépide « qu'Enée est représenté dans l'Enéïde? En quelle « occasion a-t-il montré quelque foiblesse indigne « de son caractere? Sera-ce parceque Virgile « l'a dépeint quelquefois versant des larmes? « Mais Achille, l'indomtable Achille n'en verse- « t-il pas dans Homere quand on lui enleve « Briséïs? ne pleure-t-il pas amèrement en ap- « prenant la mort de son cher Patrocle? Le ter- « rible Ajax n'en fait-il pas de même en d'autres « occasions? »

Ces citations sont exactes; l'application ne l'est pas. Les guerriers de l'Iliade pleurent quel-

quefois, je l'avoue; mais de quelle maniere et dans quelles circonstances? ce n'est point à tout propos comme Enée, qui pleure plus souvent et plus abondamment lui seul que tous les guerriers d'Homere ensemble.

Diomede, l'un des combattans aux jeux funebres de Patrocle, dans la course des chars, pleure de rage quand Apollon lui fait tomber le fouet de la main. Agamemnon pleure de dépit et de douleur dans le conseil de guerre qu'il tient pendant la nuit, pour annoncer aux chefs de l'armée, battus et poursuivis par Hector jusque dans leurs retranchemens, qu'il faut promptement lever le siege et reprendre le chemin de la Grece. Achille pleura quand Eurybate et Talthybius, hérauts d'Agamemnon, eurent emmené Briséïs.

Qui ne voit d'abord que ce ne sont point là des pleurs de foiblesse ni de pusillanimité? Ces attendrissemens continuels ne supposent pas une grande fermeté d'ame. On voit des personnes qui expriment tous leurs sentimens par des larmes; le plaisir, la douleur, la joie, l'admiration, les font pleurer: ce sont de fort honnêtes gens dans la société civile; mais ce seroient de médiocres personnages dans un poëme épique. Le don des larmes sied mal à un héros.

Madame Dacier prétend que Virgile a puisé

dans Homere jusqu'à l'idée même du sien. Énée dit à Pandare : « Fils de Lycaon, que la colere des dieux est terrible »! C'est d'après ce mot qu'a été formé le principal caractere de l'Enéïde. Cette remarque de madame Dacier n'est point frivole et renferme beaucoup de sens en peu de mots. Énée joue dans l'Iliade un rôle assez subalterne, quoiqu'il y ait pourtant ses traits distinctifs comme les autres; car, en fait de personnages, tout est peint, tout est vivant dans Homere. Mais, en qualité de poëte grec, il a cru devoir par-tout déprimer les Troyens; Énée près de combattre contre Diomede se croit déja vaincu, et n'a d'espérance qu'en la vîtesse de ses chevaux; Diomede, au contraire, compte si audacieusement sur la victoire, qu'il ordonne d'avance à Sthénélus de courir aux chevaux de son ennemi et de les mener au camp : l'opposition de ces deux caracteres est frappante. De pareils coups de pinceau ne sont pas communs chez Virgile. Ne pourroit-on pas dire qu'il n'a pas assez perdu de vue dans son poëme la médiocrité d'Énée dans l'Iliade? Souvent on est foible avec beaucoup de valeur; et tel est, si je ne me trompe, le héros de l'Enéïde.

Le reproche d'amant sans foi ne paroît pas plus solide à M. le président Bouhier que celui de prince foible: il faudroit, selon lui, qu'Énée *se*

fût lié à Didon par quelque engagement solennel; mais on n'en trouve, ajoute-t-il, *aucun vestige dans toute la narration de Virgile.* Je lis, ou j'entends bien différemment le quatrieme livre de son poëme; j'y apperçois non seulement des vestiges, mais des preuves plus claires que le jour de tous les faux sermens qu'Énée a faits à Didon.

Etablissons en premier lieu si c'est ici un prince ferme et raisonnable, un pere de famille qui doit de bons exemples à son fils, un chef de nation, et le fondateur désigné du plus grand empire de la terre; ou bien un aventurier, un séducteur de princesses. Dans ce dernier cas il a pu croire que les bontés de la reine et les sermens dont on est prodigue en pareille occasion, et qu'il ne lui avoit pas refusés, au moins dans la grotte, ne l'engageoient que médiocrement avec elle: mais on jugera autrement si l'on ne considere en lui, suivant le dessein de Virgile, qu'un personnage grave, qu'un prince toujours occupé de ses infortunes passées, de son état présent, et de l'oracle des dieux; qu'un pere soigneux de l'éducation de son fils, et qui lui enseigne de bonne heure à supporter courageusement les revers et les travaux:

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem;
Fortunam ex aliis.

Il semble qu'un homme de ce caractere ne doive point abuser de la foiblesse d'une femme, d'une reine, de sa bienfaitrice. Pourquoi flatter sa passion? pourquoi souffrir qu'elle parle publiquement de mariage consommé?

> Nec jam furtivum Dido meditatur amorem,
> Conjugium vocat.

Il y a plus; on ne peut douter qu'il n'ait promis à cette princesse de régner avec elle à Carthage: Jupiter en est alarmé; il envoie Mercure, qui trouve Énée au milieu des architectes et des ouvriers, donnant des ordres pour le plan des fortifications et la disposition des édifices, et ne pensant en aucune façon aux préparatifs de son départ; ce qui lui attire des reproches très vifs de la part du messager des dieux.

Je finis cette discussion, déja beaucoup trop longue, en me couvrant du bouclier de l'académie *della Crusca*, l'une des plus respectables compagnies littéraires de l'Europe. Voici comme elle s'explique sur le caractere d'Énée, dans son apologie du Roland furieux de l'Arioste, contre le dialogue de Camillo Pellegrini sur la poésie épique:

« Quel personnage pour Énée, qui étoit d'un « âge mûr, et qui avoit un fils déja grand, auquel

« il devoit donner de bons exemples, de courir « les aventures galantes, et de faire l'amour « comme un jeune homme dans le tems qu'il « étoit chargé des entreprises les plus impor- « tantes, et que les dieux lui avoient révélé « qu'ils le destinoient à fonder l'empire romain! « Quelle trahison d'abandonner indignement une « reine, qui, après l'avoir tiré de la misere, l'avoit « reçu dans ses bras et comblé de mille biens! « Vit-on jamais de plus noire perfidie? et c'est « une raison puérile (*è scusa da bambini*) et « contre toute vraisemblance de prétexter les or- « dres de Jupiter, etc... » Les expressions de l'original sont moins mesurées que celles de la traduction.

Le fameux Rousseau a peint Énée d'après nature, ou, pour mieux dire, d'après Virgile, dans une ode que tout le monde connoît:

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur
Qui, fuyant sa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des dieux de Pergame,
Ravit son pere à la flamme,
Tenant son fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme,
Qui se perdit en chemin?

Je m'appuierai encore des réflexions de M. l'abbé Desfontaines : il me permettra bien de rapporter ici ce qu'il m'écrivoit en 1740, dans le tems qu'il travailloit à sa belle traduction de Virgile: « Je vous avoue que le caractere misé-« rable d'Énée me dégoûte bien : un auteur qui « donneroit aujourd'hui un pareil caractere à son « héros, soit dans un poëme, soit dans un roman, « seroit sifflé. Énée est un homme foible et un « dévot insipide ». Tant d'autorités prouvent au moins que mon sentiment dans cette dispute littéraire n'est ni absurde ni singulier.

Il ne seroit pas aussi facile de justifier les défauts de ma tragédie, sur lesquels le succès qu'elle eut dans sa nouveauté ne m'a jamais ébloui : c'est le coup d'essai d'un âge sans expérience ; une piece composée sans le secours d'amis connoisseurs, et dans le fond d'une province. J'aurois peut-être mieux fait de ne la point livrer au public ; mais je ferois plus mal encore de la lui laisser avec toutes ses imperfections : on n'est pas forcé de s'ériger en écrivain, mais on est obligé de corriger ses écrits.

D'ailleurs on ne risque rien à s'enrichir des beautés de Virgile. Je n'avois point profité de toutes celles qui pouvoient embellir ma piece ; j'avoue que je sentis bien, en composant cet ou-

vrage, que je ne saisissois pas tout ce qu'il y a de plus fort et de plus théâtral dans le quatrieme livre de l'Énéïde: les avant-coureurs du trépas de Didon forment un tableau effrayant, auquel je n'avois substitué que de la tendresse et de la douleur; en un mot la prochaine mort de Didon, le *pallida morte futurâ* ne régnoit point assez dans le cinquieme acte, qui avoit besoin en cela d'être remanié.

On a pu remarquer aussi que Madherbal promet à Iarbe, dans la premiere scene du premier acte, de représenter fortement à la reine qu'il est de son intérêt de préférer ce jeune prince à tout autre; ce qui sembloit annoncer une scene entre Didon et ce ministre: cependant il n'en est plus parlé; car je compte pour rien ces deux vers du troisieme acte (scene quatrieme):

> J'ai cru devoir vous dire, en ministre fidele,
> Tout ce que m'inspiroit votre gloire et mon zele.

Il faut quelque chose de plus pour la justesse et la netteté de la conduite théâtrale: j'y ai remédié par une scene entiere que j'ai ajoutée au premier acte. On en trouvera aussi une nouvelle au commencement du quatrieme, entre Achate et Madherbal. A cela près les autres corrections

portent sur le dialogue en général, sur des vers foibles, des expressions négligées, des mots parasites, et des rimes peu exactes.

On m'objectera peut-être que j'ai mis le récit d'une apparition au cinquième acte, contre l'usage constamment observé de ne placer ces sortes de morceaux que dans le premier acte, ou dans le second tout au plus. Je répondrois, si je n'avois pas d'autre excuse, que l'on peut quelquefois s'écarter des routes frayées, pourvu que l'on arrive à son but aussi vîte et sans s'égarer. Mais Virgile vient ici à mon secours: dans son poëme, comme dans ma tragédie, les circonstances que j'ai décrites sont essentiellement liées avec le dénouement de l'action; Didon ne voit des spectres que quand elle a des remords, et les remords ne viennent que quand Énée s'en va: tout cela est dans la nature; et les véritables regles sont de peindre les passions au naturel.

Un étranger illustre *, mais que ses liens aca-

---

* M. l'abbé Venuti, l'un des fondateurs de l'académie de Crotone, correspondant honoraire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, associé de l'académie de Bordeaux et de celle de Montauban. Il est arriere-neveu du savant Philippo Venuti, l'un des trois auteurs qui ont travaillé au meilleur commentaire que l'on ait sur Virgile. Son frere est surintendant des cabinets du pape. (*Note de l'auteur.*)

démiques, si j'ose m'exprimer ainsi, ont naturalisé parmi nous, et qui joint à beaucoup de génie l'érudition la plus agréable et la plus variée, avoit traduit Didon en italien dans l'état où elle fut imprimée pour la premiere fois en 1734. Je n'avois pas le bonheur de le connoître quand il fit cet honneur distingué à ma tragédie: je lui ai confié depuis mon manuscrit; et il m'a répété souvent, avec une candeur peu commune chez les gens de lettres, qu'en traduisant Didon il avoit souhaité plus d'une fois tous les changemens que j'y ai faits.

Heureux si les beautés de sa poésie pouvoient rendre la mienne supportable aux yeux d'une nation qui a produit les plus grands poëtes, et qui ayant reçu des mains des Grecs tous les talens et tous les arts, les a répandus avec tant de profusion chez tous les peuples de l'Europe!

J'apprends dans ce moment que les comédiens, à qui on avoit confié à mon insu et contre mes intentions le nouveau manuscrit de cette piece, l'ont remise au théâtre, sans avoir adopté d'autre changement que le nouveau cinquieme acte; ce qui a dû produire un effet bizarre, ce dernier acte étant beaucoup moins vide de choses, et bien plus travaillé que les quatre premiers tels qu'on les a dans l'ancienne édition.

Je me flatte que celle-ci réparera bientôt les inconvéniens de cette représentation tronquée.

C'est tout ce que j'avois à dire sur une tragédie que le public a honorée de son indulgence, et que je voudrois bien rendre digne de son approbation.

ACTEURS.

DIDON, reine de Carthage.

ÉNÉE, chef des Troyens.

IARBE, roi de Numidie.

MADHERBAL, ministre et général des Carthaginois.

ACHATE, capitaine troyen.

ÉLISE, } femmes de la suite de Didon.
BARCÉ, }

ZAMA, officier d'Iarbe.

GARDES.

La scene est à Carthage, dans le palais de la reine.

DIDON.



Perin del. *Massard Jourdan Sculp.*

Et mes derniers soupirs sont encore pour toi !

Acte V. Sc. IV.

DIDON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Reviens de ta surprise; oui, c'est moi qui t'embrasse,
Et qui cherche en ces lieux la fin de ma disgrace.
Qu'il est doux pour un roi de revoir un ami!

MADHERBAL.

Je vous ai reconnu, seigneur, et j'ai frémi;
Iarbe sur ces bords! Iarbe dans Carthage!
Vous, ce roi si vanté d'un peuple encor sauvage,
Qui menace nos murs de la flamme et du fer!
Vous, héros de l'Afrique, et fils de Jupiter!
Quel important besoin, ou quel malheur extrême

Vous fait quitter ici l'éclat du diadême,
Et pourquoi...

IARBE, *l'interrompant.*

Trop souvent mes ministres confus
Ont de ta jeune reine essuyé les refus.
J'ai su dissimuler la fureur qui m'anime;
Et, contraignant encor mon dépit légitime,
Je viens, sous le faux nom de mes ambassadeurs,
De cette cour nouvelle étudier les mœurs,
De ses premiers dédains lui demander justice,
Menacer, joindre enfin la force à l'artifice...
Que sais-je? n'écouter qu'un transport amoureux,
Me découvrir moi-même, et déclarer mes feux.

MADHERBAL.

Vos feux!... Qu'ai-je entendu? Quoi! vous aimez la rei
Dans sa cour, à ses pieds l'amour seul vous amene?
Vous, seigneur?

IARBE.

Je t'étonne, et j'en rougis. Apprends
De mon malheureux sort les progrès différens.
Jadis, par mon aïeul exclus de la couronne,
Avant que le destin me rappelât au trône,
Tu sais que, déguisant ma naissance et mon nom,
J'allai fixer mes pas à la cour de Sidon;
A toi seul en ces lieux je me fis reconnoître.
Je te vis détester les crimes de ton maître;
Je crus que je pouvois me livrer à ta foi.
L'épouvante régnoit dans le palais du roi;

On y pleuroit encor le trépas de Sichée;
A son époux Didon pour jamais arrachée
Couloit dans les ennuis ses jours infortunés:
Je la vis; ses beaux yeux aux larmes condamnés
Me soumirent sans peine au pouvoir de leurs charmes.
J'osai former l'espoir de calmer ses alarmes;
Contre Pygmalion je voulois la servir:
A ta reine en secret j'allois me découvrir;
Rien ne m'arrêtoit plus, lorsque sa prompte fuite
Rompit tous les projets de mon ame séduite.
Quelle fut ma tristesse, ou plutôt ma fureur!
Tu voulus vainement pénétrer dans mon cœur:
Indigné des forfaits d'un tyran sanguinaire,
J'abandonnai sa cour affreuse et solitaire,
Et portai mes regrets, mes transports violens
Jusqu'aux sources du Nil et sous des cieux brûlans.
Après quatre ans entiers l'auteur de mes miseres
Me rendit par sa mort le sceptre de mes peres;
Je passai de l'exil sur le trône des rois:
Je crus que ma raison reprendroit tous ses droits,
Que de mes mouvemens la gloire enfin maîtresse
Sauroit bien triompher d'un reste de foiblesse,
Et que les soins cuisans d'un malheureux amour
Respecteroient le trône et fuiroient de ma cour.
Bientôt un bruit confus, alarmant tous nos princes,
Répand avec terreur au fond de leurs provinces
Que d'un peuple étranger arrivé dans nos ports
Les murs de jour en jour s'élevent sur ces bords:

J'apprends que, de son frere évitant la furie,
Didon veut s'emparer des côtes de Libye...
Qu'un amour mal éteint se rallume aisément!
Le mien reprend sa force et croît à tout moment:
Dans ce nouveau transport je me flatte, j'espere
Qu'au milieu de l'Afrique une reine étrangere
Ne rejettera point le secours et la main
D'un roi le plus puissant de l'empire africain;
Par mes ambassadeurs j'offre cette alliance...
Projets mal concertés! inutile espérance!
Ses refus, colorés de frivoles raisons,
Deux fois m'ont accablé des plus sanglans affronts.
Je veux, tel est l'amour qui m'aveugle et m'entraîne,
Tenter moi-même encor cette superbe reine;
Tout prêts à se montrer, mes soldats, mes vaisseaux,
Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux:
L'amour conduit mes pas, la haine peut les suivre.
Dans ce doute mortel je ne saurois plus vivre:
Des refus de Didon j'ai trop long-tems gémi;
Aujourd'hui son amant, demain son ennemi!

MADHERBAL.

Voilà donc d'un grand roi toute la politique!
Ses fureurs vont régler le destin de l'Afrique!..
Il menace, il gémit, des pleurs mouillent ses yeux!
(*à part.*)
Iarbe meurt d'amour... et ma reine... Grands dieux,
Que dans le cœur des rois vous mettez de foiblesse!..

(*à Iarbe.*)

Ah! ne succombez pas sous le trait qui vous blesse.
Un autre flatteroit l'erreur où je vous voi;
Seigneur, fuyez la reine.

IARBE.

Acheve; explique-toi:
Rien n'est à ménager quand les maux sont extrêmes;
Acheve, Madherbal; dis-moi tout, si tu m'aimes!

MADHERBAL.

Que ne suis-je en ces lieux ce qu'autrefois j'y fus,
Vous ne formeriez point des desirs superflus!
Depuis plus de trois ans sorti de ma patrie,
J'ai quitté pour Didon l'heureuse Phénicie:
Instruit que, sans relâche en butte au noir courroux
Du tyran qui versa le sang de son époux,
Elle venoit, aux bords où le destin l'exile,
Contre un frere cruel mendier un asyle,
Je courus; je craignis pour ses jours menacés:
La reine dans ses murs à peine encor tracés
Reçut avec transport un serviteur fidele,
Et de sa confiance elle honora mon zele.
Mais qu'il faut peu compter sur la faveur des rois!
Un instant détermine ou renverse leur choix.
Depuis que les Troyens, échappés du naufrage,
Ont cherché leur asyle aux remparts de Carthage,
Didon, qui les rassemble au milieu de sa cour,
D'emplois et de bienfaits les comble chaque jour;

Eux seuls ont chez la reine un accueil favorable.
Ce n'est pas que j'envie un crédit peu durable;
Je vois en frémissant ce reste de vaincus
Prolonger nos périls par leur présence accrus:
Pour tout dire, on prétend qu'une éternelle chaîne
Doit unir en secret Énée avec la reine.

IARBE.

Que dis-tu? Quoi! la reine... Ah! c'est trop m'outrager!
Je venois la fléchir; il faut donc me venger!
Les Tyriens, eux-même indignés contre Enée,
Souffriront à regret ce honteux hyménée;
Toi-même verras-tu d'un œil indifférent
Couronner dans ces murs le chef d'un peuple errant?
Ta chûte des Troyens seroit bientôt l'ouvrage,
Madherbal: c'est à toi de seconder ma rage.

MADHERBAL.

Moi, seigneur, moi rebelle!... Ah! j'en frémis d'horreur!...
Mais il faut excuser l'amour et sa fureur:
Fallût-il sur moi seul attirer la tempête,
Et dussé-je payer mes discours de ma tête,
Je parlerai, seigneur; et peut-être ma voix
Aura-t-elle au conseil encore quelque poids.
La reine à vos desirs ne peut trop tôt souscrire;
Je le vois, je le pense, et j'oserai le dire:
Mais si de Madherbal le zele parle en vain,
Si l'étranger l'emporte, et s'il l'épouse enfin,
N'attendez rien, malgré votre douleur mortelle,
D'un sujet, d'un ministre à ses devoirs fidele.

Jamais flatteur, toujours prêt à leur obéir,
Je sais parler aux rois, mais non pas les trahir...
On ouvre... Rappelez toute votre prudence,
Et forcez votre amour à garder le silence.

SCENE II.

DIDON, IARBE, MADHERBAL, ÉLISE, BARCÉ, SUITE DE DIDON DANS LE FOND.

IARBE, *à Didon.*

Reine, j'apporte ici les vœux d'un souverain:
Iarbe par ma voix vous offre encor sa main;
Et si, sans affecter une audace trop vaine,
Un sujet peut vanter les attraits d'une reine,
Du roi qui me choisit heureux ambassadeur,
Je puis en vous voyant vous promettre son cœur;
Pour un hymen si beau tout parle, tout vous presse.
De nos vastes états souveraine maîtresse,
En impuissans efforts, en murmures jaloux,
Laissez de votre frere éclater le courroux;
Qu'il redoute lui-même une sœur outragée,
Qui n'a qu'à dire un mot, et qui sera vengée.
Au nom d'Iarbe seul vos ennemis tremblans
Respecteront vos murs encore chancelans;
Lui seul peut désormais assurer votre empire.
Terminez, grande reine, un hymen qu'il desire;
Et que toute l'Afrique, instruite de son choix,

Adore vos attraits et chérisse vos lois.

DIDON.

Lorsque, du sort barbare innocente victime,
J'ai fui loin de l'Asie un frere qui m'opprime,
Je ne m'attendois pas qu'un fils du roi des dieux
Voulût m'associer à son rang glorieux:
Je dis plus; j'avouerai que cette préférence
Exigeoit de mon cœur plus de reconnoissance;
Mais, tel est aujourd'hui l'effet de mon malheur,
Didon ne peut répondre à cet excès d'honneur.
Qu'importe à votre roi l'hymen d'une étrangere?
Faut-il que mes refus excitent sa colere?
Sauver mes jours proscrits, rendre heureux mes sujets,
Avec les rois voisins entretenir la paix,
C'est tout ce que j'espere, ou que j'ose prétendre:
Un jour mes successeurs pourront plus entreprendre;
C'en est assez pour moi: mais je ne regne pas
Pour donner lâchement un maître à mes états.

IARBE.

Vos états?... Mais enfin, puisqu'il faut vous le dire,
Madame, dans quels lieux fondez-vous un empire?
Ce roi qui vous recherche, et que vous dédaignez,
Vous demande aujourd'hui de quel droit vous régnez?
Ce rivage et ce port compris dans la Libye
Ont obéi long-tems aux rois de Gétulie;
Les Tyriens et vous n'ont pu les occuper
Sans les tenir d'Iarbe, ou sans les usurper.

DIDON.

Ce discours téméraire a de quoi me surprendre:
Vous abusez du rang qui me force à l'entendre;
Ministre audacieux, sachez que votre roi
Sans doute est mon égal, mais ne peut rien sur moi.
Par d'étranges hauteurs ce monarque s'explique:
Prétend-il disposer des trônes de l'Afrique?
Eh! quel droit plus qu'un autre a-t-il de commander?
Les empires sont dus à qui sait les fonder.
Cependant quelle haine ou quelle méfiance
Armeroit contre moi votre injuste vengeance?
De quoi vous plaignez-vous, et quel crime ont commis
D'infortunés soldats à mes ordres soumis?
Ont-ils troublé la paix de vos climats stériles?
Ont-ils brûlé vos champs et menacé vos villes?
Que dis-je? ce rivage où les vents et les eaux
D'accord avec les dieux ont poussé mes vaisseaux,
Ces bords inhabités, ces campagnes désertes,
Que sans nous la moisson n'auroit jamais couvertes,
Des sables, des torrens, et des monts escarpés;
Voilà donc ces pays, ces états usurpés?...
Mais devrois-je, à vos yeux rabaissant ma couronne,
Justifier le rang que le destin me donne?
Les rois, comme les dieux, sont au-dessus des lois:
Je regne; il n'est plus tems d'examiner mes droits.

IARBE.

Cette fierté m'apprend ce qu'il faut que je pense.

Ainsi d'un roi vainqueur vous bravez la puissance?
Déja prête à partir la foudre est dans ses mains,
Madame: toutefois, forcé par vos dédains,
Forcé par son honneur de punir une injure
Qui de tous ses sujets excite le murmure,
S'il pense à se venger, je connois bien son cœur,
Croyez que ses regrets égalent sa fureur:
Mais vous l'avez voulu; votre injuste réponse
Ne permet plus...

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends et vois ce qu'on m'annonce:
Je sais combien les rois doivent être irrités
D'une paix, d'un hymen trop souvent rejetés;
Un refus est pour eux le signal de la guerre.
Autour de mes remparts ensanglantez la terre:
Iarbe, je le vois, est tout prêt d'éclater;
Je l'attends sans me plaindre, et sans le redouter.

IARBE.

Ah! je ne sais que trop les raisons... Mais, madame,
Je devrois respecter les secrets de votre ame:
J'en ai trop dit peut-être; excusez un sujet
Qu'entraîne pour son prince un amour indiscret.
Je vous laisse. A vos yeux mon zele a dû paroître,
Et j'apprendrai bientôt vos refus à mon maître.

(*Il sort.*)

SCENE III.

DIDON, MADHERBAL, ÉLISE, BARCÉ, SUITE.

DIDON, *à part.*

Il faudra donc payer le tribut de mon rang,
Et pour régner en paix verser des flots de sang!...
Affreux destin des rois!... mais la gloire l'ordonne...
(*à Madherbal.*)
Vous, ministre guerrier, l'appui de ma couronne,
C'est à vous de pourvoir au salut de l'état.

MADHERBAL.

Madame, je réponds du peuple et du soldat;
S'ils craignent, c'est pour vous, et non pas pour eux-mêmes;
Soumis avec respect à vos ordres suprêmes...

DIDON, *l'interrompant.*

Qu'ils m'aiment seulement, c'est là tout mon espoir:
Malheur aux souverains obéis par devoir!
Qu'importe que l'on meure en servant leur querelle,
Si dans le fond des cœurs la haine éteint le zele?...
Autour de nous la guerre allume son flambeau;
Mes refus sur Carthage attirent ce fléau:
Que diront mes sujets?

MADHERBAL.

Ils combattront, madame...
Mais, puisque vous voulez pénétrer dans leur ame,
Lire leurs sentimens, et connoître leurs vœux,

J'obéis à ma reine, et vais parler pour eux.
Ils pensoient que le nœud d'une auguste alliance
Pouvoit seul affermir votre foible puissance,
Vous assurer un trône élevé par vos mains.
Voyez dans quels climats vous fixent les destins.
Contre les noirs projets de votre injuste frere
Pensez-vous que les flots vous servent de barriere?
Les pavillons de Tyr sont les rois de la mer;
Ici les Africains, peuple indomtable et fier;
Plus loin d'affreux écueils, des rochers, et des sables,
D'un pays inconnu limites effroyables,
De stériles déserts, de vastes régions
Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons,
Sont d'éternels remparts, dans l'état où nous sommes,
Entre tous vos sujets et le reste des hommes.
Pour mettre en sûreté votre sceptre et vos jours
Aux autels de l'hymen implorez du secours;
Votre gloire en dépend encor plus que la nôtre:
Au bonheur d'un époux daignez devoir le vôtre;
Daignez au rang suprême associer un roi.

DIDON.

J'estime vos conseils autant que je le doi;
Je les ai prévenus... Mais quel choix puis-je faire?

MADHERBAL.

Un héros seul sans doute est digne de vous plaire;
Les plus grands rois du monde en seroient honorés.
D'ennemis furieux nous sommes entourés;
L'étendard de la guerre et le son des trompettes

Vous avertit assez des périls où vous êtes:
Du moins que votre époux ait plus que des aïeux;
Qu'il soit, si vous voulez, issu du sang des dieux,
Mais qu'il ait des soldats, des villes, des provinces:
Votre hymen est brigué par tant d'illustres princes;
Par leurs ambassadeurs tous vous offrent leurs vœux:
C'est régner sur les rois que de choisir entre eux;
Mais choisissez, madame; et qu'un digne hyménée
De vos jours opprimés change la destinée.
Se peut il qu'un héros, qu'un jeune souverain,
Qu'un fils de Jupiter vous sollicite en vain?
Iarbe...

DIDON, *l'interrompant.*

C'est assez; et je rends grace au zele
D'un ami, d'un ministre, et d'un guerrier fidele.
Je dois répondre aux vœux du peuple et de la cour,
Et vous saurez mon choix avant la fin du jour.

(*Madherbal sort.*)

SCENE IV.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à part.*

Hélas! il est écrit avec des traits de flamme
Ce choix tant combattu, ce choix qu'a fait mon ame!
Mon malheureux secret n'est que trop dévoilé;

Mes yeux et mes soupirs l'ont assez révélé!...
(*à Elise et à Barcé.*)
O vous à qui mon cœur s'ouvre avec confiance,
Vous dont les soins communs ont formé mon enfance,
Compagnes, qui faisiez la douceur de mes jours,
Devant vous à mes pleurs je donne un libre cours.

ÉLISE.

Eh! pourquoi consumer vos beaux jours dans les larme
Ce triste désespoir est-il fait pour vos charmes?
Sujette dans l'Asie, et reine en ces climats,
Les hommages des rois accompagnent vos pas:
Le choix que vous ferez affermira sans doute
Cet empire naissant que l'Afrique redoute.
Vous pouvez être heureuse, et vous versez des pleurs!

BARCÉ.

Qui l'eût cru que l'amour causeroit vos malheurs,
Vous que depuis la mort de votre époux Sichée
Tant de superbes rois ont en vain recherchée?
Échappé du courroux de Neptune et de Mars
Un étranger paroît; il charme vos regards;
Vous l'aimez aussitôt que le sort vous l'envoie!

DIDON.

Oui, je l'aime; et mon ame est pour jamais la proie
De la divinité dont il reçut le jour;
Je reconnois sa mere à mon funeste amour!
Car ne présumez pas qu'en secret satisfaite
Votre reine elle-même ait hâté sa défaite:

J'ai combattu long-tems; et dans ces premiers jours
La mort même et l'enfer venoient à mon secours:
Tremblante de frayeur, de remords déchirée,
Aux mânes d'un époux je me croyois livrée;
Mais ces tristes objets sont enfin disparus:
Énée est dans mon cœur, les remords n'y sont plus!...
Hélas! avec quel art il a su me surprendre!
Chaque instant qu'attachée au plaisir de l'entendre
J'écoutois le récit de ces fameux revers
Qui du nom des Troyens remplissent l'univers,
Malgré le nouveau trouble élevé dans mon ame,
Je prenois pour pitié les transports de ma flamme.
Quelle étoit mon erreur, et qu'il est dangereux
De trop plaindre un héros aimable et malheureux!...
    (*à part.*)
Amour, que sur nos cœurs ton pouvoir est extrême!...
    (*à Elise.*)
Même après le danger on craint pour ce qu'on aime...
Je crois voir les combats que j'entends raconter;
Je frémis pour Énée, et je cours l'arrêter:
Tantôt sous ces remparts que la Grece environne
Je le vois affronter les fureurs de Bellone;
Je le suis, et des Grecs défiant le courroux,
Je prétends sur moi seule attirer tous leurs coups:
Mais bientôt sur ses pas je vole épouvantée
Dans les murs saccagés de Troie ensanglantée:
Tout n'est à mes regards qu'un vaste embrasement;

A travers mille feux je cherche mon amant;
Je tremble que du ciel la faveur ralentie
N'abandonne le soin d'une si belle vie;
Mes vœux des immortels implorent le secours...
Toutefois, au moment de voir trancher ses jours,
Dans ce dernier combat où l'entraîne la gloire
Je crains également sa mort ou sa victoire;
Je crains que des Troyens relevant tout l'espoir,
Il ne m'ôte à jamais le bonheur de le voir.

(*à part.*)

Ilion, à ton sort mes yeux donnent des larmes:
Mais, pardonne à l'amour qui cause mes alarmes,
De ta chûte aujourd'hui je rends graces aux dieux,
Puisque c'est à ce prix qu'Énée est en ces lieux.

ÉLISE.

Le bonheur de ma reine est tout ce qui me flatte;
Mais, puisqu'il faut enfin que votre amour éclate,
Songez à prévenir le barbare courroux
D'un frere qui vous hait et d'un rival jaloux...
Puissent des Phrygiens la force et le courage
Soutenir dignement le destin de Carthage!
Puisse leur alliance...

DIDON, *l'interrompant.*

Oui, je vais déclarer
Un hymen que mon cœur ne veut plus différer...
Quoi! du rang où je suis déplorable victime,
Faut-il sacrifier un amour légitime;

Et, nourrissant toujours d'ambitieux projets,
Immoler mon repos à de vains intérêts?
N'ajoutons rien aux soins de la grandeur suprême:
Trop de tourmens divers suivent le diadême;
Et le destin des rois est assez rigoureux
Sans que l'amour les rende encor plus malheureux!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉNÉE, ACHATE.

ÉNÉE.

Tandis que de sa cour la reine environnée
Aux chefs des Tyriens apprend notre hyménée,
Cher Achate, je puis t'ouvrir en liberté
Les secrets sentimens de mon cœur agité.
En vain à mes desirs tout semble ici répondre,
L'inflexible destin se plaît à me confondre;
Je ne sais quel remords me trouble nuit et jour:
Les jeux et les plaisirs regnent dans cette cour,
Cependant son éclat m'importune et me gêne;
Je jouis à regret des bienfaits de la reine;
Par mille soins divers je me sens déchirer.
Que m'annonce ce trouble, et qu'en dois-je augurer?
Quoi! de ces lieux encor faudra-t-il que je parte?
Se peut-il que le ciel, que Junon m'en écarte,
Que je sois sans asyle, et que les seuls Troyens
Perdent dans l'univers le droit de citoyens?

ACHATE.

Je ne reconnois point Énée à ce langage;
Ah! rougissez plutôt des bienfaits de Carthage!
Non, ce n'est point l'amour, c'est la guerre, seigneur,
Qui seule d'un héros doit payer la valeur;
Hâtez-vous de poursuivre une illustre conquête...
Eh quoi! vous balancez! quel charme vous arrête?
Qu'est devenu ce cœur si grand, si généreux,
Que n'étonna jamais le sort le plus affreux?

ÉNÉE.

Depuis que dans le sang des peuples de Pergame
Ménélas a puni les crimes de sa femme,
Et qu'aux bords ravagés par les Grecs triomphans
Les cendres d'Ilion sont le jouet des vents,
J'ai conduit, j'ai traîné de rivage en rivage
Le reste des Troyens échappé du carnage:
Nous avons cru cent fois arriver dans ces lieux
Que nous avoient promis les ministres des dieux;
Mais tu sais comme alors d'invincibles obstacles
Démentoient à nos yeux le prêtre et les oracles.
Ici l'onde en fureur nous éloignoit du bord;
Là, par un vent plus doux conduit jusques au port,
J'ai vu des nations ensemble conjurées
Les armes à la main nous fermer leurs contrées;
Plus loin, quand mes soldats accablés de travaux
Commençoient à goûter les douceurs du repos,
Qu'ils vivoient sans alarme, et traçoient avec joie
Les temples et les murs d'une seconde Troie,

Je vis les dieux armés de foudres et d'éclairs
Aux Troyens effrayés parler du haut des airs,
Et la contagion, pire que le tonnerre,
Couvrir d'un souffle impur la face de la terre;
Il fallut s'éloigner de ces bords infectés:
Ainsi dans l'univers proscrits, persécutés,
Victimes des rigueurs d'une injuste déesse,
Énée et les Troyens trouvent par-tout la Grece!
Touché de nos malheurs, un seul peuple aujourd'hui
Nous reçoit dans ses murs, nous offre son appui:
Crois-tu que mes soldats, qui jouissent à peine
De l'asyle et des biens qu'ils doivent à la reine,
S'il faut abandonner ces fortunés climats,
Et braver sur les flots les horreurs du trépas,
Reconnoissent ma voix, et quittent sans murmure
Le repos précieux que Didon leur assure,
Pour aller sur mes pas en de sauvages lieux
Importuner encor les oracles des dieux?

ACHATE.

Obéir à son roi n'est pas un sacrifice.
Seigneur, à vos soldats rendez plus de justice:
Le malheur, votre exemple, en ont fait des héros;
Présentez-leur la gloire, ils fuiront le repos.
Mais vous-même, s'il faut vous parler sans contrainte,
Le refus des Troyens n'est pas la seule crainte
Qui retient en ces lieux vos desirs et vos pas;
Un soin plus séduisant...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Je ne m'en défends pas,
Je brûle pour Didon; sa vertu magnanime
N'a que trop mérité mes feux et mon estime.
Je ne sais si mon cœur se flatte en son amour,
Mais peut-être le ciel m'appeloit à sa cour;
Son malheur est le mien, ma fortune est la sienne:
Elle fuit sa patrie, et j'ai quitté la mienne:
Le fier Pygmalion poursuit les Tyriens;
Les Grecs de toutes parts accablent les Troyens:
L'un à l'autre connus par d'affreuses miseres,
Le destin nous rassemble aux terres étrangeres:
Et peut-on envier à deux cœurs malheureux
Le funeste rapport qui les unit tous deux?
Que dis-je? sans Didon, sans ses soins favorables,
D'Ilion fugitif les restes méprisables,
Inconnus dans ces lieux, sans vaisseaux, sans secours,
Sur un rivage aride auroient fini leurs jours.
As-tu donc oublié comme après le naufrage
Nous crûmes sur ces bords tomber dans l'esclavage?
Les Tyriens en foule accompagnoient nos pas,
Et déja contre nous ils murmuroient tout bas:
Sur un trône brillant leur jeune souveraine
Rendit d'abord le calme à mon ame incertaine;
Ses regards, ses discours, garans de sa bonté,
Cet air majestueux, cette douce fierté,
Ces charmes dont l'éclat, digne ornement du trône,

Sur le front d'une reine embellit la couronne,
Les hommages flatteurs d'une superbe cour,
Tout m'inspiroit déja le respect et l'amour:
Avec quelle douceur écoutant ma priere,
Dans le noble appareil d'une pompe guerriere,
Cette reine, sensible au récit de mes maux,
Promit de terminer le cours de mes travaux.
Les effets chaque jour ont suivi sa promesse:
Achate, je dois tout aux soins de sa tendresse;
Eh! puis-je refuser mon cœur à ses attraits
Quand ma reconnoissance est due à ses bienfaits?

ACHATE.

Tel est d'un cœur épris l'aveuglement extrême,
Il se fait un plaisir de s'abuser lui-même;
Et le vôtre, seigneur, qui cherche à s'éblouir,
Court après le danger quand il devroit le fuir:
Déja, tout occupé de sa grandeur future,
D'un trop honteux repos votre peuple murmure;
Il croit que chaque instant retarde ses destins;
Si la gloire une fois...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Eh! c'est ce que je crains.
Je ne trahirai point cette gloire inhumaine;
Mais mon cœur sait aussi ce qu'il doit à la reine...
Je la vois... Laisse-nous. Trop heureux en ce jour
Si je puis accorder et l'honneur et l'amour!

(*Achate sort.*)

SCENE II.

DIDON, ÉNÉE, ÉLISE.

DIDON, *à Enée.*

Seigneur, il étoit tems que ma bouche elle-même
Aux peuples de Carthage apprît que je vous aime,
Et qu'un nœud solennel, gage de notre foi,
Devoit aux yeux de tous vous engager à moi:
A cet heureux hymen je vois que tout conspire,
Le salut des Troyens, l'éclat de mon empire:
Ce n'est pas l'amour seul dont le tendre lien
Doit unir à jamais votre sort et le mien,
Un intérêt commun aujourd'hui nous engage:
Je termine vos maux, vous défendrez Carthage;
Et, malgré tant de rois contre nous irrités,
Vous saurez affermir le trône où vous montez.
Cher prince, qu'il est doux pour mon cœur, pour le vôtre,
Que notre sort dépende et de l'un et de l'autre,
Et qu'un lien charmant, l'objet de tous nos vœux,
Finisse nos malheurs en couronnant nos feux!

ÉNÉE.

Ah! c'est de tous les biens le plus cher à mon ame!
Quel comble à vos bienfaits! quel bonheur pour ma flamme!
(*à part.*)
Quoi! je serois à vous?... Espoir trop enchanteur,

Ne seras-tu pour moi qu'une flatteuse erreur?
(*à Didon.*)
Mais ma crainte peut-être en secret vous offense?
Pardonnez, le malheur nourrit la défiance...
Ah! si je disposois des jours que je vous doi,
Et si tous les Troyens pensoient comme leur roi!...

DIDON, *l'interrompant.*

Que dites-vous, seigneur? quelle alarme nouvelle...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

S'il faut périr pour vous, je réponds de leur zele:
Mais je vous aime trop pour rien dissimuler;
Ma princesse... (*il hésite.*)

DIDON.

Achevez; vous me faites trembler!

ÉNÉE.

Vous voyez sur ces bords le déplorable reste
D'un peuple si long-tems à ses vainqueurs funeste;
Cependant, accablé du malheur qui le suit,
Malgré l'abaissement où le ciel l'a réduit,
Malgré tant d'ennemis obstinés à sa perte,
Et la mort tant de fois à ses regards offerte,
Ce reste fugitif, ce peuple infortuné,
A soumettre les rois croit être destiné.
Les Troyens sur mes pas veulent se rendre maîtres
Des climats où jadis ont régné leurs ancêtres;
L'Ausonie est ce lieu si cher à leurs desirs:
Leurs chefs osent déja condamner mes soupirs;
Je tremble que du ciel les sacrés interpretes

Ne joignent leur suffrage à ces rumeurs secretes,
Et qu'un zele indiscret, échauffant les esprits,
Ne porte jusqu'à moi la révolte et les cris.
Tel est du préjugé le pouvoir ordinaire,
Il soumet aisément le crédule vulgaire;
Courageux sans honneur, scrupuleux sans vertu,
Souvent, dans les transports dont il est combattu,
Le soldat, entraîné sur la foi d'un oracle,
Du respect pour les rois foule à ses pieds l'obstacle,
Cede sans la connoître à la religion,
Et se fait un devoir de la rebellion...
Ah! si le même jour où mon ame contente
Se promet un bonheur qui passoit mon attente,
Si, dans le moment même où vous me l'annoncez,
(*voyant Didon changer de visage.*)
Une gloire barbare... Hélas! vous frémissez!

DIDON.

Qu'ai-je entendu? cruel! quel funeste langage!...
Le trouble de mon cœur m'en apprend davantage;
Quoi! cet hymen si doux, si cher à nos souhaits,
Seroit donc traversé par vos propres sujets?
Je voulois les combler et de bien et de gloire;
Ils veulent donc ma mort?

ÉNÉE.

Non, je ne puis le croire;
Enchantés du repos que vous leur assurez,
Ils vous verront, madame, et vous triompherez:
Mon cœur qui s'attendrit souffre à regret l'idée

Du trouble dont votre ame est déja possédée...
Je vous quitte: il est tems d'instruire les Troyens
Du nœud qui les unit aux soldats tyriens;
Mais, dût le ciel lui-même, inspirant ses ministres,
Ne m'annoncer ici que des ordres sinistres,
Ni les dieux offensés, ni le destin jaloux,
Ne m'ôteront l'amour dont je brûle pour vous.
(*Il sort.*)

SCENE III.

DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à Elise.*
Élise, que deviens-je, et quel trouble m'agite?
Quel soupçon se présente à mon ame interdite?
De quel malheur fatal vient-il me menacer?
Énée! ô ciel!... Non, non, je ne puis le penser:
Il m'aime; il ne veut point trahir une princesse
Qui par mille bienfaits lui prouve sa tendresse.
Mais, lorsque notre hymen doit faire son bonheur,
Quel noir pressentiment fait naître sa terreur?...
(*à part.*)
Est-ce toi, peuple ingrat!... est-ce vous, cher Énée,
Qui trompez sans pitié mon ame infortunée?
Qui dois-je soupçonner? quels maux dois-je prévoir?
Conspirez-vous ensemble à trahir mon espoir?
Tendre ou perfide amant!... Fatale incertitude!

ÉLISE.

Soupçonner un héros de tant d'ingratitude,
Quand vos bienfaits sur lui versés avec éclat...

DIDON, *l'interrompant.*

En amour un héros n'est souvent qu'un ingrat!
Hélas! après l'espoir dont je m'étois flattée
Dans quel gouffre d'horreurs suis-je précipitée!
Je m'attends désormais aux plus sensibles coups;
J'ignore mes malheurs, et dois les craindre tous.

ÉLISE.

Ah! du choix des Troyens vos faveurs vous répondent,
Et contre leurs destins les vôtres vous secondent:
Assez et trop long tems leur empire détruit,
Un pays ignoré qui sans cesse les fuit,
Ont causé leurs regrets, nourri leur espérance;
Croyez que le repos, les plaisirs, l'abondance,
Effaceront bientôt de ces cœurs prévenus
Une ville brûlée et des bords inconnus.

DIDON.

Non; il faut qu'avec lui mon ame s'éclaircisse...
J'y vole... Un seul instant redouble mon supplice...

SCENE IV.

DIDON, BARCÉ, ÉLISE.

DIDON, *à part.*

Mais que nous veut Barcé?

BARCÉ.

Prêt à quitter ces lieux,
L'ambassadeur demande à paroître à vos yeux,
Madame: il suit mes pas, et vient pour vous instruire
D'un secret important au bien de cet empire.

DIDON, *à part.*

Quoi! dans le moment même où mon cœur désolé
Cherche à vaincre l'ennui dont il est accablé,
Quand je sens augmenter la douleur qui me presse,
Faut-il qu'à mes regards un étranger paroisse?
Il lira dans mes yeux mon triste désespoir;
Et peut-être mes pleurs... N'importe, il faut le voir...
Que vous êtes cruels, soins attachés au trône,
Et que vous vendez cher le pouvoir qu'il nous donne!
(*à Elise.*)
Par la contrainte affreuse où je suis malgré moi,
Élise, tu connois quel est le sort d'un roi:
Ce faste dont l'éclat l'environne sans cesse
N'est qu'un dehors pompeux qui cache sa foiblesse;
Sous la pourpre et le dais nous bravons l'univers!...
Je vais parler en reine, et mon cœur est aux fers...
(*à Barcé.*) (*à Elise.*)
Appelez ce Numide... Et vous, qu'on se retire.
(*Barcé sort d'un côté, et Elise d'un autre.*)

SCENE V.

DIDON.

Que vient-il m'annoncer?... Que pourrai-je lui dire?

SCENE VI.

IARBE, DIDON.

IARBE.

Iarbe aux Phrygiens est donc sacrifié,
Madame? votre hymen est enfin publié!
C'est peu que d'un refus l'ineffaçable outrage
D'un monarque puissant irrite le courage,
Un guerrier, qui jamais ne l'auroit espéré,
A l'amour d'un grand roi se verra préféré!
Du moins si votre cœur, sans desirs et sans crainte,
Pour toujours de l'hymen avoit fui la contrainte....
Mais de ce double affront l'éclat injurieux
N'armera pas en vain un prince furieux!...
Achevez sans rougir ce fatal hyménée;
Bravez toute l'Afrique, et couronnez Énée:
Il sera votre époux, il défendra vos droits;
Et bientôt, défiant le courroux de nos rois,
Suivi de ses Troyens...

DIDON, *l'interrompant.*

Je m'abuse peut-être.
Vous pouvez cependant rejoindre votre maître;
C'est à lui de choisir ou la guerre ou la paix:
J'aime, j'épouse Énée, et mes soldats sont prêts.

IARBE.

Oui, madame, il choisit; et vous verrez sans doute
Éclater des fureurs que pour vous je redoute!...
Vous épousez Énée; et votre bouche, ô ciel!
Me fait avec plaisir un aveu si cruel.
(*à part.*)
Ne tardons plus, suivons le courroux qui m'entraîne.

DIDON.

Oubliez-vous qu'ici vous parlez à la reine?

IARBE.

A ma témérité reconnoissez un roi.

DIDON.

Quoi! se peut-il qu'Iarbe...

IARBE, *l'interrompant.*

Oui, cruelle! c'est moi:
Dès mes plus jeunes ans, par le destin contraire
Conduit dans les climats où regne votre frere,
Je vous vis; vos malheurs firent taire mes feux...
Un autre parleroit des tourmens rigoureux
Qui remplirent depuis une vie odieuse
Qui ne sauroit sans vous être jamais heureuse:
Je ne viens point ici, de moi-même enivré,
Vous faire de ma flamme un aveu préparé;

Peut fait à l'art d'aimer, j'ignore ce langage
Que pour surprendre un cœur l'amour met en usage;
Je laisse à mes rivaux les soupirs, les langueurs,
Du luxe asiatique hommages séducteurs,
Vains et lâches transports dont la vertu murmure,
Qu'enfante la mollesse, et que suit le parjure:
Je vous offre ma main, mon trône, mes soldats:
Dites un mot, madame, et je vole aux combats;
Je domterai, s'il faut, l'Afrique et votre frere:
Mais malheur au rival dont l'ardeur téméraire
Osera disputer à mon amour jaloux
Le bonheur de vous plaire et de vaincre pour vous!

DIDON.

Seigneur, de votre amour justement étonnée,
A de nouveaux revers je me vois condamnée;
Car enfin, quel que soit le transport de vos feux,
Mon cœur n'est plus à moi pour écouter vos vœux...
Mais quoi! je connois trop cette vertu sévere
Dont votre auguste front porte le caractere:
Un héros tel que vous, fameux par ses exploits,
Dont l'Afrique redoute et respecte les lois,
Maître de tant d'états, doit l'être de son ame;
Voudroit-il, n'écoutant que sa jalouse flamme,
D'un amant ordinaire imiter les fureurs?
Non, ce n'est pas aux rois d'être tyrans des cœurs.
Montrez-vous fils du dieu que l'olympe révere:
J'admire vos exploits, votre amitié m'est chere;
C'est à vous de savoir si je puis l'obtenir,

Ou si de mes refus vous voulez me punir:
Si, dans les mouvemens du feu qui vous anime,
Vous voulez seconder le destin qui m'opprime,
Hâtez-vous, signalez votre jaloux transport;
Accablez une reine en butte aux coups du sort,
Qui, prête à voir sur elle éclater le tonnerre,
Peut succomber enfin sous une injuste guerre,
Mais que le sort cruel n'abaissera jamais
A contraindre son cœur pour acheter la paix.

(*elle sort.*)

SCENE VII.

IARBE.

Dieux! quel trouble est le mien! le feu qui me dévore
Malgré ses fiers dédains peut-il durer encore!

SCENE VIII.

ZAMA, IARBE.

IARBE.

Où courez-vous, Zama?

ZAMA.

Seigneur, songez à vous;
On soupçonne qu'Iarbe est caché parmi nous;
Un bruit sourd et confus...

IARBE, *l'interrompant.*

Il n'est plus tems de feindre:
Iarbe est découvert; mais tu n'as rien à craindre.

ZAMA.

Eh quoi! lorsqu'on s'attend à voir de toutes parts
Vos soldats furieux assiéger ces remparts,
Croyez-vous qu'un rival, l'objet de votre haine...

IARBE, *à part.*

Malheureux! où m'emporte une tendresse vaine?
La rage et le dépit me font verser des pleurs!
N'ai-je pu déguiser mes jalouses fureurs?...
Et toi, qui dois rougir du feu qui me surmonte,
Toi, qui devrois venger ma douleur et ma honte,
Maître de l'univers, les dédains, les mépris,
Si je suis né de toi, sont-ils faits pour ton fils?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Non, tu combats en vain l'amour qui me possede;
Une prompte vengeance en est le seul remede:
J'estime tes conseils, j'admire ta vertu;
Sous le joug malgré moi je me sens abattu:
Je vois ce que mon rang me prescrit et m'ordonne;
Un excès de foiblesse est indigne du trône:
Je sais qu'un souverain, un guerrier tel que moi
N'est point fait pour céder à la commune loi;
Qu'il faut, loin de gémir dans un lâche esclavage,
Que sur ses passions il regne avec courage;
Et qu'un grand cœur enfin devroit toujours songer
A vaincre son amour plutôt qu'à le venger:
Sans doute; et de mes feux je dois rougir peut-être;
Mais la raison nous parle, et l'amour est le maître...
Que sais-je! la fureur ne peut elle à son tour
Dans un cœur outragé succéder à l'amour?

Ou, si je veux en vain surmonter sa puissance,
Du moins l'heureux succès d'une juste vengeance
Adoucira les soins qui troublent mon repos;
Et c'est toujours un bien que de venger ses maux.

MADHERBAL.

Je vous plains d'autant plus que votre cœur lui-même,
Seigneur, paroît gémir de sa foiblesse extrême.
Ah! si votre ame en vain tâche de se guérir,
Si vos propres malheurs ne servent qu'à l'aigrir;
Brisez avec fierté de rigoureuses chaînes;
Mais n'intéressez point votre gloire à vos peines...
Les refus de la reine offensent votre honneur;
Ils arment vos sujets. Non, je ne puis, seigneur,
Dans de pareils transports vous flatter ni vous croire.
Qu'a de commun enfin l'amour avec la gloire?
Et le refus d'un cœur est-il donc un affront
Qui doive d'un héros faire rougir le front?
Songez...

IARBE, *l'interrompant.*

J'aime la reine; un autre me l'enleve!
Ah! s'il faut malgré moi que leur hymen s'acheve,
Je ne souffrirai pas qu'heureux impunément
Ils insultent ensemble à mon égarement!...
(*à part.*)
A quoi me réduis-tu, trop cruelle princesse!
Tu sais comme mon cœur, tout plein de sa tendresse,
Venoit avec transport offrir à tes appas
Un secours nécessaire à tes foibles états;

J'ai voulu contre tous défendre ton empire,
Et tu veux me forcer, ingrate! à le détruire.

MADHERBAL.

Eh, bien! suivez, seigneur, ce courroux éclatant,
Et d'un combat affreux précipitez l'instant;
Baignez-vous dans le sang, frappez votre victime
En amant furieux plus qu'en roi magnanime:
C'est aux dieux maintenant d'être notre soutien.
Je vois sans en frémir son danger et le mien.
Avec la même ardeur, avec le même zele
Que j'ai parlé pour vous, je périrai pour elle;
Et l'univers peut-être, instruit de ses douleurs,
Condamnera vos feux et plaindra ses malheurs.

IARBE.

Eh! que m'importe à moi ce frivole murmure
Pourvu que ma vengeance efface mon injure?
Non, non, d'une maîtresse adorer les rigueurs,
Ménager son caprice et respecter ses pleurs,
C'est le frivole excès d'une pitié timide,
Et qui n'entra jamais dans le cœur d'un Numide.
J'exciterai, dis-tu, l'horreur de l'univers?
Eh! crois-tu que le dieu qui tonne dans les airs
Souffre sans éclater qu'une femme étrangere
Au sang de Jupiter indignement préfere
Un transfuge échappé des bords du Simoïs,
Qui n'a su ni mourir, ni sauver son pays,
Et qui n'apporte ici du fond de la Phrygie
Que les crimes de Troie et les mœurs de l'Asie?

J'en atteste le dieu dont j'ai reçu le jour;
Ces superbes remparts, témoins de mon amour,
Ces lieux où, dévoré d'une flamme trop vaine,
J'ai moi-même essuyé les refus de ta reine,
Ne me reverront plus que, la flamme à la main,
Jusque dans ces palais me frayer un chemin:
J'assemblerai, s'il faut, toute l'Éthiopie;
Dans ses déserts brûlans j'armerai la Nubie;
Des peuples inconnus suivront mes étendards:
Un déluge de feu couvrira vos remparts;
Et, si ce n'est assez pour les réduire en poudre,
Mes cris iront aux cieux, et j'ai pour moi la foudre!
(*il sort.*)

SCENE II.

MADHERBAL.

Juste ciel, qui m'entends, écarte ces horreurs!...
(*appercevant entrer Elise.*)
Élise vient... Sait-elle encor tous nos malheurs?

SCENE III.

MADHERBAL, ÉLISE.

MADHERBAL.

Enfin voici le jour marqué par nos alarmes,

Madame; c'en est fait, Iarbe court aux armes:
Témoin de la fureur qui dévore ses sens,
Je viens de recevoir ses adieux menaçans;
Le bruit dans nos remparts va bientôt s'en répandre.

ÉLISE.

A de pareils transports la reine a dû s'attendre.
Je courois sur vos pas la chercher en ces lieux...
(*voyant paroître Didon.*)
Je la vois... la douleur est peinte dans ses yeux.

SCENE IV.

DIDON, MADHERBAL, ÉLISE.

DIDON, *à Elise.*

Ah! venez rassurer une amante troublée.
Des guerriers Phrygiens l'élite est assemblée,
Leurs prêtres ont déja fait dresser des autels;
Ils entraînent Énée aux pieds des immortels...
Élise, autour de lui je ne vois que des traîtres.

ÉLISE.

Eh quoi! soupçonnez-vous la vertu de leurs prêtres?
Qui sait si par leurs soins les volontés du sort
Avec tous vos projets ne seront pas d'accord?
Que craignez-vous?

DIDON.

Je crains ce que leur bouche annonce;
Jamais la vérité ne dicta leur réponse.

Je ne sais, mais mon cœur est pénétré d'effroi...
Et ce moment peut-être est funeste pour moi!

MADHERBAL.

Permettez, au milieu de vos tristes alarmes,
Qu'un zélé serviteur interrompe vos larmes.
Vous devez votre esprit, madame, à d'autres soins:
L'amour a ses momens, l'état a ses besoins.
D'un Africain jaloux vous concevez la rage;
C'est à nous de songer à prévenir l'orage.
Je n'examine plus si l'hymen d'un grand roi,
Si cent peuples soumis à votre auguste loi,
Vos sujets glorieux étendant leur puissance
Jusqu'aux bords où le Nil semble prendre naissance,
Si l'avantage enfin de donner à vos fils
Jupiter pour aïeul et les dieux pour amis,
D'un éclat si flatteur devoient remplir votre ame,
Ou du moins quelque tems balancer votre flamme:
Avant que votre cœur pour la derniere fois
Aux yeux même d'Iarbe eût déclaré son choix,
J'ai cru devoir vous dire, en ministre fidele,
Tout ce que m'inspiroit votre gloire et mon zele;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'un sujet plein d'honneur
Doit jamais de son maître accepter la faveur:
Mais si sa volonté ne peut être changée,
N'importe en quels projets son ame est engagée,
Résister trop long-tems ce seroit le trahir:
C'est aux dieux de juger, aux sujets d'obéir.
Ainsi ne pensons plus qu'à la prompte défense

Qui peut de l'ennemi confondre l'espérance.
Bientôt sur ces remparts tous nos chefs rassemblés
Calmeront par mes soins nos citoyens troublés:
En vain contre Didon l'Afrique est conjurée;
Du peuple et du soldat ma reine est adorée:
Tout peuple est redoutable et tout soldat heureux
Quand il aime ses rois en combattant pour eux.

ÉLISE, *à Didon.*

Oui, je ne doute point qu'au gré de votre envie
Les Tyriens pour vous ne prodiguent leur vie...
Mais quoi! vous oubliez qu'un téméraire amour
Ose vous menacer jusque dans votre cour!
Je ne le cache point, instruit de cette injure,
Autour de ce palais votre peuple murmure;
Il demande vengeance, et se plaint hautement
Qu'Iarbe dans ces murs vous brave impunément;
Et si l'on en croyoit les discours de Carthage,
Par votre ordre en ces lieux retenu pour otage...

DIDON, *l'interrompant.*

Le retenir ici! qu'ose-t-on proposer?
De son funeste amour est-ce à moi d'abuser?
Je sais que des flatteurs les coupables maximes
Du nom de politique honorent de tels crimes;
Je sais que, trop séduits par de vaines raisons,
Mille fois mes pareils, dans leurs lâches soupçons,
Ont violé le droit des palais et des temples;
La cour de plus d'un prince en offre des exemples:
Mais un traître jamais ne doit être imité.

Moi, qu'oubliant les lois de l'hospitalité,
D'un roi dans mon palais j'outrage la personne!
Est-ce aux rois d'avilir l'éclat de la couronne,
Nous qui devons donner au reste des humains
L'exemple du respect qu'on doit aux souverains?...
(*à Madherbal.*)
Oui, malgré les malheurs où son courroux nous jette,
Allez, et que ma garde assure sa retraite;
Que ce prince, à l'abri de toute trahison,
Accable, s'il le peut, mais respecte Didon:
J'aime mieux, au péril d'une guerre barbare,
Que l'univers, témoin du sort qu'on me prépare,
Condamne un vain excès de générosité,
Que s'il me reprochoit la moindre lâcheté.
(*Madherbal sort.*)

SCENE V.

DIDON, ÉLISE.

DIDON.

Ah! c'est trop retenir ma douleur et mes larmes!
Mon amant peut lui seul dissiper mes alarmes...
(*à part.*)
Qu'il tarde à revenir!... Et vous, peuples ingrats,
Loin de mes yeux encor retiendrez-vous ses pas?

ÉLISE, *voyant paroître Enée.*

Il vient.

DIDON, *à part.*

A son aspect que ma crainte redouble!
Tout est perdu pour moi; je le sens à mon trouble.

SCENE VI.

DIDON, ÉNÉE, ÉLISE.

ÉNÉE, *à part, au fond du théâtre, en appercevant Didon, et en voulant s'éloigner.*

Dieux! je ne croyois pas la rencontrer ici.

DIDON, *à part.*

Approchons... Mon destin va donc être éclairci!...
(*à Enée, en le retenant.*)
Vous me fuyez, seigneur?

ÉNÉE.

Malheureuse princesse,
Je ne méritois pas toute votre tendresse.

DIDON.

Non, je vous aimerai jusqu'au dernier soupir...
Mais que dois-je penser? je vous entends gémir!...
Vous détournez de moi votre vue égarée...
Ah! de trop de soupçons mon ame est dévorée...
Seigneur!...

ÉNÉE.

Au désespoir je suis abandonné!
Vous voyez des mortels le plus infortuné!
Mon cœur frémit encor de ce qu'il vient d'apprendre.

Dans le camp des Troyens le ciel s'est fait entendre :
Il s'explique, madame, et me réduit au choix
D'être ingrat envers vous, ou d'enfreindre ses lois.
Une voix formidable, aux mortels inconnue,
A murmuré long-tems dans le sein de la nue :
Le jour en a pâli, la terre en a tremblé;
L'autel s'est entr'ouvert, et le prêtre a parlé.
« Étouffe, m'a-t-il dit, une tendresse vaine;
« Il ne t'est pas permis de disposer de toi«
« Fuis des murs de Carthage, abandonne la reine;
« Le destin pour une autre a réservé ta foi ».
Tout le peuple aussitôt pousse des cris de joie.
Jugez du désespoir où mon ame se noie!
J'ai voulu vainement combattre leurs projets:
On m'oppose du ciel les absolus décrets,
Les champs ausoniens promis à notre audace,
Et l'univers soumis aux héros de ma race,
Dans un repos obscur Énée enseveli,
Ses exploits oubliés, son honneur avili,
Des Troyens fugitifs la fortune incertaine,
De vos propres sujets le mépris et la haine :
Que vous dirai-je enfin? accablé de douleur,
Déchiré par l'amour, entraîné par l'honneur...

(il hésite à poursuivre.)

DIDON.

Qu'avez-vous résolu?

ÉNÉE.

Plaignez plutôt mon ame!

Tout parloit contre vous, tout condamnoit ma flamme,
Ma gloire, mes sujets, nos prêtres, et mon fils....

DIDON, *l'interrompant.*

N'achevez pas, cruel! vous avez tout promis!...
Où suis je? N'est-ce point un songe qui m'abuse?
Est-ce vous que j'entends?... Interdite, confuse,
Je sens ma foible voix dans ma bouche expirer.
Est-il bien vrai? ce jour va donc nous séparer?
Qui me consolera dans mes douleurs profondes?
Mon cœur, mon triste cœur vous suivra sur les ondes;
Et d'une vaine gloire occupé tout entier,
Au fond de l'univers vous irez m'oublier!...
M'oublier!... Ah! cruel! de quelle affreuse idée
Mon ame en vous perdant se verra possédée!
J'ai tout sacrifié, j'ai tout trahi pour vous;
Je romps la foi jurée à mon premier époux;
Des rois les plus puissans je dédaigne l'hommage;
J'expose pour vous seul le salut de Carthage;
Je le fais avec joie, et le ciel m'est témoin
Que mon amour voudroit encore aller plus loin!...
Hélas! de notre hymen la pompe est ordonnée;
Je volois dans vos bras, cher et barbare Énée!...
Mais que dis-je? ton sort ne dépend plus de toi:
Je t'ai livré mon cœur, tu m'as donné ta foi;
Les sermens font l'hymen, et je suis ton épouse:
Oui, je la suis, Énée!

ÉNÉE, *à part.*

O fortune jalouse!

Pouvois-tu m'accabler par de plus rudes coups?...
(à Didon.)
Ah! je suis mille fois plus à plaindre que vous!
Vous régnez en ces lieux; ce trône est votre ouvrage;
Le ciel n'a point proscrit les remparts de Carthage,
Il les voit s'élever, et ne vous force pas
D'aller de mers en mers chercher d'autres états:
Le soin de gouverner un peuple qui vous aime,
L'éclat et les attraits de la grandeur suprême
Effaceront bientôt une triste amitié
Que nourrissoit pour moi votre seule pitié;
Et moi, jusqu'au tombeau j'aimerai ma princesse;
Mon cœur vers ces climats revolera sans cesse,
Climats trop fortunés où l'on vit sous vos lois!
Hélas! si de mon sort j'avois ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrois de vos mains un sceptre, une patrie.
Les dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits
Qui pouvoit réparer tous les maux qu'ils m'ont faits!...
Adieu: vivez heureuse et régnez dans l'Afrique.

DIDON.

Ainsi vous remplirez ce décret tyrannique,
Cet oracle fatal, si souvent démenti?
Mon espoir, mes projets, tout est anéanti?
Ni l'état déplorable où l'amour m'a réduite,
Ni la mort qui m'attend, n'arrêtent votre fuite;
Vous rompez sans gémir les liens les plus doux....
Mais pour votre départ quel tems choisissez-vous?

Nul vaisseau n'ose encor reparoître sur l'onde;
Voyez ce ciel obscur et cette mer qui gronde....
Ah! prince, quand ces murs défendus par Hector,
Quand ce même Ilion subsisteroit encor,
Dans les tombeaux de l'onde iriez-vous chercher Troie?
Attendez que des mers le ciel ouvre la voie;
Et puisqu'il faut enfin vous perdre pour toujours,
Que je vous perde au moins sans craindre pour vos jou

ÉNÉE.

A vos desirs, aux miens le ciel est inflexible.
Hélas! si vous m'aimez, montrez-vous moins sensible!
Obéissez en reine aux volontés du sort.
Rien ne peut des Troyens modérer le transport;
Effrayés par l'oracle et pleins d'un nouveau zele,
Ils volent dès ce jour où le ciel les appelle:
Moi-même vainement je voudrois arrêter
Des sujets contre moi prompts à se révolter;

(*Voyant l'altération que son discours porte dans les traits de Didon.*)

Je les verrois bientôt... Mais quel sombre nuage,
Madame, en ce moment trouble votre visage?
Vous ne m'écoutez plus, vous détournez les yeux.

DIDON.

Non, tu n'es point le sang des héros, ni des dieux!
Au milieu des rochers tu reçus la naissance!
Un monstre des forêts éleva ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme et de trahir ses feux!

Dis-moi, qui t'appeloit aux bords de la Libye ?
T'ai-je arraché moi-même au sein de ta patrie ?
Te fais-je abandonner un empire assuré,
Toi qui dans l'univers proscrit, désespéré,
Environné par-tout d'ennemis et d'obstacles,
Serois encor sans moi le jouet des oracles ?
Les immortels, jaloux du soin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur ?...
Ah! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante;
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante!
Tranquilles dans les cieux, contens de nos autels,
Les dieux s'occupent-ils des amours des mortels ?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse;
Ou si jusques à nous leur majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi
Qui d'une foible amante ont abusé la foi!
Crains d'attester encor leur puissance suprême!
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même!...
Mais tu ne connois point leur austere équité;
Tes dieux sont le parjure et l'infidélité!

ÉNÉE.

Hélas! que vos transports ajoutent à ma peine!
Moi-même je succombe; et mon ame incertaine
Ne sauroit soutenir l'état où je vous vois....
Didon!...

DIDON, *l'interrompant.*

Adieu, cruel! pour la derniere fois.
Va, cours, vole au milieu des vents et des orages;

Préfere à mon palais les lieux les plus sauvages;
Cherche au prix de tes jours ces dangereux climats
Où tu ne dois régner qu'après mille combats:
Hélas! mon cœur charmé t'offroit dans ces asyles
Un trône aussi brillant et des biens plus tranquilles!
Cependant tes refus ne peuvent me guérir;
Mes pleurs et mes regrets, qui n'ont pu t'attendrir,
Loin d'éteindre mes feux les redoublent encore....
Je devrois te haïr, ingrat! et je t'adore!
Oui, tu peux sans amour t'éloigner de ces bords;
Mais ne crois pas du moins me quitter sans remords;
Ton cœur fût-il encor mille fois plus barbare,
Tu donneras des pleurs au jour qui nous sépare;
Et du haut de ces murs, témoins de mon trépas,
Les feux de mon bûcher vont éclairer tes pas!

(elle veut s'éloigner.)

ÉNÉE, *voulant la retenir.*

Ah! madame, arrêtez!....

DIDON, *l'interrompant.*

Ah! laisse-moi, perfide!

ÉNÉE.

Où courez-vous? souffrez que la raison vous guide!

DIDON.

Va, je n'attends de toi ni pitié, ni secours.
Tu veux m'abandonner, que t'importent mes jours?

ÉNÉE.

Eh bien! malgré les dieux vous serez obéie....

(Didon sort avec Elise.)

SCENE VII.

ÉNÉE.

Elle fuit!... Arrêtez!... Prenons soin de sa vie.
(*il fait quelques pas pour suivre Didon.*)

SCENE VIII.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE, *arrêtant Enée.*

Seigneur, les Phrygiens n'attendent que leur roi.
Partons; le ciel l'ordonne.

ÉNÉE.

Achate, laisse-moi:
Le ciel n'ordonne pas que je sois un barbare.
(*il sort.*)

SCENE IX.

ACHATE.

Que vois-je?... quel transport de son ame s'empare?...
Courons; sachons les soins dont il est combattu...
Dieux, faut-il que l'amour surmonte la vertu!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MADHERBAL, ACHATE.

MADHERBAL.

Où courez-vous, Achate?

ACHATE.

Où mon devoir m'entraîne;
Vous enlever mon prince, et sauver votre reine.

MADHERBAL.

Quel est donc ce discours? expliquez-vous.

ACHATE.

Craignez
Un peuple, des soldats, justement indignés.
La voix d'un dieu vengeur a tonné sur leurs têtes:
D'un hymen qu'il condamne interrompez les fêtes;
Le ciel arrache Énée aux transports de Didon,
Et les débris de Troie aux enfans de Sidon.
Obéissez aux dieux et rendez-nous Énée.

MADHERBAL.

Ah! puisse-t-il bientôt remplir sa destinée!
Puisse-t-il, consolé de ses premiers malheurs,
Du ciel qui le protege épuiser les faveurs,
Enchaîner à jamais la fortune volage,
Et régner glorieux ailleurs que dans Carthage!

ACHATE.

Est-ce vous que j'entends, Madherbal?

MADHERBAL.

Oui, c'est moi
Qui gémis sur ma reine, et qui plains votre roi:
Le sort ne les fit point pour être heureux ensemble;
Je déplore avec vous le nœud qui les assemble,
Nœud funeste et cruel, que l'amour en courroux
A formé pour les perdre et nous détruire tous!
Enée est un héros que l'univers admire;
Mais d'une jeune reine il renverse l'empire.
La gloire, la pitié, tout presse son départ;
S'il differe d'un jour il partira trop tard.

ACHATE.

Je ne puis vous cacher ma joie et ma surprise:
Ministre vertueux, pardonnez la franchise
D'un soldat qui jugeoit de vous par vos pareils.
Favori de la reine, ame de ses conseils,
Et par elle sans doute instruit de sa tendresse,
J'ai cru que vous serviez ou flattiez sa foiblesse.
L'absolu ministere est remis dans vos mains:
J'ai vu tous les apprêts d'un hymen que je crains,

Et pouvois-je?...

MADHERBAL, *l'interrompant*,

Eh! voilà le destin des ministres!
Victimes de discours, de jugemens sinistres;
Coupables, si l'on croit le peuple et le soldat,
Des foiblesses du prince et des maux de l'état...
Emplois trop enviés que la foudre environne!...
Heureux qui voit de loin l'éclat de la couronne!
Heureux qui pour son roi plein de zele et d'amour,
Le sert dans les combats, et jamais à la cour!...
Nous sommes menacés d'une attaque prochaine:
Je venois de mes soins rendre compte à la reine;
Je n'ai pu pénétrer au fond de son palais:
Cependant nos soldats, nos citoyens sont prêts.
Daignent les justes dieux soutenir sa querelle!
Contre tant d'ennemis que pourroit notre zele!...
La porte s'ouvre... On vient... C'est votre roi qui sort...
J'ai rempli mon devoir, et n'attends que la mort.
(*il s'éloigne.*)

SCENE II.

ÉNÉE, ACHATE, ÉLISE.

ÉNÉE, *à Elise.*

Élise, que la reine étouffe ses alarmes;
Énée à ses beaux yeux a coûté trop de larmes:
Je cours aux Phrygiens déclarer mes projets,

D'un départ trop fatal détruire les apprêts;
Et bientôt, ramené par l'amour le plus tendre,
J'irai, plein de transports, la revoir et l'entendre,
D'un hymen desiré presser les doux liens,
Et porter à ses pieds l'hommage des Troyens.
(*Elise sort.*)

SCENE III.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE.

(*à part.*) (*à Enée.*)
Dieux! le permettrez-vous!... Seigneur, votre présence
Me rend tout à la fois la vie et l'espérance;
Vos vaisseaux réparés couvrent déja les mers;
Les cris des matelots font retentir les airs:
Un jour plus pur nous luit, et le vent nous seconde;
Hâtons-nous. Vos soldats, prêts à voler sur l'onde,
De leur chef en secret accusent la lenteur.

ÉNÉE.

J'ai vu la reine, Achate, et l'amour est vainqueur!

ACHATE.

Que dites-vous? l'amour!... Ah! je ne puis vous croire;
Non, l'amour n'est point fait pour étouffer la gloire!
Elle parle, elle ordonne, il lui faut obéir;
Ce n'est pas vous, seigneur, qui devez la trahir.

ÉNÉE.

Je n'ai que trop prévu ta plainte et tes reproches;
Ton maître en ce moment redoutoit tes approches...
Mais que veux-tu? l'amour fait taire mes remords,
Et dans mon cœur trop foible il brave tes efforts.
Cependant, tu le sais, et le ciel qui m'écoute
M'a vu sur ses décrets ne plus former de doute,
Renoncer à Didon, lui venir déclarer
Qu'enfin ce triste jour nous alloit séparer;
A ses premiers transports demeurer inflexible,
Et paroître barbare autant qu'elle est sensible:
Je contenois mes feux prêts à se soulever;
Le dessein étoit pris... je n'ai pu l'achever;
Et je ne puis encor, tout plein de ce que j'aime,
Rappeler ce projet sans m'accuser moi-même...
Je courois vers Didon quand tes empressemens
Commençoient d'attester la foi de mes sermens.
Que m'importoit alors une vaine promesse?
Je tremblois pour les jours de ma chere princesse.
Quel spectacle, grands dieux! quelle horreur! quel effroi!
Tout regrettoit la reine et n'accusoit que moi:
Je ne puis sans frémir en retracer l'image;
Son ame de ses sens avoit perdu l'usage;
Son front pâle et défait, ses yeux à peine ouverts,
Des ombres de la mort sembloient être couverts.
Cependant sa douleur et ses vives alarmes
Donnoient de nouveaux traits à l'éclat de ses charmes:
Et jusque dans ses yeux mourans, noyés de pleurs,

Je lisois son amour, mon crime, et ses malheurs...
Mais bientôt, ses transports succédant au silence,
Je n'ai pu de mes feux vaincre la violence:
Je n'en saurois rougir; et tout autre que moi
D'un si cher ascendant auroit subi la loi.
Lorsqu'une amante en pleurs descend à la priere,
C'est alors qu'elle exerce une puissance entiere;
Et l'amour qui gémit est plus impérieux
Que la gloire, le sort, le devoir, et les dieux!

ACHATE.

Qu'entends-je?... Est-il bien vrai?... Quelle foiblesse extrême!
Quoi! l'amour?... Non, seigneur, vous n'êtes plus vous-même...
Que diront les Troyens? que dira l'univers?
On attend vos exploits, et vous portez des fers!

ÉNÉE.

Eh quoi! prétendrois-tu que mon ame timide
N'eût dans ses actions qu'un vain peuple pour guide?
Crois-moi, tant de héros, si souvent condamnés,
D'un oeil bien différent seroient examinés
Si chacun des mortels connoissoit par lui-même
Le pénible embarras qui suit le diadême;
Ce combat éternel de nos propres desirs,
Et le joug de la gloire, et l'amour des plaisirs;
Ces goûts, ces sentimens, unis pour nous séduire,
Dont il faut triompher, et qu'on ne peut détruire!
Dans l'esprit du vulgaire un moment dangereux
Suffit pour décider d'un prince malheureux!
Témoin de nos revers, sans partager nos peines,

Tranquille spectateur des alarmes soudaines
Que le sort envieux mêle avec nos exploits,
Le dernier des humains prétend juger les rois;
Et tu veux que, soumis à de pareils caprices,
Je doive au préjugé mes vertus, ou mes vices?

ACHATE.

Eh bien! laissez le peuple, injuste et plein d'erreurs,
Remplir tout l'univers d'insolentes rumeurs:
Serez-vous moins soigneux de votre renommée?
Et votre ame aujourd'hui, de ses feux consumée,
Veut-elle sans retour languir dans ses liens?

ÉNÉE.

Eh! n'ai-je pas fini les malheurs des Troyens?
De la main de Didon je tiens une couronne,
Je possede son cœur, je partage son trône;
Quelle gloire pour moi peut avoir plus d'appas?

ACHATE.

La gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.
Fidele adorateur des dieux de nos ancêtres,
Osez-vous résister à la voix de nos maîtres?
Oubliez-vous, seigneur, leurs ordres absolus,
Et des mânes d'Hector ne vous souvient-il plus?
C'est par vous que j'ai su qu'en cette nuit terrible
Qui vit de nos remparts l'embrasement horrible
Vous trouvâtes son ombre au pied de nos autels:
« Fuyez, vous cria-t-il, enfant des immortels!
« Recueillez les débris de ma triste patrie,
« Et ses dieux protecteurs, qu'Ilion vous confie;

« Vesta, le feu sacré, sont remis dans vos mains
« Comme un gage éternel du respect des humains;
« Qu'ils suivent sur les mers la fortune d'Énée :
« Cherchez l'heureuse terre aux Troyens destinée ;
« Partez, d'un nouveau trône auguste fondateur » !
Ainsi parloit Hector; ainsi parloit l'honneur...
L'honneur, Hector, le ciel, rien n'ébranle votre ame...
Aimez donc; devenez l'esclave d'une femme...
Mais il vous reste un fils; ce fils n'est plus à vous;
Il appartient aux dieux, de sa grandeur jaloux:
Par ma bouche aujourd'hui vos peuples le demandent:
Promis à l'univers, les nations l'attendent.
Vous le savez, seigneur, vous qui dans les combats
De ce fils jeune encor deviez guider les pas;
Ses neveux fonderont une cité guerriere,
Qui changera le sort de la nature entiere,
Qui lancera la foudre, ou donnera des lois,
Et dont les citoyens commanderont aux rois.
Déja dans ses décrets le maître du tonnerre
Livre à ce peuple roi l'empire de la terre:
Laissez à votre fils commencer un destin
Dont les siecles futurs ne verront point la fin;
Et n'avilissez plus dans une paix profonde
Le sang qui doit former les conquérans du monde!

ÉNÉE.

Arrête!... C'en est trop!... Mes esprits étonnés
Sous un joug inconnu semblent être enchaînés....
Quel feu pur et divin! quel éclat de lumiere

Embrase en ce moment mon ame tout entiere !...
Oui, je commence à rompre un charme dangereux :
A cette noble image, à ces traits généreux,
A ces mâles discours dont la force me touche,
Je reconnois les dieux qui parlent par ta bouche....
Eh bien ! obéissons.... Il ne faut plus songer
A ces nœuds si charmans qui m'alloient engager...

(*à part.*)

Viens ; je te suis.... Et vous, à qui je sacrifie
L'objet de mon amour, le bonheur de ma vie,
Sages divinités, dont les soins éternels
Président chaque jour au destin des mortels,
Recevez un adieu que mon ame tremblante
Craint d'offrir d'elle-même aux transports d'une amante
Ne l'abandonnez pas ; daignez la consoler !
C'est à vous seuls, grands dieux, que j'ai pu l'immoler...
(*à Achate.*)
Allons.

ACHATE, *à part, appercevant Didon.*

Ah ! c'est la reine !... O funeste présage !

ÉNÉE, *à part.*

O dieux !... Et vous voulez que je quitte Carthage !...
(*on entend le bruit d'une foule prochaine*).
Mais quels cris, quel tumulte !...

SCENE IV.

DIDON, ÉNÉE, ACHATE.

DIDON, *à ses gardes qui sont en dehors.*

Ouvrez-leur mon palais...
A ces peuples ingrats épargnons des forfaits.

ÉNÉE.

Quoi! dans ces lieux sacrés vous êtes outragée?

DIDON.

Seigneur, de mon palais la porte est assiégée.

ÉNÉE.

Par qui?

DIDON.

Par les Troyens.

ÉNÉE, *à part.*

Ah! prince malheureux!...

(*à Achate.*)

Achate, c'en est trop! vous me répondrez d'eux!
Courez, et vengez-moi de leur lâche insolence.

(*Achate sort.*)

SCENE V.

DIDON, ÉNÉE.

DIDON.

Non, non, je leur pardonne; oublions leur offense!
Ils suivoient un faux zele; et, loin de vous trahir,
A vos ordres peut-être ils croyoient obéir...
Hélas! c'est la pitié qui seule vous arrête!
Vous couriez les rejoindre et la flotte étoit prête...
(à part.)
O douleur! ô foiblesse! ô triste souvenir!...
De mon saisissement je ne puis revenir...
(à Enée.)
Ma force et ma raison m'avoient abandonnée,
Des portes de la mort vous m'avez ramenée...
Elise m'a parlé, seigneur... si je l'en crois,
Mon ame sur la vôtre a repris tous ses droits....
Cher prince, contre vous mon cœur est sans défense!
Dans les illusions d'une vaine espérance
Vous pouvez d'un seul mot sans cesse m'égarer:
Mon sort est de vous croire et de vous adorer.

ÉNÉE.

Vous ne régnez que trop sur mon ame éperdue!
J'obéissois aux dieux... mais je vous ai revue,
Mon amour à vos pleurs les a sacrifiés,
Et je suis malgré moi sacrilege à vos pieds....

Mais quel sera le fruit d'un excès de foiblesse?
Les dieux triompheront s'ils combattent sans cesse;
Maîtres de nos destins et de nos cœurs...

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends;
Et ma funeste erreur a duré trop long-tems!
Je le vois, l'espérance est trop prompte à renaître...
Mes yeux s'ouvrent, seigneur, et je dois vous connoître.
D'un amour malheureux j'ai pu sentir les coups;
Mais pouvois-je exiger qu'un guerrier tel que vous,
Qu'un héros tant de fois utile à la Phrygie,
Qui doit vaincre et régner au péril de sa vie,
Dans la cour d'une reine abaissât son grand cœur
Aux serviles devoirs d'une amoureuse ardeur?...
Didon en vous aimant sait se rendre justice;
Je ne méritois pas un si grand sacrifice:
Vos desseins par mes pleurs ne sont plus balancés;
Vos feux et vos sermens par la gloire effacés...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Quoi! toujours ma tendresse est-elle soupçonnée?

DIDON.

Vous voulez me quitter... vous le voulez, Énée!
Je le sens, je le vois; et je ne prétends plus
Tenter auprès de vous des efforts superflus...
Mais, avant que ce jour à jamais nous sépare,
Considérez du moins les maux qu'il me prépare.
Iarbe... Hélas! seigneur, combien je m'abusois!
Iarbe a su par moi que je vous épousois:

Il l'a cru : les flambeaux, les chants de l'hyménée
En ont instruit Carthage et l'Afrique indignée...
Etrangere en ces lieux, sans espoir de secours,
Je vois ce roi jaloux armé contre mes jours;
Et vous, à qui mon cœur sacrifioit sans peine
D'un amant redoutable et l'amour et la haine,
Vous, que je préférois au fils de Jupiter,
Vous, dont le souvenir me sera toujours cher,
Pour prix du tendre amour dont vous goûtiez les charmes
Vous me laissez la guerre, et la honte, et les larmes!...
Je ne devrai qu'à vous le trépas ou les fers!...
Après cela partez; mes ports vous sont ouverts.

SCENE VI.

DIDON, ÉNÉE, MADHERBAL.

MADHERBAL, *à Didon.*
Les Africains, madame, avancent dans la plaine;
Ils ont même occupé la montagne prochaine:
Un nuage de sable élevé jusqu'aux cieux
Et le déclin du jour les cachent à nos yeux;
Mais, s'il en faut juger et par leurs gens de guerre
Et par le bruit des chars qui roulent sur la terre,
Conduite par Iarbe au sein de vos états,
Une armée innombrable accompagne ses pas.

ÉNÉE.

(*à part.*) (*à Didon.*)

Qu'entends-je?... Sur ces bords c'est moi qui les attire,
Reine; c'est donc à moi de sauver votre empire:
J'ai causé vos malheurs, et je dois les finir...
Iarbe vient à nous; je cours le prévenir.

DIDON.

Quoi! vous-même?... Ah! seigneur, que mon ame attendrie...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Eh! quel autre que moi doit exposer sa vie?
Je pardonne à des rois sur le trône affermis
La pompe qui les cache aux traits des ennemis;
Mais moi que votre amour a sauvé du naufrage,
Moi, qui trouble aujourd'hui le bonheur de Carthage,
Je défendrai vos jours, vos droits, vos Tyriens,
Dût périr avec moi jusqu'au nom des Troyens!...

(*à Madherbal.*) (*à Didon.*)

Suivez-moi, Madherbal... Adieu, chere princesse!
Qu'à nos malheurs communs l'univers s'intéresse;
Et courons l'un et l'autre assurer votre état,
Vous au pied des autels, et moi dans le combat!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

L'acte commence vers la fin de la nuit.

SCENE PREMIERE.

DIDON.

Venez à mon secours, dieux, ô dieux, que j'implore!...
Fantôme menaçant, quoi! tu me suis encore?...
Quel effroi! quelle horreur! quel supplice nouveau!...
Rentrez, mânes sanglans, dans la paix du tombeau!...
Que vous importe, hélas! qu'une foible mortelle
Dans ce triste univers ne vous soit plus fidele?
Gardez-vous chez les morts tous vos droits sur mon cœur
Un époux qui n'est plus est-il un dieu vengeur?...
(*appelant.*)
Elise, entends mes cris, et que ma voix t'éveille!...
Elise!... O ciel!...

SCENE II.

DIDON, ÉLISE.

ÉLISE, *à part, sans reconnoître d'abord Didon.*

Quel bruit a frappé mon oreille?
Quelle clameur plaintive!...

DIDON.

Approche... soutiens-moi...
Je me meurs!...

(*Elle se jette dans les bras d'Elise, qui la reçoit et la reconnoît.*)

ÉLISE.

Quoi! madame, est-ce vous que je voi?
Les feux du jour encor ne percent point les ombres;
Les flambeaux presque éteints sous ces portiques sombres
Rendent plus effrayans le silence et la nuit.
Quel bizarre transport seule ici vous conduit?...

(*Voyant Didon près de tomber en foiblesse.*)

Vous tremblez dans mes bras! tout votre sang se glace!
De votre auguste front l'éclat brillant s'efface;
Et vos regards, par-tout égarés dans ces lieux,
Semblent fuir un objet invisible à mes yeux.

DIDON, *à part avec égarement.*

Laisse-moi respirer, infortuné Sichée!
Ombre de mon époux, tu n'es que trop vengée!

ÉLISE.

Rassurez vos esprits : ce malheureux époux
Dans la nuit des enfers ne pense point à vous.

DIDON, *à part.*

Reine des dieux, Junon, témoin de ma foiblesse,
Tu te plais à nourrir ma fatale tendresse;
Mais tu n'étouffes pas les remords de mon cœur...
Hélas! je meurs d'amour, de honte et de douleur!

ÉLISE, *à part.*

Dieux, écartez les maux que son ame redoute!...
(*à Didon.*)
Eh! quel nouveau malheur vous désespere?

DIDON.

Ecoute,
Et vois quel est enfin le fruit de mes amours...
La nuit du haut des airs précipitoit son cours;
Dans ce vaste palais tout dormoit, hors ta reine...
Je veillois sous le poids de ma funeste chaîne;
La honte sur le front et la mort dans le cœur,
De l'état où je suis j'envisageois l'horreur :
Dans mon appartement une voix lamentable
Interrompt tout-à-coup la douleur qui m'accable;
Le bruit plaintif approche et me glace d'effroi:
La porte s'ouvre; un spectre a paru devant moi:
Des flots de sang couloient de ses larges blessures;
Ses sanglots redoublés formoient de longs murmures:
« Malheureuse! a-t-il dit, que devient ta vertu?
« Didon, je t'adorois; pourquoi me trahis-tu »?

A ces terribles mots j'ai reconnu Sichée;
Son ombre tout en pleurs sur mon lit s'est penchée.
Je me leve: un feu pâle a brillé dans la nuit;
J'entends un cri lugubre, et le spectre s'enfuit.
Je le suis à grands pas sous ces obscures voûtes
Où menent du palais les plus secretes routes;
J'arrive en frémissant dans ces lieux révérés
Qu'à cet époux trahi mon zele a consacrés,
Où j'ai promis cent fois qu'une flamme éternelle...
Hélas! à mes sermens j'étois alors fidele!...
D'un culte interrompu j'assemble les débris,
Des festons dispersés, des feuillages flétris,
L'autel en est couvert, et cent torches funebres
Ramenent la clarté dans le sein des ténebres.
Le marbre à mes regards offre d'abord les traits
D'un époux autrefois l'objet de mes regrets:
Je sens couler mes pleurs... j'approche, et je m'écrie:
« O toi, qui fus long-tems la moitié de ma vie,
« Epoux infortuné, je n'ai pu dans ces lieux
« Recueillir de ma main tes restes précieux;
« Sur la tombe où repose une cendre si chere
« Que le ciel soit plus pur, la terre plus légere!
« Appaisé par mes pleurs, content de mes remords,
« Attends-moi sans courroux dans l'empire des morts!
« Permets que je t'implore, et que ces mains profanes
« Répandent cette eau pure et l'offrent à tes mânes »!
A ces mots sur l'autel j'épanche la liqueur...
Mais, ô nouveau prodige! ô spectacle d'horreur!

L'eau coule et disparoît; des flots de sang jaillissent!
J'entends autour de moi des ombres qui gémissent!
D'infernales clameurs ont retenti trois fois;
Et de mon triste époux j'ai reconnu la voix
Qui répétoit mon nom jusqu'au fond des abymes
Où l'effroyable mort enchaîne ses victimes!

ÉLISE.

Juste ciel!

DIDON.

Des flambeaux j'ai vu pâlir les feux...
Juge de ma terreur dans ces momens affreux...
J'invoque de Junon le secours tutélaire,
Et sors avec effroi de ce noir sanctuaire...
Mais ce spectacle horrible accompagne mes pas,
Et je traîne après moi l'enfer et le trépas!

ÉLISE.

Le ciel sur vos amours jette un regard sévere,
Et les cris de Sichée ont armé sa colere;
Je frémis du récit que je viens d'écouter;
Sur vous l'orage gronde; il le faut écarter...
Du temple d'Hespérus consultons la prêtresse;
Les dieux daignent souvent inspirer sa vieillesse:
De la mer Atlantique elle a quitté les bords,
Carthage la possede; employez ses efforts:
Sa redoutable voix peut aux royaumes sombres
Interroger la mort et conjurer les ombres;
Son art peut du destin prévenir la rigueur.

DIDON.

Chere Elise, mon sort est au fond de mon cœur:
Je ne sais quel pouvoir en secret le maîtrise;
Mais ce cœur désolé, que l'amour tyrannise,
Toujours de ses devoirs est prêt à triompher,
Et ne s'ouvre aux remords que pour les étouffer.
Est-il tems de fléchir la colere céleste?
Ces ombres, ce fantôme et son adieu funeste,
Du combat, loin des murs livré dans ce moment,
Sans doute m'annonçoient le triste évènement;
Pour attaquer Iarbe et tout le peuple maure
Enée a prévenu le retour de l'aurore:
De nos chefs et des siens ce héros entouré,
Pour un combat nocturne avoit tout préparé.
Suivi de Madherbal il revient m'en instruire...

(*le jour paroît.*)

J'attends... Mais le soleil déja commence à luire;
Tout est tranquille encor.

ÉLISE.

Le calme de ces lieux
Semble nous annoncer un succès glorieux:
Les clameurs du soldat ne se font point entendre;
L'ennemi fuit.

SCENE III.

DIDON, BARCÉ, ÉLISE.

DIDON, *à Barcé.*

Barcé, que viens-tu nous apprendre?

BARCÉ.

Dans ces lieux effrayés la paix est de retour,
Madame. A la clarté des premiers feux du jour
J'ai vu de toutes parts sur nos sanglantes rives
Des Africains rompus les troupes fugitives:
Carthage est délivrée; et ces peuples si fiers
Du bruit de votre nom vont remplir leurs déserts.

DIDON, *à part.*

O triomphe! ô succès! victoire inespérée!...
Exaucez jusqu'au bout une reine éplorée,
Dieux puissans, qui sauvez mon trône et mes sujets!
Faites grace à mon cœur et rendez-lui la paix!...
(*à Barcé.*)
Énée à mes regards va-t-il bientôt paroître?

BARCÉ, *hésitant à répondre.*

Madame...

DIDON.

Eh bien! Barcé?

BARCÉ.

Je m'alarme peut-être;
Mais ce héros encor n'a pas frappé mes yeux,

Et même on n'entend point ces cris victorieux
Que, libre et respirant une barbare joie,
Le soldat effréné jusques au ciel envoie.
J'ai vu les Tyriens, confusément épars,
S'avancer en silence au pied de nos remparts.

DIDON.

Dieux! que me dites vous?... On ne voit point Énée?
(*à part.*)
Cependant il triomphe... Aveugle destinée,
L'as-tu livré vainqueur aux traits de son rival?...
Quel trouble me saisit!... Mais je vois Madherbal.

SCENE IV.

DIDON, MADHERBAL, BARCÉ, ÉLISE.

DIDON, *à Madherbal.*

Que venez-vous enfin m'annoncer?

MADHERBAL.

La victoire.
Ce jour vous rend le trône, et vous couvre de gloire.
Pendant que l'ennemi, plongé dans le sommeil,
Renvoyoit son attaque au lever du soleil,
Le héros des Troyens rassemble nos cohortes,
Leur parle en peu de mots, et fait ouvrir les portes:
Les feux des Africains nous servent de flambeaux;
On invoque les dieux, et l'on suit ses drapeaux.
Nous marchons. Le soldat, que la vengeance entraîne,

Se dévoue à la mort, et jure par sa reine:
Nous arrivons aux lieux où de sombres clartés
Guidoient vers l'ennemi nos pas précipités:
Aussitôt le signal vole de bouche en bouche;
On observe en frappant un silence farouche:
Le sable est abreuvé du sang des Africains;
La nuit et le sommeil les livrent dans nos mains;
La mort couvre leur camp de ses voiles funebres,
Et le ciel, obscurci par d'épaisses ténebres,
Ne retentit encor, dans ces momens d'horreur,
Ni des cris des mourans, ni des cris du vainqueur.
Cependant on s'éveille; on crie, on prend les armes:
Iarbe court lui-même au bruit de tant d'alarmes;
Il arrive, il ne voit que des gardes errans,
Des soldats massacrés l'un sur l'autre expirans,
Et par-tout ses regards trouvent l'affreuse image
D'une défaite entiere et d'un vaste carnage.
A ce triste spectacle il frémit de courroux,
Et vole vers Énée à travers mille coups;
Les combattans surpris, reculant en arriere,
Autour de ces rivaux forment une barriere:
Ils fondent l'un sur l'autre, ils brûlent de fureur,
Et disputent long-tems d'adresse et de valeur;
Mais le dieu des combats regle leur destinée;
Iarbe enfin chancelle, et tombe aux pieds d'Énée;
Il expire: aussitôt les Africains troublés
S'échappent par la fuite à nos traits redoublés;
Et tandis qu'éclairé des rayons de l'aurore,

Le soldat les renverse et les poursuit encore,
Le vainqueur, sur ses pas rassemblant les Troyens,
Appelle autour de lui les chefs des Tyriens:
« Magnanimes sujets d'une illustre princesse,
« Qu'Énée et les Troyens regretteront sans cesse,
« Sous les lois de Didon puissiez-vous à jamais
« Goûter dans ces climats une profonde paix!
« J'espérois vainement de partager son trône;
« L'inflexible destin autrement en ordonne:
« Trop heureux quand le ciel m'arrache à ses appas,
« Qu'il m'ait permis du moins de sauver ses états,
« Et que mon bras vainqueur, assurant sa puissance,
« Lui laisse des garans de ma reconnoissance!...
« Adieu. Plein d'un amour malheureux et constant,
« Je l'adore, et je cours où la gloire m'attend. »

DIDON, *à part.*

Dieux cruels!

MADHERBAL.

A ces mots il gagne le rivage,
Et soudain son vaisseau s'éloigne de Carthage.

DIDON, *à part.*

Quel coup de foudre, ô ciel!... Devois-je le prévoir?
Il m'abandonne; il part!... O honte! ô désespoir!
O comble de malheurs où le destin me plonge!...
Quoi! je n'en puis douter? ce n'est point un vain songe?...
Quoi! de si tendres nœuds sont pour jamais rompus?...
Il part!... Quoi! c'en est fait, je ne le verrai plus?...
A ses derniers sermens tandis que je me livre,

L'ingrat fuit, sans me voir, sans m'ordonner de vivre!
Il veut donc que je meure?... Eh! qu'ai-je fait, hélas!
Pour qu'un indigne amant me condamne au trépas?
A-t-on vu mes vaisseaux assiéger le Scamandre?
Ou de son pere Anchise ai-je outragé la cendre?
Je l'ai comblé de biens lui, ses sujets, son fils;
Tous régnoient sur un cœur qu'Énée avoit soumis...
(*à Elise.*)
Elise, en est-ce fait? n'est-il plus d'espérance?...
Ah! s'il voyoit mes pleurs... s'il sait que son absence...

ÉLISE, *l'interrompant.*

Hélas! que dites-vous? les ondes et les vents
Déja loin de l'Afrique...

DIDON, *l'interrompant à son tour.*

Eh bien! je vous entends,
(*à part.*)
Il n'y faut plus penser... Ah! barbare! ah! perfide!...
Et voilà ce héros dont le ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime et ce mortel pieux
Qui sauva de la flamme et son pere et ses dieux!...
Le parjure abusoit de ma foiblesse extrême;
Eh! la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime!
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connoître l'héritier!...
Cruel! tu t'applaudis de ce triomphe insigne!...
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne!
Mais tu me fuis en vain; mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat! je mourrai; mais ma haine vivra!

Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle;
Et moi je te déclare une guerre immortelle!
Mon peuple héritera de ma haine pour toi;
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples, rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde!
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore;
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés;
Qu'excités par mes cris les enfans de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage;
Et puissent en mourant mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs!

ÉLISE.

Quels vœux! quelle fureur et quels transports de haine!...
Cachez des mouvemens peu dignes d'une reine;
Au sein de la victoire oubliez vos revers.

DIDON.

Ma honte et mon amour remplissent l'univers...
J'en rougis... Il est tems que ma douleur finisse;
Il est tems que je fasse un entier sacrifice,
Que je brise à jamais de funestes liens...
Le ciel en ce moment m'en ouvre les moyens...

(*à part.*)

Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon ame

La fuite d'un parjure et l'excès de ma flamme,
Contre lui, justes dieux, ne les exaucez pas!...
(*elle se frappe d'un poignard et se tue.*)
Mourons... A cet ingrat pardonnez mon trépas!

ÉLISE, *à part.*

Ah! ciel!

BARCÉ, *à part.*

Quel désespoir!

MADHERBAL, *à part.*

O fatale tendresse!

DIDON, *à tous les trois.*

Vous voyez ce que peut une aveugle foiblesse:
Mes malheurs ne pouvoient finir que par ma mort...
(*à part.*)
Que n'ai-je pu, grands dieux, maîtresse de mon sort,
Garder jusqu'au tombeau cette paix innocente
Qui fait les vrais plaisirs d'une ame indifférente!...
J'en ai goûté long-tems les tranquilles douceurs...
Mais je sens du trépas les dernieres langueurs...
Et toi, dont j'ai troublé la haute destinée,
Toi, qui ne m'entends plus, adieu, mon cher Énée!
Ne crains point ma colere... elle expire avec moi,
Et mes derniers soupirs sont encore pour toi!
(*elle meurt.*)

FIN DE DIDON.

EXAMEN

DE DIDON.

Le quatrieme livre de l'Énéide offroit à M. Le Franc la situation la plus touchante qui ait été peinte par les anciens : mais l'auteur avoit à surmonter de grandes difficultés pour mettre ce sujet au théâtre. D'abord la situation d'une amante abandonnée avoit déja été traitée dans Bérénice et dans Ariane, et tous les sentimens qu'elle pouvoit offrir paroissoient avoir été épuisés : Virgile d'ailleurs ne fournissoit au poëte moderne que deux ou trois scenes ; et le caractere d'Énée, que quelques critiques ont jugé peu digne de l'épopée, étoit encore bien moins propre à réussir sur notre théâtre. Nous croyons nécessaire de rappeler ici les moyens que M. Le Franc a employés pour suppléer au vide de cette action, et les ressorts dont il s'est servi pour la faire mouvoir. Le rôle d'Iarbe, introduit dans cette piece, fait un contraste très heureux avec celui d'Énée ; on regrette qu'il ne se trouve pas une seule fois avec le héros troyen. Nous avons déja observé que les auteurs dramatiques ne devoient point éviter de mettre en présence l'un de l'autre les principaux personnages de leurs pieces, et que les beautés théâ-

trales naissent ordinairement des grandes difficultés surmontées; une entrevue de ces deux personnages auroit pu donner plus d'éclat au rôle d'Enée, qui auroit opposé un courage tranquille à l'impétuosité du monarque africain. Le caractere de Madherbal, ministre de Didon, est très heureusement placé dans cette piece; sa franchise, sa sévérité, contribuent beaucoup à l'effet du tableau de deux amans entraînés par leurs passions. Dans l'admirable épisode de Virgile, Didon est présentée plutôt comme amante que comme reine: M. Le Franc a saisi ce dernier moyen de caractériser la reine de Carthage. Dans le premier acte elle soutient, en présence d'Iarbe, la dignité de son rang, et l'on reconnoît dans la noblesse et la fierté de ses expressions la fondatrice d'un grand état. Le rôle d'Énée se trouve relevé par une action éclatante qui précede son départ: Iarbe attaque la ville naissante, le prince troyen marche contre lui, remporte une grande victoire, et cede ensuite aux volontés des dieux, en laissant à la reine des regrets encore plus douloureux.

Ces différentes combinaisons, qui ne dénaturent en rien le fond du sujet, le rendent dramatique, et ont fourni à l'auteur le moyen de remplir la longue carriere de cinq actes. Souvent M. Le Franc a imité heureusement les beaux morceaux du quatrieme livre de l'Énéide: nous en citerons un qui est plein de sentiment et de force, et où sont répandues les plus riches couleurs poétiques. Après le départ d'Énée Didon,

emportée par sa passion, jure une haine éternelle aux Troyens :

Tum vos, ô Tyrii, stirpem et genus omne futurum
Exercete odiis, cinerique hæc mittite nostro
Munera : nullus amor populis nec fœdera sunto.
Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanios ferroque sequare colonos,
Nunc, olim, quocumque dabunt se tempore vires.
Littora littoribus contraria, fluctibus undas,
Imprecor, arma armis : pugnent ipsique nepôtesque.

Voici comme M. Le Franc a imité cet admirable morceau :

Que ces peuples, rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde !
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers ;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers ;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore ;
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore ;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés ;
Qu'excités par mes cris les enfans de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage ;
Et puissent en mourant mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs !

On regrette que M. Le Franc n'ait point placé à la fin de sa piece les derniers mots que Virgile met dans

la bouche de Didon. Cette reine est décidée à mourir; ses fureurs sont appaisées : toute sa tendresse s'est réveillée; elle arrête ses yeux sur les armes d'Énée, et elle dit :

Dulces exuviæ, dum fata deusque sinebant,
Accipite hanc animam, meque his exsolvite curis.
Vixi, et quem dederat cursum fortuna, peregi :
Et nunc magna mei sub terras ibit imago.
Urbem præclaram statui; mea mœnia vidi;
Ulta virum, pœnas inimico a fratre recepi;
Felix, heu! nimiùm felix, si littora tantùm
Nunquam Dardaniæ tetigissent nostra carinæ!

Cette courte récapitulation de la vie de Didon au moment où elle va mourir, la tendre exclamation qui termine cette tirade, auroient, nous le croyons, ajouté à l'effet du dénouement de la tragédie de M. Le Franc, qui a très heureusement surmonté les difficultés de son sujet, et qui a lié avec beaucoup d'art ses propres conceptions à celles de Virgile; mérite qui suffiroit seul pour le placer parmi nos bons écrivains.

FIN DE L'EXAMEN DE DIDON.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE

DE LA NOUE,

Représentée pour la premiere fois
le 23 février 1739.

Laudem a crimine sumit.
OVID. Met. lib. VI.

NOTICE

SUR LA NOUE.

JEAN SAUVÉ DE LA NOUE naquit à Meaux en 1701. Quoique doué d'un esprit très juste, il eut une jeunesse orageuse: la suite de ses erreurs le porta à quitter sa famille pour embrasser l'état de comédien. Il n'avoit pas une figure avantageuse, et il n'annonçoit pas un grand talent pour la déclamation. Ces obstacles, qu'il surmonta depuis par la supériorité de son esprit et par les connoissances qu'il sut acquérir, l'empêcherent alors de débuter à Paris, et semblerent le reléguer dans la foule obscure et peu estimée des comédiens de province: heureusement le goût de l'étude le préserva des travers où son état paroissoit devoir l'entraîner. Il se fit estimer à Lyon, où il débuta avec succès dans les premiers rôles de tragédie. On reconnut en lui des qualités solides, et l'on commença à s'appercevoir qu'il ne se borneroit point à la culture de l'art auquel les

circonstances l'avoient forcé de se consacrer. Des connoissances littéraires et un goût épuré le firent rechercher par les hommes instruits; un ton noble et décent lui ouvrit l'entrée de la meilleure compagnie. Quelque tems après, ses protecteurs lui procurerent le privilege du théâtre de Rouen: il resta dans cette ville pendant cinq ans; et les soins pénibles qu'exige l'administration d'une troupe de comédiens ne l'empêcherent pas de cultiver la poésie dramatique, pour laquelle il annonçoit de grandes dispositions.

Son premier ouvrage fut la tragédie de Mahomet second. Ce sujet avoit déja été traité sans beaucoup de succès par Chateaubrun: La Noue le conçut d'une maniere plus dramatique, et s'attacha sur-tout à conserver le coloris local. Deux rôles très beaux, quelques scenes écrites avec l'éloquence des passions, firent réussir cette piece au-delà des espérances de l'auteur; mais les critiques séveres y remarquerent de l'emphase, du faux-brillant, et des incorrections. Ces défauts, qui se font beaucoup plus appercevoir à la lecture qu'à la représentation, n'empêcherent point Mahomet second de rester au théâtre.

En 1739, époque à laquelle cette tragédie fut représentée, M. de Voltaire avoit obtenu de grands succès dans l'art de Sophocle et d'Euripide, et commençoit à exercer dans la littérature cette influence irrésistible qui ne fit que s'accroître par la suite. La Noue lui envoya sa piece en implorant la protection d'un homme si célebre. Il paroît qu'elle plut à Voltaire, à qui la réputation naissante de l'auteur ne pouvoit inspirer aucun ombrage: « Votre tragédie, lui écrivit-il, « est arrivée à Cirey comme les Kœnig, les Ber- « nouilli en partoient : les grandes vérités nous « quittent; mais à leur place les grands sentimens, « et de beaux vers, qui valent bien des vérités, « nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier « parmi les poëtes qui ayez été à la fois acteur et « auteur tragique; car La Thuilerie, qui donna « Hercule et Soliman sous son nom, n'en étoit « pas l'auteur; et d'ailleurs ces deux pieces sont « comme si elles n'avoient point été. Votre ou- « vrage étincelle de vers de génie et de traits « d'imagination : c'est presque un nouveau genre. « Il ne faut sans doute rien de trop hardi dans les « vers d'une tragédie; mais aussi les François

« n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides?
« A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une
« jeune princesse, ne mettent dans leurs discours
« que de la simplicité et de la grace; mais il me
« semble que certains héros étrangers, des Asia-
« tiques, des Américains, des Turcs, peuvent par-
« ler sur un ton plus fier et plus sublime, *Major*
« *e longinquo.* J'aime un langage hardi, métapho-
« rique, plein d'images, dans la bouche de Ma-
« homet second, comme dans Mahomet le pro-
« phete; ces idées superbes sont faites pour leurs
« caracteres; c'est ainsi qu'ils s'exprimoient eux-
« mêmes. On prétend que le conquérant de Con-
« stantinople, en entrant dans Sainte-Sophie,
« qu'il venoit de changer en mosquée, récita
« deux vers sublimes du Persan Sadi, *Le palais*
« *impérial est tombé; les oiseaux qui annoncent*
« *le carnage ont fait entendre leurs cris sur les*
« *tours de Constantin.* On a beau dire que ces
« beautés de diction sont des beautés épiques,
« ceux qui parlent ainsi ne savent pas que So-
« phocle et Euripide ont imité le style d'Homere.
« Ces morceaux épiques, entre-mêlés avec art

« parmi des beautés plus simples, sont comme « des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer « l'horizon et se mêler à la lumiere douce et égale « d'une belle soirée. »

On voit que M. de Voltaire, en prodiguant des complimens, veut excuser ses propres défauts: on lui a justement reproché d'avoir trop répandu les couleurs épiques dans ses tragédies. Sans doute, lorsque le sujet le demande, un poëte tragique doit se servir du style figuré: Racine en a donné d'illustres exemples dans Esther et dans Athalie; mais quand la situation ne l'exige pas, on devient froid si l'on substitue des images au langage simple des passions. De ce que Mahomet s'est rappelé deux vers de Sadi en entrant dans l'église de Sainte-Sophie, il ne s'ensuit pas qu'il ait parlé comme le poëte persan.

Deux ans après, M. de Voltaire ayant composé sa tragédie de Mahomet le prophete, s'occupa des moyens de la faire représenter à Paris. Il éprouva beaucoup d'obstacles, et il conçut le projet de l'essayer en province: il porta ses vues sur la troupe de La Noue, qui étoit alors à Lille. Avant

de la faire jouer, il lui envoya sa tragédie manuscrite avec ces vers:

Mon cher La Noue, illustre pere
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui sans vous n'est point fait pour plaire.
Votre fils est un conquérant:
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, frippon, dévot, brigand;
Qu'il soit le chapelain du vôtre.

La tragédie de M. de Voltaire, dans laquelle La Noue joua le rôle de Mahomet, eut un grand succès à Lille. M. de Voltaire fut très content de cette représentation, quoiqu'il ne trouvât point au principal acteur une figure assez noble pour les premiers rôles de tragédie. « Je sais, écrivoit-il « à M. d'Argental, que La Noue a l'air d'un fils « rabougri de Beaubourg; mais aussi il joue, à « mon sens, d'une maniere plus forte, plus vraie, « et plus tragique que Dufresne. »

Le roi de Prusse, ayant entendu parler de La Noue, voulut avoir auprès de lui un homme qui

réunissoit le double talent de poëte et d'acteur. Le projet d'un théâtre françois fut formé à Berlin; mais cet établissement, qui auroit fait honneur à notre littérature, ne put avoir lieu; la guerre qui se déclara à cette époque empêcha La Noue de remplir ses engagemens: il se trouva chargé d'une troupe de comédiens qu'il fut obligé de payer; et n'ayant obtenu que de foibles dédommagemens, sa fortune en souffrit beaucoup. L'ordre et l'économie réparerent bientôt ce désastre. Dans l'impossibilité de tenter une grande entreprise en pays étranger, La Noue prit la résolution d'abandonner pour jamais les théâtres de province, et de se fixer à Paris: sa réputation l'y avoit précédé, et la comédie françoise s'empressa de le recevoir. Il débuta, en 1742, par le rôle du comte d'Essex: ce rôle, qui exige une belle figure, un port majestueux, un organe sonore, ne paroissoit pas convenir aux moyens de La Noue; cependant le public lui sut gré de sa grande intelligence: sa diction noble et correcte lui concilia les suffrages des connoisseurs, et son succès fut complet.

Quatre ans après sa réception au théâtre françois, La Noue, qui étoit parvenu à faire une bonne tragédie, voulut essayer s'il pourroit obtenir le même triomphe dans la comédie. A cette époque, le ton de la haute compagnie n'étoit plus le même que du tems de Louis XIV; on commençoit à rejeter les bienséances qui avoient autrefois maintenu les différences d'âge et d'état; tout ce qui portoit le caractere de l'étiquette étoit proscrit; et l'on faisoit consister la politesse dans une aisance de manieres et de mœurs qu'un esprit encore délicat pouvoit à peine garantir de l'indécence. On avoit substitué au goût de la bonne plaisanterie celui des allusions fines et des mots à double entente, à la galanterie noble et réservée un commerce plein de familiarité. La Noue peignit très bien ces mœurs dans la Coquette corrigée; mais il ne remarqua point que ces intrigues de boudoir, ces petites noirceurs, ne pouvoient fournir les grands traits et exciter la gaieté franche qui distinguent la bonne comédie : il eut du moins le mérite d'avoir cherché l'élégance et la pureté du style. Si l'on excepte

quelques traits de mauvais goût qui tiennent au tems où l'auteur fit cette piece, on doit avouer qu'elle est généralement écrite d'une maniere ingénieuse et piquante : quelques tirades surtout méritent d'être distinguées. Le poëte présente un homme d'honneur qui détourne un jeune étourdi du projet de compromettre une femme :

Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre et de l'humilier.
Des devoirs de l'amant sois quitte ; elle est volage :
Le secret en est un dont rien ne te dégage :
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

La Noue, dans un autre passage, donne également des leçons très morales d'une maniere délicate et ingénieuse. Clitandre parle à une coquette d'une femme qu'il lui offre pour modele :

Elle a de son esprit étendu les lumieres ;
Elle a même accueilli des vertus roturieres,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité :

Après quelques momens que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on: tout cela se retrouve;
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, et deux graces de moins.

Il pourra paroître étonnant que La Noue n'ait pas fait représenter cette comédie au théâtre auquel il étoit attaché: l'extrême différence de cette piece avec celles de Moliere et de Regnard, qui étoient encore suivies, quelques intrigues de coulisse, empêcherent probablement La Noue d'essayer sa piece sur le théâtre françois: elle fut représentée pour la premiere fois par les comédiens italiens, qui avoient alors une troupe françoise très bien composée. Le succès qu'elle obtint décida enfin les acteurs du théâtre françois à la jouer; elle est restée à leur répertoire.

La Noue obtint plusieurs récompenses très flatteuses: il fut chargé par la cour du divertissement qui eut lieu pour le mariage du dauphin. M. de Voltaire concourut à cette fête, et y fit représenter sa comédie-ballet de la Princesse de Navarre. « Le duc de Richelieu, dit M. de Voltaire, « fit élever un théâtre de cinquante-six pieds de

« profondeur dans le grand manege de Versailles, « et fit construire une salle dont les décorations « et les embellissemens furent tellement ménagés « que tout ce qui servoit au spectacle devoit s'en- « lever en une nuit, et laisser la salle ornée pour « un bal paré qui devoit former la fête du lende- « main ». C'est dans cette salle superbe que Zélisca, de La Noue, fut représentée. Elle soutint le parallele avec la piece de M. de Voltaire, et valut à son auteur la place de répétiteur des spectacles des petits appartemens, avec une pension de mille livres. Dans le même tems le duc d'Orléans lui donna la direction de son théâtre à Saint-Cloud.

La Noue s'étoit toujours repenti des folies de sa jeunesse, et n'avoit jamais aimé l'état de comédien, que la nécessité l'avoit forcé d'embrasser : il profita de l'aisance que les graces de la cour et une grande économie lui avoient procurée pour se retirer et se consacrer entièrement à la composition de plusieurs ouvrages dramatiques dont il avoit fait le canevas. Il avoit commencé une tragédie d'Antigone, dont il reste

quelques fragmens : le discours de Créon lorsqu'il proclame la loi qui défend sous peine de mort de donner la sépulture à Polynice, est plein de force et d'éloquence. La Noue avoit donné un soin particulier à ce morceau ; il pensoit que s'il étoit possible de faire adopter au public la vraisemblance de cette loi, et de le familiariser avec les préjugés des Grecs sur la sépulture des morts, ce sujet, qui n'a jamais réussi au théâtre françois, seroit un des plus beaux que l'on pût traiter. Le seul ouvrage dramatique que La Noue ait pu terminer dans sa retraite est la petite comédie de l'Obstiné, où l'on trouve du vrai comique et beaucoup de vivacité dans le dialogue.

La Noue eut des liaisons avec les hommes de lettres les plus distingués de son tems. J. J. Rousseau eut assez de confiance en lui pour le consulter sur une de ses comédies, et lui témoigna toujours une estime particuliere. Lorsque Rousseau composa sa fameuse Lettre sur les spectacles, il chercha à prouver qu'il étoit impossible que les comédiens eussent des mœurs ; et La Noue valut à quelques uns de ses camarades une hono-

rable exception : « S'ensuit-il de là, dit Jean-Jac-
« ques, qu'il faille mépriser tous les comédiens?
« il s'ensuit au contraire qu'un comédien qui a
« de la modestie, des mœurs, de l'honnêteté, est
« doublement estimable, puisqu'il montre par là
« que l'amour de la vertu l'emporte en lui sur les
« passions de l'homme et sur l'ascendant de sa
« profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer
« est de l'avoir embrassée : mais trop souvent un
« écart de jeunesse décide du sort de la vie ; et
« quand on se sent un vrai talent, qui peut
« résister à son attrait? Les grands acteurs por-
« tent avec eux leur excuse ; ce sont les mauvais
« qu'il faut mépriser. »

La Noue mourut dans sa retraite, le 15 novembre 1761.

PRÉFACE.

Tout le monde convient que le sujet de Mahomet second est un des plus difficiles que l'on ait mis sur la scene; et j'ose dire que la façon dont je l'ai traité ajoute encore à la difficulté.

J'ai voulu intéresser par Mahomet et pour Mahomet, sans cependant détruire son caractere: j'ai senti toute la charge que je m'imposois; c'est au public à décider si j'ai succombé sous sa pesanteur.

Mon dessein a été de faire une piece sans épisodes: le développement du cœur de Mahomet, le péril et la mort d'Irene, voilà les seuls objets auxquels j'ai tout sacrifié.

Si cette unité d'action m'a fourni quelques beautés, elle m'a entraîné aussi malgré moi dans des défauts que j'ai vus, que je n'ai point prétendu dissimuler, et que je veux encore moins excuser.

Je n'ai point assez travaillé, et j'ai trop peu de lumieres pour oser décider, mais je crois avoir observé que dans un sujet simple les caracteres, qui semblent d'abord devoir être une ressource pour l'auteur, deviennent dans l'exécution la partie la plus gênante et la plus difficile à mettre en œuvre.

La raison, si je ne me trompe, est que dans ces sortes de pieces il y a toujours un caractere transcendant, qui pour ainsi dire engloutit tous les autres, et dont le développement demande beaucoup d'étendue; de sorte que l'auteur est obligé non seulement de resserrer, mais encore de plier à l'avantage du premier la marche et les mouvemens des autres personnages qui entrent dans la construction de sa fable. De combien d'exemples pourrois-je m'appuyer ici, et d'exemples tirés des plus grands maîtres?

L'unité d'intérêt est encore, selon moi, un obstacle à l'achèvement des caracteres subalternes; plus on le partage cet intérêt, plus on l'affoiblit. L'art consiste donc à le rejeter toujours dans son entier sur les principaux personnages; toutes les situations doivent donc être ménagées pour eux seuls: or je demande comment finir des caracteres exclus des situations, et dont tous les mouvemens, tous les discours doivent être subordonnés à la grandeur et à l'action d'un autre? *Judicent periti.*

J'aurois pu faire du visir un conspirateur dans les formes, lui donner des intelligences avec les princes voisins, l'intéresser pour un frere de Mahomet, etc.; j'ai mieux aimé n'en faire qu'un ennemi du sultan: il hait, il cherche à nuire, il

souleve l'armée; la révolte mene à la catastrophe: voilà tout ce que j'en ai voulu tirer. Le moindre inconvénient d'un jeu plus étendu, d'une conduite plus réguliere, auroit été de me jeter dans des détails étrangers à mon sujet.

Le caractere de Théodore n'est pas mieux fini; peut-être est-il plus défectueux; et, par les mêmes raisons, j'aurois pu le mettre vis-à-vis Mahomet, opposer grandeur à grandeur: je l'ai sacrifié à mon héros; bien plus, la reconnoissance faite, je n'ai point voulu qu'il partageât l'intérêt avec Irene. Tous ces ménagemens jettent nécessairement sur lui un reproche de foiblesse et d'indécision, que j'ai vu, mais dont je me suis cru obligé de le laisser chargé pour un plus grand bien. Sa présence et son peu de fermeté entroient également dans le plan de mon ouvrage: supprimez le personnage, Irene se tait sur son amour, ou devient criminelle en l'avouant; donnez-lui plus de force, ou il obscurcit Mahomet et se saisit de l'attention du spectateur, ou il change la suite des évènemens.

Mon dessein, par ce détail, n'est pas d'autoriser ces deux caracteres, mais seulement de faire voir les motifs qui m'ont porté à n'y rien changer, et qui m'ont empêché de profiter dans l'impression des justes critiques qu'on en a faites.

Je ne dis rien du mufti ; il tient si peu de place dans la piece qu'il seroit ridicule de lui en donner une ici. Quoiqu'il aide au visir à soulever l'armée, je me serois bien gardé de le produire sur la scene pour ce qu'il y dit, s'il ne s'y trouvoit tout porté comme assistant à l'entrée triomphante de Mahomet.

Je ne dirai plus qu'un mot, et ce sera, si on me le permet, sur la catastrophe de cette tragédie.

Aux premieres représentations, on me fit un crime de l'action de Mahomet; on auroit souhaité, ou que j'eusse fait sauver Irene, ou du moins qu'un autre l'eût immolée; et je me souviendrai toujours de l'effet terrible que produisit ce vers décisif;

Frémissez, c'est la main du cruel Mahomet.

Les sentimens aujourd'hui sont si fort changés, que j'ai presque à me disculper de n'avoir armé Mahomet sur la scene que d'un poignard inutile; le bras étoit levé, le spectateur étoit ému : je devois achever, dit-on, et le rendre témoin d'une exécution violente qui auroit porté son horreur et sa pitié jusqu'au dernier degré.

Je ne pense pas ainsi; les mœurs et les regles en seroient blessées, et je respecterai toujours les unes et les autres. Il ne m'appartient pas de don-

ner en France l'exemple de verser impunément le sang d'un autre sur le théâtre; exemple dangereux qui dégénéreroit bientôt en habitude de carnage, et qui d'un spectacle innocent et régulier, tel que le nôtre, feroit en peu de tems une arene sanglante, une école d'inhumanité.

J'ai donné à ma piece, selon moi, le seul dénouement qui lui convînt; je l'ai préparé le mieux qu'il m'a été possible. Au reste je ne me flatte point d'avoir rencontré juste dans l'un, ni réussi dans l'autre: je dis mon sentiment sans vouloir y assujettir personne; et j'avoue de bonne foi qu'un autre auroit pu beaucoup mieux faire.

Ce seroit ici le lieu de rendre grace au public de l'accueil favorable qu'il a fait à mon ouvrage, si je ne craignois que le lecteur ne prît pour un reproche de la précipitation de ses jugemens mon soin à lui rappeler ici les applaudissemens qu'il m'a donnés comme spectateur. Quelle différence de la solitude et du sang-froid du cabinet à l'illusion du théâtre, à la chaleur de la représentation, aux inflexions, aux mouvemens d'acteurs habiles!

. . . . Cùm carmina lumbum
Intrant, et tremulo scalpuntur ubi intima versu.

PERS., sat. I.

ACTEURS.

MAHOMET SECOND, empereur des Turcs.

IRENE.

THÉODORE, prince grec, pere d'Irene.

LE GRAND-VISIR.

LE MUFTI.

L'AGA DES JANISSAIRES.

TADIL, confident de Mahomet.

ACHMET, confident du grand-visir.

NASSY, Grec, confident de Théodore.

ZAMIS, Grecque, confidente d'Irene.

PACHAS.

OFFICIERS DU PALAIS.

GARDES.

GRECS.

La scene est à Byzance.

MAHOMET II.



Ce poignard dans ton sein est prêt à se plonger.

Acte V. Sc. III.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.

ENFIN, selon mes vœux, guidé par sa captive,
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive:
D'un triomphe pompeux l'appareil imposant
Hors de ces murs encor le retient dans son camp;
Ministre sans éclat d'une odieuse fête,
Il veut qu'ici par moi son triomphe s'apprête...
Ah ! loin d'y préparer un trône à son orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuser son cercueil !
Que ne puis-je flétrir ses lauriers et sa gloire !

Mais il faut à pas lents marcher vers la victoire.
Du voile de la feinte entourons nos projets ;
La prudence peut seule assurer leurs succès.

ACHMET.

De quels succès encor se flatte votre haine ?
Mahomet sait gagner les peuples qu'il enchaîne ;
Les bienfaits dans ces lieux annoncent son retour :
Il y sema l'horreur, il recueille l'amour.
Il saccagea Byzance en vainqueur implacable;
Il revient y régner en monarque équitable :
Il a parlé ; les Grecs ont vu tomber leurs fers;
De ses graces sur eux les trésors sont ouverts.
Vous l'avez vu cruel, vous voyez sa clémence :
Imitez-le, visir, bannissez la vengeance.

LE VISIR.

Ainsi donc un tyran, dans ses brûlans accès,
Osera se livrer aux plus cruels excès,
Entre les mains du crime il mettra son tonnerre,
De larmes, de douleurs il couvrira la terre,
Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer,
Les vils mortels seront contraints à l'adorer?
Rien ne peut de mon cœur refermer la blessure ;
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature !...
Ah ! souvenir affreux dont encor je frémis!
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils....
Il voulut son trépas, injuste ou légitime :
Mais mon bras ne dut point immoler la victime ;
Je frappai.... C'en est fait ; ami, laissons les pleurs,

Soulagement obscur des vulgaires douleurs.
Mahomet, je le sais, n'est point toujours barbare ;
De vices, de vertus, assemblage bizarre,
Entraîné par l'essor où son cœur s'est livré,
Il porte l'un ou l'autre au suprême degré;
Monstre de cruauté, prodige de clémence,
Héros dans ses bienfaits, tyran dans sa vengeance,
A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer ;
Et dans le seul excès il sait se reposer.
Je ne me flatte point; je le connois ce maître,
Que ma haine menace, et qu'elle craint peut-être.
Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit
Suspend son caractere, et ne l'a point détruit ;
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance,
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.
De moment en moment il peut se réveiller;
Et tandis qu'il sommeille il le faut accabler.
Dès long-tems mes complots préparent sa ruine :
J'ai banni de son camp l'austere discipline,
Des chefs et des soldats j'ai corrompu les cœurs,
Sur les plus factieux j'ai versé les faveurs;
A la fidélité réservant la disgrace,
Mon adroite indulgence a caressé l'audace :
Aux bruits semés par moi de ses lâches amours
Le murmure a passé dans leurs libres discours;
Et saisissant enfin l'espoir que j'ai vu luire,
Du murmure au mépris je les ai su conduire.
C'est ainsi que, semant la feinte et les détours,

J'attaque sa puissance et j'assiege ses jours;
J'allume le tonnerre, et j'empêche qu'il gronde.
Sans savoir mes projets le mufti les seconde.
Je ne crains que l'aga ; janissaire indomté,
Rien ne peut altérer sa fiere intégrité:
Imprudent, mais zélé, son audace hautaine
Obtient, brave l'estime, et subjugue la haine;
Son devoir est sa loi ; son maître est tout pour lui;
Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.
Espérons toutefois: c'est mon frere, et peut-être,
Saisissant les moyens que le tems fera naître,
Son zele par mes soins se verra refroidi,
Ou je le tournerai contre mon ennemi.
Est-il quelque rempart construit par la puissance
Que ne détruise enfin l'audace et la prudence?
Toi, qui depuis long-tems des malheureux chrétiens
Par mes ordres secrets adoucis les liens,
De mes conseils prudens as-tu su faire usage?
Tes soins ont-ils des Grecs relevé le courage?
Et vers la liberté que je viens leur offrir
Osent-ils en secret pousser quelque soupir?

ACHMET.

Couchés dans la poussiere, abandonnés aux larmes,
J'ai long-tems, mais en vain, combattu leurs alarmes:
Le succès leur paroît trop voisin du danger;
Leurs yeux tremblans encor n'osent l'envisager.
Il en est cependant de qui la noble audace
A bravé devant moi la mort et la menace:

Je leur fais espérer votre solide appui.
Il leur manquoit un chef; et le ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire.
Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

LE VISIR.

Théodore?

ACHMET.

Oui, seigneur. Du sang de Constantin,
C'est lui qui du vainqueur troubla l'heureux destin,
Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,
Et de son propre sang lui fit payer sa gloire:
Ce héros, dans les fers, gémissoit inconnu:
Aujourd'hui seulement à la clarté rendu,
De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

LE VISIR.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux?
Ami, je le connois; je l'ai vu dans ces lieux
Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance
Du Grec et du Persan rompre l'intelligence:
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur,
Et lui seul du sultan va troubler le bonheur;
Oui, pour en concevoir l'espérance certaine,
Apprends que cet esclave est le pere d'Irene.

ACHMET.

Quoi! de cette captive?

LE VISIR.

Ami, n'en doute pas:

Il la vit jeune encore arracher de ses bras;
L'esclavage la mit dans les mains de mon frere:
Je le pressai long-tems de la rendre à son pere;
Au serrail du sultan il destina ses jours,
Et ses yeux du sultan ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache par mes soins à l'amant qui l'adore;
Je veux, si je ne puis détruire son pouvoir,
Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

ACHMET.

Eh! ne craignez-vous point que le pere lui-même
N'aspire par sa fille à la faveur suprême?
Il est chez les chrétiens des cœurs ambitieux;
L'éclat et la grandeur peut éblouir ses yeux;
Le plaisir et l'orgueil de se voir près du trône....

LE VISIR.

Calme le vain soupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un chrétien contre nous suce avec son erreur?
L'hymen est le seul nœud que connoît leur tendresse;
Tout autre engagement n'est que crime, ou foiblesse.
Je connois Théodore; et tout autre lien
Ne sauroit éblouir un cœur tel que le sien.
Que ne peut le sultan par un hymen sinistre
De ses propres malheurs se rendre le ministre!
Je ne sais, mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah! s'il étoit ainsi, ma haine triomphante

Lui raviroit le sceptre, éloigneroit l'amante:
Bientôt en zele ardent mon courroux déguisé
Frapperoit sans obstacle un sultan méprisé.
S'il l'épouse, te dis-je, il se perdra lui-même;
S'il n'ose l'épouser, il perdra ce qu'il aime;
Ou, si jusqu'à l'offense il enhardit ses feux,
J'armerai le dépit d'un pere malheureux,
Et moi-même guidant le bras de Théodore,
Je saurai le plonger dans un sang que j'abhorre.
Sachons à nous servir si son cœur se résout.
S'il se perd, ce n'est rien; s'il immole, c'est tout.

ACHMET.

On vient.... C'est lui, seigneur.

LE VISIR.

Cher ami, va m'attendre;
Et que personne ici ne puisse nous surprendre...
Il entre; laisse-nous. (*Achmet sort.*)

SCENE II.

LE VISIR, THÉODORE.

LE VISIR.

Ciel! quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un héros tel que toi!
Généreux Théodore, ah! malgré ta disgrace,
Partage les transports d'un ami qui t'embrasse!

THÉODORE.

O toi qui, seul des tiens sensible à la pitié,
Sais dans un malheureux respecter l'amitié,
Si mon cœur au plaisir pouvoit s'ouvrir encore
Je le devrois aux soins dont un ami m'honore :
Il n'est plus tems; rends-moi ma prison et mes fers;
Vos succès et nos maux me les ont rendus chers....

(*à part.*)

Murs, trop mal défendus par mes fragiles armes,
Murs, baignés de mon sang, soyez-le de mes larmes!...
De quel faste étranger me vois-je environné?
L'autel étoit ici... là, mon roi prosterné....
Malheureux Constantin!... Malheureuse Byzance,
Le ciel en son courroux a brisé ta puissance!
Ton effroyable chûte écrasa trente rois,
Et l'univers tremblant en a senti le poids!

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût suivi sa conquête
Sa main sur trente rois étendoit la tempête,
Il est vrai; mais l'amour a sauvé l'univers;
Au vainqueur de la terre il a donné des fers:
Apprends que dans ces murs s'est éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient et l'Europe et l'Asie;
Et de ces murs encore on pourroit repousser
L'usurpateur.... Mais non, il n'y faut plus penser.
Les Grecs, si fiers jadis, aujourd'hui vils esclaves,
Ont appris sans murmure à porter leurs entraves:
La liberté les cherche, ils n'osent la saisir;

Et Théodore enfin ne sait plus que gémir.

THÉODORE.

Que dis-tu? notre sort peut-il changer de face?
Ah! si je le croyois!...

LE VISIR.

Rappelle ton audace:
Avant la fin du jour tu seras éclairci
D'un secret important que je te cache ici.
Il t'en souvient; tandis qu'on assiégeoit Byzance
Par de secrets avis j'éclairai ta prudence:
Mes efforts ni les tiens n'ont pu la conserver;
Mais des mains du tyran on la peut enlever.
Sais-tu jusqu'à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel qu'en ces lieux un nouveau crime amene?
Sais-tu que pour plonger le poignard dans son sein
La vengeance et l'honneur ont réservé ta main?
Sans doute on t'aura dit qu'une captive aimable
Arrive sur les pas de ce prince coupable?....
Frémis; mais venge-toi: ce fier usurpateur
Devient, pour t'offenser, un lâche séducteur:
Cette beauté qu'il trompe, et qui peut-être l'aime,
Cet objet malheureux.... c'est ta fille elle-même.

THÉODORE.

Ma fille!... Ah! juste ciel! ma fille entre les bras....!
Non; elle est innocente, ou ne respire pas.

LE VISIR.

Cesse de te flatter; c'est elle, c'est Irene,
Que loin de tout danger ta prévoyance vaine

Long-tems avant la guerre envoyoit à Lesbos,
Et que la servitude atteignit sur les flots.

THÉODORE.

Ah! rompons, s'il se peut, sa chaîne criminelle!
Visir, de ton pouvoir daigne appuyer mon zele;
Que je l'arrache....!

LE VISIR.

Espere un facile succès.
Mahomet la confie aux murs de ce palais,
Sans gardes, presque libre, à soi-même rendue;
Un prétexte pourra te procurer sa vue;
Soit pour flatter ta fille enfin, ou la fléchir,
Des rigueurs du serrail on vient de l'affranchir.

THÉODORE.

Visir, sur son destin je ne suis point tranquille.

LE VISIR.

On vient.

SCENE III.

LE VISIR, THÉODORE, ACHMET.

LE VISIR, *à Achmet.*

Rends, cher Achmet, sa retraite facile.
(*à Théodore.*)
Tu connois ce palais; évite tous les yeux,
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.
(*Théodore et Achmet sortent.*)

SCENE IV.

MAHOMET, LE MUFTI, LE VISIR, TADIL,
PACHAS, OFFICIERS DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

Dans ces murs qu'a soumis ma valeur intrépide
Que du trône ottoman la majesté réside:
Né changeons point leur sort; ils commandoient jadis;
Qu'ils commandent encore aux peuples asservis;
Que l'Europe et l'Afrique, au rang de nos provinces,
Esclaves comme vous, y contemplent leurs princes.
Puissent mes descendans de cet heureux séjour
A l'univers entier donner des lois un jour!
Les chemins sont ouverts; c'est assez pour ma gloire:
Il est tems de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur combattu
Fait céder la grandeur aux lois de la vertu:
Dans ce cœur inconstant l'orgueil et la vengeance,
Je ne le sens que trop, ont laissé leur semence:
Je n'ose vous promettre un bonheur éternel;
Avant d'être clément vous m'avez vu cruel;
Tremblez.... Mais écartons un funeste présage;
D'une solide paix que ce jour soit le gage.
Peuples, long-tems courbés sous le poids des malheurs,
Respirez; votre maître est sensible à vos pleurs;
Votre maître est fléchi : l'humanité sacrée,

La mere des vertus, dans son ame est entrée;
En vain l'ambition veut étouffer sa voix,
Elle crie à mon cœur que mon peuple a ses droits:
C'est elle qui m'apprend qu'un pouvoir sans mesure
Devient pour l'univers une commune injure;
C'est elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
Unissent le monarque au reste des mortels,
Et qu'un roi qui conserve est égal en puissance
A l'être bienfaisant qui donne la naissance.
J'ai vaincu, j'ai conquis; je gouverne à présent.

(*au mufti et au visir.*)

Vous, que ma voix tira de la nuit du néant,
Esclaves de mon trône, ombre de ma puissance,
Allez à l'univers annoncer ma clémence:
A ses rois consternés annoncez qu'aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, et devient leur appui;
Qu'il ne permettra plus au souffle de la guerre
De renverser leur trône, et d'infecter la terre;
Que sa gloire est contente, et qu'il n'aspire plus
Qu'à rendre heureux son peuple, et les vaincre en vertu
Ce n'est pas tout; mon cœur, lassé du bruit des armes,
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes;
D'une esclave chrétienne il couronne la foi:
Ce n'est point m'abaisser, c'est l'élever à moi.
Je méprise ces rois dont la tendresse avide
Ne sait former des nœuds qu'où l'intérêt préside;
Commerce trop suivi dont j'abhorre la loi:
Vertu, naissance, amour, c'est assez pour un roi.

LE VISIR.

Seigneur, de tes soldats je crains la résistance;
Leurs nombreux bataillons trop proches de Byzance..

MAHOMET.

Écoute mes projets; cours les exécuter.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à vous consulter:
Mes ordres sont dictés; et si quelque rebelle
Éleve dans mon camp une voix criminelle,
D'un murmure indiscret que la mort soit le prix.

LE MUFTI.

Une chrétienne! ciel, sur le trône!

MAHOMET.

Obéis.

(*Il sort avec Tadil, les pachas, les officiers du palais et les gardes.*)

SCENE V.

LE MUFTI, LE VISIR.

LE MUFTI.

J'ai prévu les desseins que ce jour nous révele;
Je les ai dès long-tems confiés à ton zele,
Visir; et dès ce tems tu juras devant moi
De ne jamais souffrir l'opprobre de ton roi.
Il fait plus aujourd'hui, ce prince téméraire,
Il ose des chrétiens se déclarer le pere:
Tu le vois, tu l'entends; et ses injustes lois

Ainsi que ton audace ont étouffé ta voix !

LE VISIR.

Mufti, je l'avouerai, j'ai trop cru cette audace;
Éloigné du danger je bravois sa menace :
Mille moyens s'offroient, j'osois les embrasser;
L'approche du péril les fait tous éclipser :
Il en est un pourtant, triste, voisin du crime;
Mais qu'un mufti l'approuve, il devient légitime :
Oui, contre les décrets d'un absolu pouvoir
Tes décrets peuvent seuls armer notre devoir.
Que la religion par toi se fasse entendre;
Au prix de notre sang nous irons la défendre;
Sur tes pas, entraînés par une sainte ardeur,
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur;
Et jusque dans les bras du monarque profane
Nous frapperons l'erreur que le mufti condamne :
Mais sans toi nos efforts, sacrileges et vains,
Nous exposent sans fruit à des tourmens certains...
Tu balances, mufti !.... C'en est fait, et je cede.
Le danger de l'état exige un prompt remede;
La religion sainte éleve en vain sa voix,
Son timide interprete abandonne ses droits:
Un visir, après lui le premier de l'empire,
Fait briller, mais en vain, le zele qui l'inspire:
En vain le janissaire offre un puissant secours,
Au milieu d'une armée il tremble pour ses jours;
Il ignore, ou plutôt il cede sa puissance;
D'un monarque infidele il craint la concurrence;

Il dévore un affront, et cesse d'être instruit
Qu'un prince qu'il condamne est un prince détruit.
Eh bien! va donc subir le joug d'une chrétienne;
A son culte, à sa loi cours immoler la tienne;
D'un hymen odieux ministre criminel,
On t'attend; va serrer ce lien solennel.
Aux musulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un roi qui s'avilit est indigne de l'être;
Et qu'un mufti craintif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUFTI.

Visir, de tes transports calme la violence:
Je m'abandonne à toi; je cede à ta prudence.
Avertissons les chefs du danger de l'état:
Avant d'autoriser un nécessaire éclat,
Agissons; et tâchons, par force ou par adresse,
D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZAMIS.

ZAMIS.

Enfin, loin du serrail, Irene désormais
Va seule et sans rivale habiter ce palais:
Prête à verser sur vous les biens qu'elle moissonne
L'aimable liberté déja vous environne;
Oubliez dans ces murs mille objets odieux
Qui rendoient le serrail effrayant à vos yeux;
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre sexe ici le tourment et l'injure,
Tombeau de la vertu, méprisable séjour,
Où regne la mollesse, où n'entre point l'amour.
Eh! qui peut sans rougir voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la beauté se condamne?
Ces femmes dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au déshonneur?

IRENE.

Je ne le cele point, ce changement me flatte:
Toutefois est-il tems qu'un doux espoir éclate?
En quel lieu sommes-nous? et qui nous y conduit?
Quel trône est élevé sur ce trône détruit?...

(*à part.*)

Je te revois enfin, malheureuse Byzance,
Monument éternel de céleste vengeance!
En entrant dans tes murs j'ai senti tes douleurs,
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs:
Je viens te secourir.... Affermis ma foiblesse,
O ciel, fais triompher le zele qui me presse!
Esther sut désarmer le fier Assuérus;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

ZAMIS.

J'approuve avec transport ce dessein magnanime:
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime;
Qui le peut mieux que vous? D'un sultan orgueilleux
Le ciel à vos attraits a soumis tous les vœux.
Non, non, ils ne sont plus ces tems remplis de craintes,
Quand le fier Mahomet repoussoit les atteintes
D'un feu qui malgré lui pénétroit dans son cœur;
L'indomtable lion, frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le blesse.
Quels coups ont annoncé sa superbe foiblesse!
Son amour, effrayé de ses propres effets,
Se plongeoit dans le sang, prodiguoit les bienfaits,
Du meurtre au repentir conduisoit sa victime;

Guidé par la vertu, conseillé par le crime,
Rappelant des transports à l'instant oubliés,
Prêt à vous immoler il tomboit à vos pieds.

IRENE.

Zamis, qui sait mourir sait braver la menace.
Je ne sais quel espoir soutenoit mon audace;
Cet espoir, que je n'ose encore interroger,
Versoit sur moi la force et l'oubli du danger.
Toutefois.... le dirai-je? au sein de la victoire
D'un œil triste et douteux j'envisage ma gloire.
Trop prompte à soulager les maux de nos chrétiens,
Mon cœur se seroit-il trompé sur les moyens?
Si la seule vertu m'a pu servir de guide,
D'où vient que dans ses bras le remords m'intimide?

ZAMIS.

Quelle frayeur saisit votre esprit éperdu?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu?
Combien ai-je admiré votre innocente audace!
Mépriser les bienfaits, confondre la menace!...
A travers les dangers et l'horreur du trépas
Quelle main jusqu'au trône a pu guider vos pas?
Car enfin, terrassé par un pouvoir suprême,
Ce n'est plus un tyran qui malgré lui vous aime;
C'est un héros soumis, tendre, respectueux,
Et rival des vertus d'un objet vertueux.

IRENE.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuse image
D'un prince dont mon cœur doit détester l'hommage

N'égare point, Zamis, un reste de raison
Trop foible à repousser un dangereux poison :
Ses vertus, son amour, mon cœur, tout m'intimide ;
Tremblante à chaque pas, sans conseil et sans guide,
Dans un triste avenir je n'ose pénétrer,
Et jusqu'à mon bonheur tout me fait soupirer.
J'ai cru trouver la paix dans ce nouvel asyle ;
Je l'habite, et mon cœur y devient moins tranquille.
C'est ici que mon sort a commencé son cours ;
C'est ici que mon pere a vu trancher ses jours ;
(à part.)
Et moi-même... Ah ! Zamis !.. Ciel, qui me vois tremblante,
Je mourrai sans regret si je meurs innocente...
(à Zamis.)
Mais que nous veut Tadil ?

SCENE II.

IRENE, TADIL, ZAMIS.

TADIL.

Les chrétiens empressés,
Reconnoissans des biens que sur eux vous versez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage ;
Adoucissez les maux de leur triste esclavage :
Mahomet l'a permis ; son ordre toutefois
Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

IRENE.

Qu'il vienne. (*Tadil sort.*)

SCENE III.

IRENE, ZAMIS.

IRENE, *à part.*

Juste ciel, une joie inconnue
S'empare malgré moi de mon ame éperdue!
Rois, maîtres des mortels, ah! quelle est votre erreur
Quand, la foudre à la main, votre immense grandeur
D'éclats tumultueux épouvante la terre!
Prenez, prenez le sceptre, et quittez le tonnerre;
Soulagez les douleurs d'un peuple gémissant,
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent,
Du foible, du proscrit relevez le courage;
Du pouvoir absolu c'est là le vrai partage!...

SCENE IV.

THÉODORE, IRENE, ZAMIS.

IRENE, *à part.*

Mais, hélas! quel vieillard se présente à mes yeux?
Il s'arrête, il gémit à l'aspect de ces lieux.

THÉODORE, *à part.*

C'est ma fille; c'est elle... Ah! pere déplorable!...
O ciel, ne me sois point à demi favorable;
Épure les bienfaits que tu veux m'accorder!

IRENE, *à Théodore.*

Respectable chrétien, vous n'osez m'aborder;
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes?
Rassurez-vous, je viens dissiper vos alarmes;
Chrétienne comme vous, vos malheurs sont les miens.

THÉODORE.

Madame, recevez l'hommage des chrétiens;
Par vous seule arrachés à des maux innombrables,
Nous bénissons les fruits de vos soins secourables:
Notre culte, long-tems insulté par l'erreur,
Par vous seule a repris son antique splendeur;
Que dieu, pour tant de biens répandus sur Byzance,
Affermisse à jamais vos pas dans l'innocence!
Lorsque de tant de maux vous sauvez les chrétiens,
Un pere infortuné peut-il gémir des siens?
Oserai-je, à vos yeux exposant ma tristesse,
Outrager par mes pleurs la commune alégresse?
Madame, ayez pitié d'un pere malheureux!
Échappé des horreurs d'un cachot ténébreux,
D'aujourd'hui seulement je revois la lumiere,
Et je retrouve, hélas! une fille trop chere;
Une fille pour qui je donnerois mon sang,
Exposée ou livrée au crime le plus grand;
Un superbe ennemi la tient sous son empire....

Un musulman cruel.... je tremble.... je soupire....
Il l'aime.... il est puissant.... Je ne puis achever!

IRENE, *à part.*

Quel trouble ce chrétien me fait-il éprouver?
Quel discours! quel rapport!... à peine je respire.
La pitié sur un cœur a-t-elle tant d'empire?
(*à Théodore.*)
Pour soulager vos maux, ardente à tout oser,
De mon foible pouvoir vous pouvez disposer.
Peut-être votre fille est encore innocente;
Déployez à ses yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah! bientôt près de vous renaîtra sa vertu:
Si, comme à votre fille, un destin favorable
Redonnoit à mes pleurs un pere respectable,
Prompte à sacrifier amour, sceptre, grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois son bonheur....
Mais, loin de vous calmer, j'irrite vos alarmes!
Moi-même en vous parlant je sens couler mes larmes:
Vous arrêtez sur moi vos regards attendris!
Vous pleurez!... ah! j'ai peine à retenir mes cris;
Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue,
O, qui que vous soyez, votre douleur me tue!

THÉODORE.

Irene!...

IRENE.

Eh bien! seigneur, pourquoi me nommez-vous?

THÉODORE.

Chere Irene!...

IRENE.

Seigneur....

THÉODORE.

Ah! mouvement trop doux!
Je pleure.... je t'appelle.... et tu doutes encore?

IRENE.

Ah! mon pere!... ah! grand dieu!... c'est lui, c'est Théodore!
Vous soupirez!... hélas! Irene a-t-elle pu
En blessant vos regards attrister la vertu?
Ah! mon pere, chassez un doute qui m'offense:
Oui, j'ose à vos regards m'offrir en assurance;
Je mérite l'amour d'un pere tel que vous.

THÉODORE.

Et je me livre donc aux transports les plus doux!
Ma fille, embrassez-moi.... Vous dissipez la crainte
Dont en vous retrouvant j'ai ressenti l'atteinte.
Qu'un sultan orgueilleux subisse votre loi,
Vous êtes innocente, et c'est assez pour moi;
Mais achevez, calmez mes craintes inquietes,
Ouvrez les yeux, Irene, et voyez où vous êtes.
Paré de mille attraits à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des autels;
Par l'avilissement la faveur s'y dispense;
A côté du forfait marche la récompense:
Mille voiles brillans couvrent le déshonneur,

Et toujours la bassesse y mene à la grandeur.
Ma fille, grace au ciel, l'erreur ni la foiblesse
N'ont point dans cet abyme entraîné ta jeunesse;
Mais crains, fuis le danger; il te presse, il te suit:
L'orgueil l'attend, succombe, et la vertu le fuit.

IRENE.

Mon pere, digne auteur de ma triste famille,
Mon pere, dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a dessillé mes yeux:
Fuyons: arrachez-moi de ces funestes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente
S'égaroit et marchoit aveuglée et contente:
Vous m'éclairez; malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidele au devoir, à l'honneur,

(*à part.*)

A ma foi.... Oui, mon dieu! brise mon esclavage!
Tu parles; j'obéis: acheve ton ouvrage!

THÉODORE.

Oui, ma fille, sans doute il brisera vos fers;
Oui, sur votre péril ses yeux se sont ouverts;
Et son bras jusqu'à vous aujourd'hui ne me guide
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaste palais je connois les détours;
J'ai de puissans amis: mes soins et leur secours
M'ouvriront les chemins d'une fuite facile:
Vous, flattez le sultan par une feinte utile,
Ménagez-le; et bientôt Irene en liberté,
Bravera son amour et son autorité.

Je vous laisse. (*il veut sortir.*)

IRENE, *l'arrêtant.*

Ah! grand dieu! vous me laissez!... mon pere!...
Et pourquoi différer un secours nécessaire?
Vous savez de ces lieux les plus obscurs détours:
Je les quitte; il y va de plus que de mes jours:
Dans l'abyme des flots, dans le sein de la terre
Cachez-moi, sauvez-moi; tout ici m'est contraire.
(*elle se jette aux genoux de Théodore.*)
Oui, plutôt que sans vous elle ose demeurer,
Irene à vos genoux aime mieux expirer.

SCENE V.

MAHOMET, THÉODORE, IRENE, TADIL, ZAMIS.

MAHOMET, *à part.*

Que vois-je? Irene en pleurs! Irene suppliante!
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante?
(*à Théodore.*)
Quel es-tu? réponds-moi.... Tu te tais vainement,
Perfide! tu trahis ou le prince, ou l'amant:
Réponds-moi; n'attends pas que l'horreur du supplice
D'un secret odieux me découvre l'indice.

THÉODORE.

La mort ni les tourmens ne pourroient m'arracher

Un secret, tel qu'il soit, que je voudrois cacher;
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes.
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes
J'excitois ses mépris, je rassurois son cœur:
Je voulois la ravir à ta funeste ardeur;
De ces murs dangereux je voulois la soustraire.
Tu sais tout; venge-toi, sultan, je suis son pere.

MAHOMET.

Son pere!

THÉODORE.

Oui, connois-moi; je suis ce Grec enfin
Qui dans ces mêmes murs balança ton destin,
Quand le courroux du ciel, secondant ton courage,
Permit aux musulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux si ton bras eût terminé mes jours,
Puisque des tiens mon bras ne put trancher le cours!
Depuis ce jour fatal, esclave misérable,
J'ai langui dans les fers: le destin qui m'accable
Ne les brise aujourd'hui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas! ma fille en ton pouvoir;
Mais je puis me venger: sa vertu m'est connue;
Et si je lui défends de paroître à ta vue,
Ardente à m'obéir, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour, ne l'ébranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure.
Tu me blessas: bien loin que ma gloire en murmure,
J'étois ton ennemi, tu défendois ton roi,

J'estime ton courage et respecte ta foi.
Tu pourrois te venger; ta fille obéissante
Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante.
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir?
Crois-tu que par la force on veuille l'asservir?
Ah! mon cœur n'eut jamais, pour engager Irene,
Que mon amour pour nœuds et mes bienfaits pour chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma seule fureur?
Tu m'as vu dans la guerre, armé de la terreur,
Tonner sur tes remparts, et, vainqueur trop sévere,
Du sang de tes chrétiens faire fumer la terre;
Mais tu ne m'as point vu, plus doux, plus généreux,
Adoucir des chrétiens le destin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver par ma clémence
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une juste rigueur,
Crime de la victoire et non pas du vainqueur.
Tu voulois enlever Irene à ma tendresse?
Imprudent! si le sort des chrétiens t'intéresse,
Garde-toi de nourrir le dangereux espoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir;
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'ôter Irene? ah! connois Mahomet;
Si c'est là ton dessein, j'en vais presser l'effet.
Je suis maître de vous: esclaves l'un et l'autre,
Je dispose à mon gré de son sort et du vôtre;
Vos personnes, vos biens, vos jours, tout m'est soumis:

Je vous rends tous les droits que le ciel m'a transmis;
Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux ou m'enlever ou me donner ta fille;
Et j'atteste le ciel, que, respectant ta loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

THÉODORE, *à part.*

Je demeure immobile: ô grandeur qui m'étonne!
(*à Mahomet.*)
Prince, digne en effet de plus d'une couronne,
Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir?
Esclave, je pouvois librement te haïr;
Libre, les tendres nœuds de la reconnoissance
M'enchaînent malgré moi sous ton obéissance.
L'intérêt de Byzance et des peuples chrétiens
Veut qu'ici je consente à ces fatals liens.
Une illustre princesse à ton pere asservie
Par un semblable hymen a sauvé la Servie:
Triste exemple!... mais quoi! la sagesse est sans choix
Quand la nécessité fait entendre sa voix.

MAHOMET, *à Irene.*

Le suffrage d'un pere est peu pour ma tendresse,
Irene; c'est à vous que Mahomet s'adresse:
Votre sort est fixé; reste à remplir le mien.
Formez-vous sans murmure un auguste lien?
Sans crainte, sans égard, que votre voix prononce:
M'aimez-vous? que le cœur dicte seul la réponse;
Vous êtes libre enfin.

IRENE.

Je l'ai toujours été;
Garant de ma pudeur et de ma liberté,
(*elle tire un poignard.*)
Regarde ce poignard.... De moi-même maîtresse,
J'ai vu d'un œil égal ta fureur, ta tendresse;
Et si sur moi le crime eût tenté son effort,
Ma vertu se sauvoit dans les bras de la mort....
(*à Théodore.*) (*à Mahomet.*) (*à tous deux.*)
Mon pere.... et toi, sultan.... connoissez dans Irene
Ce que peut le devoir sur une ame chrétienne.
(*à Mahomet.*)
De ce fer à tes yeux j'eusse percé mon cœur,
Et ta tendresse à peine égale mon ardeur.
Les rois pour effrayer ont la toute-puissance;
Mais pour gagner les cœurs ils n'ont que la clémence.
Mon amour est le prix de tes hautes vertus;
Et je t'estime assez pour ne te craindre plus:
Cette preuve suffit.
(*elle jette le poignard.*)

MAHOMET, *à part.*

Je frémis, et j'admire.
La voilà cette gloire où mon orgueil aspire!
A ces nobles discours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grace au ciel, un cœur digne de moi!...
(*à Irene.*)
Ah! pour me l'attacher plus fortement encore

Ce cœur qu'avec amour je chéris et j'honore,
Ce cœur dans qui le mien va lire son devoir;
Irene, partagez mon trône et mon pouvoir.
(*à Théodore.*)
Chrétien, soyons amis; c'est moi qui t'en conjure:
Je respecte et j'ignore une union si pure;
Instruis-moi, soutiens-moi: tu liras dans mon cœur;
Tes soins en banniront le crime et la fureur....
(*à part.*)
Plaisirs nouveaux pour moi, mouvemens pleins de charm
Vous me faites sentir que la joie a ses larmes!
Le pouvoir, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux;
Un instant de vertu vient de me rendre heureux....
(*à Théodore.*)
Agissons, il est tems: va rassurer tes freres;
Qu'ils respirent enfin sous des lois moins séveres.
Des fureurs du Mufti j'ai su les affranchir;
Sous toi, sous ton pouvoir je veux les voir fléchir.
Ordonne, agis, guéris leurs blessures cruelles:
Soumis à toi, sans doute ils me seront fideles:
Tes prêtres ne pourront refuser mes bienfaits;
Et je brave des miens les murmures secrets.
Oui, dussé-je à mes pieds voir tomber ma couronne,
Je cours exécuter ce que l'honneur m'ordonne!
(*à part.*)
O plaisir, pour un roi, rare et voluptueux!
Je regne sur deux cœurs libres et vertueux.
(*Il sort avec Tadil.*)

SCENE VI.

THÉODORE, IRENE, ZAMIS.

THÉODORE.

Ma fille, que l'espoir n'aveugle point votre ame!
Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flamme.
Demeurez dans ces lieux; attendez que du ciel
S'accomplisse sur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout, quoi que dieu vous ordonne;
Recevez du même œil la mort, ou la couronne:
Il est doux de régner pour protéger sa loi;
Il est beau de mourir pour conserver sa foi!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZAMIS.

ZAMIS.

OSEROIS-JE blâmer la douleur imprévue
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vue?
Vous soupirez! eh quoi! si pour quelques momens
Un pere se dérobe à vos embrassemens,
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare?
Songez à tous les biens que l'hymen vous prépare;
Mêler vos tendres pleurs à des momens si doux,
C'est honorer le pere en affligeant l'époux.

IRENE.

Moi l'affliger, Zamis! ah! ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie et ma tristesse.
Mon cœur est agité; pour lui rendre la paix
Parlons de ce héros, parlons de ses bienfaits.
Enfin autour de moi je leve un œil tranquille;
Ce palais de nos Grecs est devenu l'asyle;

L'impiété, long-tems attachée à mes pas,
S'éloigne, et désormais ne m'approchera pas.
Prémices de ma joie ainsi que de la tienne,
Déja tout est chrétien auprès d'une chrétienne.
Ciel! qu'il va redoubler mon zele et mon ardeur
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur!...
(*à part.*)
Ton Dieu s'appaise enfin, malheureuse Byzance!
Que pouvoit contre lui ta fragile puissance?
Sur tes remparts fumans l'esclavage et la mort
Ont triomphé sans peine et régné sans effort;
Pour porter dans ton sein des coups trop légitimes
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes:
Il frappa ton orgueil; il couronne ta foi.
La pitié secourable ouvre ses yeux sur toi:
Loin de tes chers enfans écartant les alarmes,
Mes soins sauront tarir la source de tes larmes.
Ah! si d'un doux hymen mon cœur se sent flatté,
C'est qu'il devient le sceau de ta félicité!...

SCENE II.

IRENE, NASSI, ZAMIS.

IRENE, *à Nassi.*

Nassi, que voulez-vous?

NASSI.

Votre pere, madame,

Le trouble sur le front, et la douleur dans l'ame,
M'a confié pour vous ce billet important:
Il doit près du visir se rendre en cet instant.

(*il sort*)

SCENE III.

IRENE, ZAMIS.

IRENE, *à part, après avoir lu.*

Qu'ai-je lu ! Que devient mon bonheur et ma joie ?
Je m'y livrois entiere, et le ciel la foudroie.
Si l'espoir dans un cœur s'introduit lentement,
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand !

ZAMIS.

Le sultan vient.

SCENE IV.

MAHOMET, IRENE, ZAMIS.

IRENE, *à Mahomet.*

. . Seigneur, vous me voyez tremblante:
Connoissez un forfait dont l'horreur m'épouvante.

MAHOMET, *lisant.*

« En vain à votre hymen nos prêtres ont souscrit;
« Des musulmans jaloux la colere s'aigrit:
« Sans lui communiquer l'avis de votre pere,

« Ménagez le sultan, obtenez qu'il differe;
« On nous menace: on dit qu'un rebelle sujet
« Prétexte votre hymen pour perdre Mahomet. »

IRENE.

Seigneur, vous vous taisez! une fureur tranquille
Arrête sur ces mots votre vue immobile!
Frémissant du péril où j'allois vous plonger....

MAHOMET.

Je frémis de l'affront, et non pas du danger.
C'est Mahomet, c'est moi qu'un esclave menace!...
Vous gémissez, Irene! épargnez-moi, de grace;
Vous m'outragez: trembler ou pour vous ou pour moi,
N'est-ce pas m'accuser de foiblesse, ou d'effroi?
Ah! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage:
Méprisez, comme moi, des esclaves jaloux,
Et n'armez point contre eux l'amour et le courroux.

IRENE.

Moi, seigneur, moi contre eux armer votre colere!
Epouse de leur roi, ne suis-je pas leur mere?
Que ne peut mon hymen, ce lien si flatteur,
De l'univers entier assurer le bonheur!
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace,
Je ne crains point pour moi leur frivole menace;
Je ne crains que pour eux ces foudroyans éclats
Que votre cœur enfante, et ne maîtrise pas.
Moi, contre eux élever mes plaintes dangereuses!
Périssent à jamais ces beautés malheureuses

Qui, loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des peuples supplians osent trahir l'espoir;
Qui pouvant au pardon déterminer un maître,
Aiment mieux par ses coups le faire reconnoître!
Non, seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter
Si jamais à punir j'ose vous exciter.

MAHOMET.

Irene, de mon cœur soyez toujours maîtresse;
Mais ne le portez point jusques à la foiblesse:
Souffrez que quoi qu'ici vous m'osiez demander,
J'apprenne à pardonner, et non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons que sur Byzance,
Que sur tous vos chrétiens a versés ma clémence;
Et quant à notre hymen, c'est aux yeux du soldat,
C'est dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat.
Oui, je veux pour témoin d'une union si belle
Mes peuples, mon armée, et les yeux du rebelle.
Tant qu'aux regards d'un maître il craindra de s'offrir
Je le puis ignorer, mais non pas le souffrir;
S'il paroît, à la mort rien ne peut le soustraire.
Qu'il fléchisse, il vivra. Ce n'est point la colere,
C'est la seule équité qui dicte cet arrêt,
Et l'amour lui veut bien céder son intérêt;
Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre
Pour le rompre il n'est plus que ma mort, ou la vôtre.

IRENE.

C'en est fait; mon amour perd sa timidité:
Je brave les clameurs du soldat irrité.

De ses emportemens j'ai pénétré la cause ;
Et le remede est sûr, puisqu'Irene en dispose.
Pour appaiser enfin vos peuples offensés,
Je puis mourir pour vous, seigneur ; et c'est assez...
Mais mon pere est absent. Je ne suis point tranquille :
Ce palais dans mes bras lui présente un asyle ;
Il tarde trop long-tems ; je cours le rappeler :
Près de vous, près de lui, qui pourra me troubler ?
En cessant de trembler pour deux têtes si cheres
Ma joie et mes plaisirs deviendront plus sinceres ;
Du plus cruel destin je braverai les coups,
Si je puis conserver mon pere et mon époux.
(*elle sort.*)

SCENE V.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

Le frere du visir, l'aga des janissaires,
Vient à vos pieds....

MAHOMET.

(*à part.*)
Qu'il entre... Ah ! tremblez, téménaires !
(*Tadil sort.*)

SCENE VI.

MAHOMET, L'AGA.

L'AGA, *prosterné aux pieds de Mahomet.*

Ton esclave à genoux, pénétré de douleur,
Osera-t-il parler?

MAHOMET.

Parle.

L'AGA, *se relevant.*

Frémis d'horreur.
Tes soldats révoltés menacent ta puissance:
Je suis leur chef, je viens m'offrir à ta vengeance;
Frappe, mais n'étends point ta colere sur eux:
Ils veulent t'arracher à des liens honteux;
Pleins de respect pour toi, ton amour les irrite:
Satisfais le courroux que ma franchise excite;
Punis-moi: je ne puis survivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux! que prétend ton zele et ta fureur?
Ne me connois-tu plus? tu formas ma jeunesse:
Tu m'es bien cher; mais si tu combats ma tendresse
Ton trépas est certain.

L'AGA.

Je mourrai; mais du moins,
Seigneur, avant ma mort daigne accepter mes soins.

Qu'un souple courtisan te trompe et te caresse;
Ton ami meurt content s'il bannit ta foiblesse.
J'ose t'interroger. Que fais-tu dans ces murs?
N'est-il pas dans ta vie assez de jours obscurs?
Jouet d'un vil amour dont le feu te surmonte,
Par un plus vil hymen tu veux combler ta honte.
Te dirai-je comment tes ordres rejetés...
Ah! que n'as-tu pu voir tes soldats irrités
S'amasser, s'écrier, se plaindre avec colere!
« Eh quoi donc! répétoit le brave janissaire,
« Quoi! nous l'avons perdu ce sultan redouté
« Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité?
« Quoi! sans pleurer sa mort, faut-il pleurer sa gloire?
« Lui qui du monde entier méditoit la victoire,
« Qui, dans Rome captive arborant le croissant,
« Devoit voir à ses pieds l'univers fléchissant;
« Ce même Mahomet, plein d'une obscure flamme,
« Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme;
« Et pour elle rompant les lois de ses aïeux,
« Quoiqu'esclave et chrétienne, il l'épouse à nos yeux! »
Ah! seigneur, tu connois ce que peut l'insolence
D'une armée une fois livrée à la licence!
Arme, non point contre eux, mais contre ton amour,
Arme les sentimens d'un généreux retour;
Vole à ton camp : ton œil redoutable et sévere
Confondra d'un regard l'orgueilleux janissaire;
Ou plutôt, rappelant tes projets oubliés,
Souhaite une couronne, elle tombe à tes pieds.

MAHOMET, *à part.*

Oui, je la confondrai cette armée insolente
Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante;
Oui, je le leur rendrai ce sévere empereur :
Ils me veulent cruel; qu'ils craignent ma fureur.
L'amour ne me rend point insensible à l'injure;
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure...
(*à l'Aga.*)
Et toi, sors, malheureux!

L'AGA.

Tu m'as promis la mort;
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon maître:
Puissé-je à sa vengeance enfin le reconnoître!
Que fais-tu dans ces murs? pourquoi laisser flétrir
Ces palmes, ces lauriers, que tu voulois cueillir?
Byzance est sous tes lois : entre dans la carriere;
Ouvre les bras, l'Europe y vole tout entiere;
Son empire est à toi. Les imprudens chrétiens
S'empressent à briguer l'honneur de tes liens.
Sur le triste Occident daigne jeter la vue;
Vois régner sur ses rois la discorde absolue,
Vois ces foibles tyrans détruire avec fureur
Les remparts qui pourroient arrêter ta valeur;
Chrétiens contre chrétiens, quel démon les anime?
Ardens à s'entraîner dans un commun abyme,
Le vaincu, le vainqueur, l'un par l'autre pressé,
Sous leurs coups mutuels y tombe renversé:

Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
Qu'en perdant son rival il hâte sa ruine;
Que chaque combattant qu'il ose terrasser
Sont autant d'ennemis qu'il te faudroit percer;
Et que, de quelque part que penche la victoire,
Tout est perte pour eux, tout conspire à ta gloire.
Du poids de ta puissance étouffe leurs discords;
Enchaîne au même joug les foibles et les forts:
Tout autre bruit se tait lorsque la foudre gronde;
Tonne sur ces cruels, et rends la paix au monde.
Ce sont là les projets nobles et glorieux
Qui flattoient, mais en vain, nos cœurs ambitieux;
Ce sont là les projets qu'une funeste flamme
Interrompt, ou plutôt efface de ton ame.
Ainsi donc l'amour seul arma tes combattans!
Là se terminent donc tant d'exploits éclatans!
Ainsi donc à travers le fer, le sang, la flamme,
Tes vœux impatiens n'ont cherché qu'une femme!

(*il se jette aux genoux de Mahomet.*)

Tu rougis!... Ah! rends-moi mon auguste empereur!
Que la gloire t'éveille! elle parle à ton cœur;
Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle:
Tu résistes en vain; ton cœur est fait pour elle:
Oui, malgré ton amour, malgré ses vains transports,
Elle y jette à mes yeux la honte et les remords:
Vainement à ses cris ton ame se refuse;
Tu l'entends, Mahomet, et ton trouble t'accuse.
Sous tes coups maintenant puissé-je être immolé!

J'ai le prix de ma mort, la gloire t'a parlé.

MAHOMET, *à part.*

Je l'avouerai, malgré la fureur qui m'anime,
En déchirant mon cœur il force mon estime.

(*à l'Aga.*)

Je te laisse le jour : cesse de condamner
Un amour dont la voix m'enseigne à pardonner.
Apprends par cet effort qu'il est une autre gloire
Que celle que la guerre attache à la victoire;
Apprends que si l'amour n'étoit une vertu,
Mahomet par l'amour n'eût point été vaincu.
Toutefois, je le sens, ma bonté déja lasse
S'épuise en pardonnant à ta coupable audace.
Retourne dans mon camp; fais trembler mes soldats;
Qu'ils craignent de pousser plus loin leurs attentats!
Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête;
A leurs yeux dès ce jour j'en célebre la fête.
Tout rebelle insolent tombera sous mes coups,
Ou les traîtres, sur moi signalant leur courroux,
Préviendront par ma mort l'arrêt que je prononce.
Ils me verront. Adieu: porte-leur ma réponse.

(*il sort.*)

SCENE VII.

L'AGA.

Il menace; il me fuit: le trouble de son cœur
Semble ici m'annoncer que mon zele est vainqueur.
Achevons, s'il se peut, et soyons-lui fidele....
Je n'en saurois douter, quelque puissant rebelle
D'un venin de discorde infecte le soldat:
Quel qu'il soit, détruisons le traître et l'attentat;
Rendons l'armée au prince, et le prince à l'empire.
(*Il va pour sortir, et en est empêché par le visir qui survient.*)

SCENE VIII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.
Arrête! Où t'a conduit le zele qui t'inspire?
Tu quittes le sultan, qu'as-tu fait?

L'AGA.
Mon devoir.

LE VISIR.
Pourquoi donc seul ici te cacher pour le voir?
Sais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite,

Nos chefs à ton salut n'ont laissé que la fuite?
Sais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats,
L'armée entre mes mains a juré ton trépas?
On dit, vil délateur! qu'aux maux les plus sinistres
Tes conseils ont livré de fideles ministres;
On dit que, de ses feux timide approbateur,
Tu nourris du sultan la criminelle ardeur:
Si tes jours te sont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oses m'instruire;
Aux yeux de nos soldats crains de te présenter
Sans savoir nos projets, sans les exécuter.

L'AGA.

J'ignore vos projets; j'ignore quels ministres
Mes discours ont livrés aux maux les plus sinistres;
J'ignore que l'armée en tes mains m'ait proscrit;
Mais je n'ignore plus le traître qui l'aigrit.

LE VISIR.

Et quel est-il?

L'AGA.

C'est toi.

LE VISIR.

Pourquoi m'appeler traître?
Je soutiens mieux que toi la gloire de mon maître:
Aux conseils de l'amour l'empêcher d'obéir,
Le rendre à sa grandeur, est-ce là le trahir?

L'AGA.

Quel es-tu pour vouloir dans le cœur de ton maître
Forcer les passions à naître, à disparoître?

Quel es-tu pour oser de sa gloire à ton gré
Déterminer l'objet et marquer le degré?

LE VISIR.

Quel je suis? Apprends donc, puisqu'il faut t'en instruire,
Qu'un visir est l'appui, le salut d'un empire,
L'oracle de l'état, l'instrument de la loi,
L'œil, la voix, le génie, et le bras de son roi:
Cette part du pouvoir où l'on nous associe
N'est plus au souverain dès qu'il nous la confie;
Et souvent au besoin ce seroit le trahir
Que même contre lui ne nous en pas servir:
Elle est entre nos mains afin que la prudence,
A l'abri du respect, subjugue la puissance;
Et nous devons enfin forcer les souverains
A vouloir leur bonheur et celui des humains.

L'AGA.

Je ne suis qu'un soldat, et de mon ignorance
Un visir voudra bien me pardonner l'offense:
J'avois cru qu'un ministre appelé par son roi
Lui devoit plus qu'un autre et son zele et sa foi,
Que plus il approchoit du sacré diadême,
Plus sa soumission en devoit être extrême,
Et qu'un trait réfléchi du suprême pouvoir
En effrayant son cœur y fixoit le devoir;
J'ai cru que tout sujet dont l'insolente audace
A côté de son prince osoit marquer sa place
N'étoit plus qu'un rebelle, un perfide, un ingrat,
La honte de son maître, et l'effroi d'un état;

J'ai cru que sans respect regarder la couronne
C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne,
Et qu'à quelque degré qu'on en puisse approcher
C'étoit la profaner que d'oser y toucher.
Ah ! ne te couvre plus d'un zele qui m'irrite:
J'entrevois les projets que ta fureur médite;
Trop sûr qu'à tes complots j'opposerois mon bras,
Tu m'as rendu suspect aux yeux de nos soldats:
Tu crains que Mahomet, par mon soin magnanime,
Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime;
Des armes qu'il te donne, avant de le percer,
Par les mains du soldat tu veux me renverser.
Esclave révolté, songe à te mieux connoître:
Loin d'attenter sur lui, tremble aux pieds de ton maître.
Souviens-toi qu'un sultan par le ciel couronné
Peut être condamnable, et non pas condamné.
Si sur toi, sur les tiens tombe son injustice,
S'il entraîne l'état au bord du précipice,
S'il immole sa gloire à de lâches amours,
S'il ternit en un jour l'éclat de tant de jours,
Pleure; mais obéis : c'est là ton seul partage.

LE VISIR.

Cesse de me tenir ce timide langage :
Où regne l'injustice il n'est plus de pouvoir;
Où manque la puissance il n'est plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer? l'époux d'une chrétienne
Est digne de ta haine ainsi que de la mienne;
Je méconnois un roi digne de mes mépris;

Qu'il soit ce qu'il doit être, et nous serons soumis.
Peux-tu voir, fier Aga, les chrétiens dans Byzance
Usurper sans obstacle une injuste puissance?
Veux-tu que Mahomet, achevant ses projets,
A leur infâme joug enchaîne ses sujets?
De tous les coins du monde Irene les appelle;
Tout seconde l'espoir dont leur cœur étincelle;
A l'ombre de son nom leur culte rétabli
Insulte insolemment aux décrets du Mufti:
Bientôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
De l'empire ottoman changeant la destinée,
Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l'Asie un feu séditieux;
Secourus du Germain, aidés de Trébizonde,
C'en est fait, les chrétiens sont les maîtres du monde.
Tu chéris le sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t'endormir dans un lâche repos?

L'AGA.

Non, je ne puis souffrir que mon roi s'avilisse;
Borne là tes desseins, et je suis ton complice:
Il oubliera bientôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ses bras
L'orgueilleuse chrétienne à qui son cœur se livre;
A ces conditions je suis prêt à te suivre:
Si tu pousses plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, et je m'immole après.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LE VISIR.

Va, je te conduirai plus loin que tu ne penses....
De la révolte en lui j'ai jeté les semences:
Achevons.... ou, s'il ose encor me traverser,
Le soldat veut son sang; je le laisse verser.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

Seigneur, de vos transports calmez la violence;
Ces regards, ces soupirs et ce profond silence,
D'une vive douleur témoignages certains....

MAHOMET.

Ami, d'un trouble affreux mes esprits sont atteints....
(*à part.*)
Voile aimable, long-tems étendu sur ma vue,
Douce sécurité, qu'êtes-vous devenue?....
Cruel Aga! pourquoi dessillois-tu mes yeux?
Pourquoi dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l'amour triomphant arracher la victoire?....
Je crois l'entendre encor; sa redoutable voix
Me frappe, me réveille, et m'accable à la fois;
En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
J'abhorre le flambeau que sa main me présente.

Tandis qu'il me parloit l'amour le condamna:
Le courroux l'immoloit; l'orgueil lui pardonna;
Content de fuir, content d'essayer la menace,
Je n'ai pu ni souffrir ni punir son audace.

TADIL.

Ah! reprenez, seigneur, des soins dignes de vous;
Laissez gémir l'amour; son frivole courroux
A déja trop long-tems balancé la victoire;
Méprisez ses conseils, n'écoutez que la gloire:
Achevez, triomphez d'un dangereux objet,
Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

MAHOMET.

Tadil, à mon amour cesse de faire injure:
Loin d'en rougir, apprends qu'une flamme si pure,
A tous mes sentimens imprimant sa grandeur,
Aux plus hautes vertus sut élever mon cœur.
A peine je l'aimai, cet objet magnanime,
Qu'un pouvoir inconnu me sépara du crime;
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques lois,
De l'exacte équité j'interrogeai la voix;
Le glaive du pouvoir dans ma main redoutable
Apprit à distinguer l'innocent du coupable:
Sur mon trône, long-tems théâtre de forfaits,
Je plaçai la pitié, la clémence, et la paix:
Déja mon cœur changé goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer;
Non, vainement la gloire ose ici m'en presser;

Vainement à l'amour elle oppose ses charmes;
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes,
Le tumulte, l'horreur, l'accompagnent toujours;
Et je puis être heureux sans son fatal secours.

TADIL.

Du vainqueur de Byzance est-ce là le langage?
Faut-il, de vos exploits vous retraçant l'image?...

MAHOMET.

Non, Tadil; de mon cœur tu connois la fierté:
Laisse, laisse gémir un amour révolté;
Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition sur moi n'a que trop de puissance:
Crains que, portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matiere à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire,
Et j'aime par le sang à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur et mon esprit;
Le dépit destructeur m'agite et me saisit:
L'amour, plus que jamais tyrannisant mon ame,
Attise de ses feux la dévorante flamme;
Mais il n'est plus mêlé de ses ravissemens,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvemens;
Il jette dans mon cœur le désespoir, la rage;
Il ne respire en moi que le sang, le carnage:
Mon ame, abandonnée aux plus cruels transports,
Pour sortir de son trouble a soif de mille morts.
Ah! si de mes soldats la révolte coupable
Acheve d'enflammer mon courroux implacable...

Juste ciel! je frémis... témoin de mes fureurs,
Non, jamais l'univers n'aura vu tant d'horreurs...
Le visir m'est suspect... que la mort l'environne;
Sa vie est criminelle, et je te l'abandonne :
Mon pouvoir absolu dépose le Mufti;
Qu'au même instant que l'autre il soit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance.
Laisse-moi seul.

(*Tadil sort.*)

SCENE II.

MAHOMET.

Enfin j'évite ta présence,
Irene; et l'ascendant d'un funeste devoir
Pour la premiere fois balance ton pouvoir.
Ah! puisqu'il le balance, il le vaincra sans doute!
Si le triomphe est beau d'autant plus qu'il nous coûte,
Quel plus noble laurier pourroit me couronner
Que celui qu'en ce jour je prétends moissonner?...
Sors de mon cœur, amour, et fais place à la gloire...
Tes murmures sont vains; je ne te veux plus croire.

SCENE III.

MAHOMET, THÉODORE.

THÉODORE.

Sultan, de tes bontés permets-nous de jouir.
Le bonheur de ma fille a trop su m'éblouir;
Le péril qui la suit, le danger qui te presse,
Rompent l'auguste nœud que formoit ta tendresse:
Libres par tes bienfaits, permets que sur mes pas
Irene aille cacher de funestes appas;
Son repos, ton honneur, sa sûreté, ta vie,
Son pere, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne? dis-tu... mais l'ai-je commandé?
Par qui son sort doit-il être ici décidé?
Quel empire, quels droits te restent-ils sur elle?
Qui te les a rendus?

THÉODORE.

Ton armée infidele.

MAHOMET.

Mon armée!... Ainsi donc tu m'oses apporter
L'ordre que mes soldats prétendent me dicter?
Sais-tu que cette audace, en toi seul impunie,
A tout autre mortel auroit coûté la vie?
Tu n'es plus sous ces rois tremblans, subordonnés,
D'un peuple impérieux esclaves couronnés,

Monarques dépendans, asservis sur le trône,
Que sous le nom de lois l'impuissance environne,
Fantômes du pouvoir, dont le bras impuissant
Courbe au gré de l'audace un sceptre obéissant.
Ah! si le despotisme a choisi quelque siege,
C'est celui que j'occupe, et qu'en vain on assiege;
Et si dans son entier je ne l'avois reçu,
Par moi seul à son comble il seroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déja je méditois cette grande victoire;
J'osois défigurer dans mon cœur alarmé
L'image d'un objet si tendrement aimé:
Mais n'attends plus de moi ce cruel sacrifice,
Peuple ingrat! à tes yeux je veux qu'il s'accomplisse
Cet hymen dont en vain ton orgueil est blessé.
En faveur de l'amour l'honneur intéressé
M'offre l'appât flatteur d'une double victoire;
En couronnant mes feux je conserve ma gloire.

THÉODORE.

Eh! pourquoi refuser de remettre en mes bras
L'objet de tant de trouble et de tant de combats?
Epargne à mes regards la douloureuse image
De ces murs désolés par un second ravage,
Epargne à ma douleur le spectacle cruel
De ma fille à mes pieds tombant du coup mortel;
Et, s'il faut dire tout, de toi-même peut-être,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un traître.

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je sens mon courage à ta voix redoubler.

THÉODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle...?

MAHOMET.

Je respire, je l'aime, et tu trembles pour elle!

THÉODORE.

Un peuple tout entier a conjuré sa mort.

MAHOMET.

Un amant souverain te répond de son sort.

THÉODORE.

La trahison, la force, ont tonné sur sur sa tête.

MAHOMET.

La puissance et l'amour chasseront la tempête.

THÉODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh bien donc! sans pâlir,
Sous les éclats du trône il faut m'ensevelir;
Il faut, si l'on m'arrache à ce degré sublime,
Que l'autel en tombant écrase la victime!
Reprends auprès de moi ta noble fermeté;
Opposons au péril une mâle fierté;
Frappons les premiers coups, cherchons qui nous offense,
Détruisons...

SCENE IV.

MAHOMET, THÉODORE, TADIL.

TADIL, *à Mahomet.*

Pardonnez à mon impatience,
Seigneur; je crains encor d'être venu trop tard.
Le Mufti, déployant le terrible étendard,
Souleve à son aspect un peuple téméraire;
Tout le suit: le spahy, l'orgueilleux janissaire,
Courant sous un saint voile aux derniers attentats,
Y dresse en même tems et sa vue et ses pas.
Tout s'apprête au carnage; et déja dans la ville...

MAHOMET.

(*à part.*) (*à Théodore.*)
Traîtres, vous le voulez!... Demeure en cet asyle;
Rassemble les chrétiens admis dans ce palais:
Je te laisse ma garde, et je te la soumets....
(*à Tadil.*)
Tadil, qu'on obéisse aux lois de Théodore.

SCENE V.

MAHOMET, THÉODORE, IRENE, TADIL.

IRENE, *à Mahomet.*

Quel attentat, seigneur! quel crime vient d'éclore!
Quel péril!...

MAHOMET.

Ce n'est rien; un peu de sang versé,
Un chef anéanti, le péril est passé.

IRENE.

Ah! seigneur, étouffez une funeste flamme;
Laissez, laissez-moi fuir!

MAHOMET.

Vous me quitter, madame?
Juste ciel!... demeurez, et ne présumez pas
Que j'aime ou je haïsse au gré de mes soldats:
Rassurez-vous, calmez d'inutiles alarmes;
Il est tems de verser du sang et non des larmes.

TADIL.

Ah! seigneur, permettez....

MAHOMET.

Malheureux, laisse-moi!
Ton roi contre un esclave a-t-il besoin de toi?
(*Il sort, et Tadil le suit.*)

SCENE VI.

THÉODORE, IRENE.

THÉODORE.

Ma fille, à la pitié je porte un cœur sensible;
Vous pleurez Mahomet; sa perte est infaillible.
Le visir, dès long-tems son secret ennemi,
N'attendoit qu'un prétexte, et l'amour l'a fourni.
A peine à votre hymen je venois de souscrire
Que d'un complot fatal on a trop su m'instruire:
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet;
J'ai couru vers ces murs; j'ai pressé Mahomet
De rompre des liens formés pour sa ruine :
Au mépris du danger l'amour le détermine;
Il se perd. Suivez-moi; les mutins en courroux
Bientôt se seront fait un chemin jusqu'à vous.

IRENE.

Ah! mon pere, en quel tems voulez-vous que je fuie?
Cause de tant de maux, pourrai-je aimer la vie?
Je n'en saurois douter, Mahomet va périr:
Il meurt; et vous m'avez permis de le chérir.
Ah! vous m'avez perdue; et mon ame tremblante
Succombe sous les noms et de fille et d'amante!

THÉODORE.

Chere Irene, cessez d'échauffer dans mon cœur

Une triste amitié qui parle en sa faveur;
Pensez-vous qu'insensible au coup qui le menace
L'honneur n'ait pas déja conseillé mon audace?
Mais....

IRENE.

Ah! je vous entends; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en sauvant Mahomet;
Dans votre ame, à jamais exempte d'artifice,
Le scrupule, le doute assiegent la justice.
Osez interroger votre cœur combattu;
Le préjugé lui parle, et non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du sang qui l'a fait naître,
Un roi, s'il n'est chrétien, n'est-il plus votre maître?
Et ce sceptre, et ce glaive, en ses mains dons du ciel,
Qui lui peut arracher sans être criminel?
Est-il quelque pouvoir au-dessus de Dieu même
Qui puisse anéantir les droits du diadême?
Le dogme le plus saint, l'ordre le plus parfait,
Sauver son souverain, peut-il être un forfait?

(*à part.*)

Quel exemple aux chrétiens! Ah! dans leurs mains perfides,
Grand Dieu, brise à jamais ces poignards parricides
Que fabrique l'enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu'au sein de ses rois plonge une aveugle erreur!

THÉODORE.

Pour aimer le sultan, pour lui rester fidele,
Irene, je n'ai pas besoin de votre zele:
Sans discuter ici les droits de Mahomet,

Ses bienfaits, ses vertus, m'ont rendu son sujet;
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte:
Oui, j'en croirai l'amour qui pour lui sollicite;
Et, s'il m'est défendu de lui servir d'appui,
Il m'est permis du moins de mourir avec lui.
J'y cours.... Adieu, ma fille!

IRENE.

Arrêtez, ô mon pere!
(*à part.*)
Arrêtez, ou je meurs.... Ciel, quelle est ma misere!
Il faut, lorsque pour moi mon amant va périr,
Que j'enchaîne le bras qui le peut secourir....
(*à Théodore.*)
Vivez, seigneur, vivez! dans mon ame affligée
J'entends déja gémir la nature outragée;
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le sein paternel....
(*à part.*)
Quel état! quel tourment!... épreuve rigoureuse!
Peut-on être innocente ensemble et malheureuse!...
(*à Théodore.*)
Oui, ma vertu triomphe; et la faveur du ciel
M'instruit à terminer un embarras cruel:
Sa voix a retenti, le sort veut qu'on l'entende;
Ce n'est point votre sang, c'est le mien qu'il demande:
Mourir pour un sultan en vous c'est désespoir;
Mourir pour mon époux, seigneur, c'est mon devoir.

THÉODORE.

Non, ne m'arrêtez plus!... Une douleur si tendre
Ne peut.... Nassi paroît; que va-t-il nous apprendre?

SCENE VII.

THÉODORE, IRENE, NASSI.

IRENE.

Ah! que fait Mahomet?

NASSI.

Le soldat en fureur
Répandoit dans Byzance et le trouble et l'horreur.
Divisés d'intérêts, réunis par la haine,
L'un menace les Grecs et veut le sang d'Irene;
L'autre, dont le visir échauffe le courroux,
Brûle sur Mahomet de signaler ses coups:
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout se disperse;
Son chemin est comblé des mutins qu'il renverse;
La terreur, la vengeance, éclatent dans ses yeux;
Chaque coup, chaque trait perce un séditieux:
Déja jusqu'au visir il s'est fait un passage;
Le visir frémissant voit approcher l'orage:
«Sultan, je puis te perdre, ou mourir: c'est assez»,
Dit-il; et sur son maître il fond à coups pressés.
Mahomet furieux leve une main sanglante,
Et du sein du perfide il la tire fumante;

Cependant les soldats dans ces murs répandus
Poursuivent à grands cris les chrétiens éperdus:
Le sultan veut en vain détourner la tempête;
Il menace, il immole, et rien ne les arrête:
Enfin de leur prophete il saisit l'étendard,
Rappelle les mutins fuyant de toute part;
Et ce signe, pour nous une fois salutaire,
Domte et suspend les coups du cruel janissaire.
Mais le trouble, seigneur, n'est point encor calmé;
D'un sinistre avenir mon cœur est alarmé:
Ils demandent le sang d'une tendre victime....
Je crains en la nommant de partager leur crime.

IRENE, *à part.*

Enfin c'est donc sur moi que le ciel en courroux
D'un orage effrayant a rassemblé les coups;
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeste!
De tant de biens promis la mort seule me reste!...
(*à Théodore.*)
Seigneur, vous le voyez, il n'est plus tems de fuir;
L'arrêt est prononcé, c'est à moi d'obéir;
Et je vais....

THÉODORE.

Ah! ma fille, où fuis-tu sans ton pere?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chere!

IRENE.

Oui, seigneur, de vos bras j'accepte le secours;
Mais c'est pour ma vertu bien plus que pour mes jours.

Pour la derniere fois ouvrez le sein d'un pere
Aux larmes que m'arrache une douleur sincere;
Pour fléchir l'être à qui j'ose les adresser
Sur quel autel plus saint pourrois-je les verser?...
(*à part.*)
Que fais-je?.... surmontons ces indignes alarmes;
L'innocence expirante est au-dessus des larmes:
Ne laissons point le peuple arbitre de mon sort;
Et du moins en chrétienne offrons-nous à la mort.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, GARDES.

MAHOMET, *aux gardes.*
Qu'on me laisse. (*les gardes sortent.*)

SCENE II.

MAHOMET.

Ah! grand Dieu, par qui sera calmée
Cette horrible fureur en mes sens allumée ?
Dans des ruisseaux de sang mon cœur vient de nager ;
Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger....
Impétueux effort qui déchire mon ame,
Qui des deux te produit, ou ma gloire, ou ma flamme ?...
Ma flamme!... Quoi! parmi tant de transports affreux
J'entends encor les cris d'un amour malheureux ?...

Qu'il gémisse! qu'il meure!... Ah! sa langueur funeste
A déja trop flétri des jours que je déteste!
Rhodes, Rhodes subsiste; et malgré mes sermens
Ce rempart des chrétiens brave les Ottomans;
Scanderberg, triomphant dans un coin de l'Épire,
Du creux de ses rochers insulte à mon empire;
Vainqueur infatigable, il remplit l'univers....
Et Mahomet vieillit dans la honte et les fers!....
De tant de lâchetés il est tems de t'absoudre:
Tonne, éclate, détruis, arme-toi de la foudre;
Sous les remparts de Rome ensevelis tes feux;
Remplis tes hauts projets, ou péris glorieux.
Saisissons le moment d'un dépit magnanime,
Immolons à ma gloire une grande victime:
Effrayons l'univers; et, digne potentat,
Par un exemple affreux confondons le soldat....
Il est digne de moi cet exemple terrible;
Vaincre ma passion c'est me rendre invincible....
Que dis-je? ah! malheureux, quel horrible forfait!...
O mort, viens dévorer le cœur et le projet!...

SCENE III.

MAHOMET, L'AGA.

MAHOMET.

Barbare! viens jouir du trouble où tu me jettes;
Viens: tes fureurs encor ne sont pas satisfaites;

L'amour, le tendre amour parle encore à mon cœur :
Inspire-moi ta rage, et comble mon malheur;
Que dis-je? il est comblé. Frémis, connois ton maître:
Dans toute sa grandeur il s'apprête à paroître;
Ou la gloire, ou la rage, ont jetté dans mon sein
(*à part*).
Un projet.... Non, cruels! vous l'espérez en vain;
Non, ma fureur s'attache à de moindres victimes,
Et j'irai par degrés jusqu'au dernier des crimes:
Oui, vous périrez tous; et de ce crime au moins
Ceux qui l'auront causé ne seront pas témoins.

L'AGA.

J'ai prévu les combats que te livre la gloire:
Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire;
Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas
Ce que peut ton esclave est de t'offrir son bras.

MAHOMET, *à part.*

Quels sujets, juste ciel, m'a soumis ta colere!
Tel est des musulmans l'effrayant caractere;
Dans le sang le plus pur ardens à se plonger,
Montrez-leur la victime, ils courent l'égorger:
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche :
S'ils ne craignent leur maître ils le feront trembler;
Et pour les commander il faut leur ressembler....
Eh bien! cruels! eh bien! il faut vous satisfaire,
Il faut être parjure, impie, et sanguinaire,
Détester l'innocence, abjurer la vertu....

Ah ! le ciel t'a donné le prince qui t'est dû,
Peuple ingrat ! J'ai voulu régner en juste maître;
Il te faut un tyran : sois content, je vais l'être.

L'AGA.

Quoi donc ! à l'amour seul borner tous ses desirs;
Quoi ! dormir sur un trône entouré de plaisirs;
Parer ses mains d'un sceptre, et, méprisable idole,
D'un peuple désarmé boire l'encens frivole;
Quoi ! c'est donc là régner ? ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Ce n'est point pour régner que naissent les sultans.
Depuis que tes aïeux, du fond de la Scythie,
Fiers enfans de la guerre, ont inondé l'Asie,
Aucun d'eux n'a régné; tous ils ont triomphé.
Vois par eux des soudans le pouvoir étouffé,
Par eux l'Assyrien chassé de Babylone,
L'efféminé Persan renversé de son trône,
Le Caraman vaincu, le Bulgare asservi,
Le Hongrois abaissé, le Thrace anéanti :
Ils régnoient tous ces rois que leur valeur écrase ;
De leur trône abattu l'équité fut la base :
L'amour ainsi qu'au tien siégeant à leur côté,
Leur mollesse usurpoit le nom de majesté.
Ah ! lorsque dans ces murs, théâtre de ta gloire,
Ton intrépidité conduisit la victoire,
Lorsque ton bras puissant, foudroyant ces remparts,
Abattit et saisit le sceptre des Césars,
Ah ! tu régnois alors; et, si j'ose le dire,
Plus que tous tes aïeux tu méritois l'empire;

L'univers consterné, présageant ta grandeur,
Déja tendoit les mains aux fers de son vainqueur.
Quel changement, ô ciel!... J'en appelle à toi-même:
Mahomet peut tout vaincre, et que fait-il? il aime....
Je me tais: mon audace a mérité la mort;
Mais puisqu'on me pardonne on cede à mon transport.

MAHOMET.

Cesse, et n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel! pour le malheur du monde;
La cruauté perfide et l'aveugle fureur
Par tes barbares soins ont germé dans mon cœur:
Par un chemin plus noble, et plus rude peut-être,
Au-dessus des grandeurs on m'auroit vu paroître;
J'eusse été de la terre et l'amour et l'honneur:
On m'y force, il le faut, j'en vais être l'horreur.
Par des torrens de sang, chemin de la victoire,
Je jure de poursuivre une inhumaine gloire:
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront;
Jusque dans mes plaisirs leurs cris retentiront....
Tu triomphes!... Va, cours, éloigne de ma vue
La beauté qui régna sur mon ame éperdue:
Furieux, et flottant sur mon sort, sur le sien,
Si je la vois encor, je ne réponds de rien.
Sauve-moi de ses pleurs, sauve-la de ma rage.
Un instant peut la perdre, ou vaincre mon courage....
La voici... Juste ciel! je ne me connois plus....

(*à l'Aga.*)

Laisse-moi; tes conseils sont ici superflus.

L'AGA, *à part en sortant.*

Quelle entrevue, ô ciel! que je crains sa tendresse!
Sauvons-le malgré lui de sa propre foiblesse.

SCENE IV.

MAHOMET, IRENE.

IRENE.

Mon abord vous surprend? Soigneux de m'éviter,
Votre exemple à vous fuir auroit dû m'exciter.
Avouez-le, seigneur, vous n'aimez plus Irene?
Vous craignez ses regards, sa présence vous gêne?
Rassurez-vous, chassez le trouble où je vous vois;
Elle vous parle ici pour la derniere fois....
Sultan, je ne t'ai point déguisé que mon ame
A fait tout son bonheur de partager ta flamme;
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait,
Tout ce que la vertu m'a permis je l'ai fait:
Cette même vertu veut que ma flamme expire;
En cédant à ses lois je tremble, je soupire:
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas;
Mais qui domte l'amour ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi, je te rends ta promesse,
Je renonce à l'hymen qui flattoit ma tendresse:
L'effort est rigoureux; il est digne de moi....
Vous, seigneur, de la gloire, allez, suivez la loi.
J'ose pourtant vous faire encore une priere;

Ne la rejetez point, seigneur, c'est la derniere:
Soulagez les chrétiens; vous me l'avez promis!
Que votre cœur jamais ne se ferme à leurs cris:
Aimez-les, Mahomet; enfin qu'il vous souvienne
Qu'Irene vous fut chere, et qu'elle fut chrétienne!
Je lis dans vos regards de sinceres douleurs:
C'en est assez, ô ciel! j'accepte mes malheurs.

MAHOMET, *à part.*

Je n'avois pas prévu de si vives alarmes!....
(*à Irene.*)
Irene, triomphez; voyez couler mes larmes.
Objet de mes desirs, doux charme de mes yeux,
Hélas! vous méritiez un destin plus heureux!
Irene! chere Irene, il en est tems encore,
Fuyez, éloignez-vous: le feu qui me dévore
Peut dans son âpreté consumer son objet....
Ah! si vous connoissiez le cœur de Mahomet,
Ses transports, sa fureur, sa noire barbarie!....
L'amour d'un mulsuman est un amour impie,
Toujours prêt dans sa rage à détruire l'autel
Où son respect brûloit un encens solennel....
Jamais à mes desirs vous ne fûtes plus chere,
Et cependant jamais l'implacable colere
Ne menaça vos jours d'un si pressant danger....
(*Il leve son poignard sur Irene.*)
Ce poignard dans ton sein est prêt à se plonger.
Irene, crains la mort! son horreur t'environne;
Ma fureur te l'annonce, et mon bras te la donne.

IRENE.

Ton bras est suspendu ! qui t'arrête ?... Ose tout;
Dans un cœur tout à toi laisse tomber le coup:
Frappe, finis mes maux; Irene te pardonne.

MAHOMET, *laissant tomber son bras.*

Tu me pardonnes.... Ciel! je frémis, je frissonne:
Mon cœur sous ta constance est contraint à plier;
Le crime est imparfait, le remords est entier....
Tu pleures! tu gémis!... Ah! trop puissante Irene,
Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne!
Ce fer, ce même fer qui t'a pu menacer
Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.

(*il veut se percer, Irene l'en empêche.*)

Tu m'arrêtes! Ah! Dieu, que d'amour!.... que de charmes!...

(*il laisse tomber le poignard.*)

Eh quoi! tant de fureur se termine à des larmes !...
Irene, décidons: veux-tu vivre et régner?
Aux yeux de mes soldats je vais te couronner:
J'en jure par le ciel; tes attraits, ma puissance,
Les supplices, la mort, vaincront leur résistance....
Que dis-je? ah! fuis plutôt, fuis, dangereux objet!
Mon amour, ma vertu, mes pleurs, sont ton forfait:
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime;
Et du moins ne sois pas ma premiere victime!

IRENE.

Oui, je vais terminer tant de combats affreux:
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux:
Ne vous reprochez plus votre amour pour Irene;

Cet instant pour jamais va briser votre chaîne....
Pour jamais!... Ah! seigneur.... Mais dans ce triste jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour....
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.
(*elle sort.*)

SCENE V.

MAHOMET.

Je te laisse partir, Irene, et je t'adore!....
Quel horrible triomphe!... il accable mon cœur;
Tout s'y tait, tout y meurt, tout, jusqu'à la fureur!...
Ce calme toutefois n'est qu'un calme perfide...
Oui, de tous mes instans ce seul instant décide.
Les vertus dans mon ame avoient suivi l'amour;
L'amour cede, et j'y sens le crime de retour...
Quel bruit se fait entendre?

SCENE VI.

MAHOMET, THÉODORE, GRECS.

THÉODORE, *désarmé, blessé, et soutenu par les Grecs.*

Ah! seigneur, ta présence
Peut seule des mutins désarmer l'insolence.
Je combattois.... Irene accourt avec transport:

Elle me voit sanglant, elle cherche la mort:
Par le fer des soldats son sang va se répandre....
Je me meurs, et mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans son sang mes soldats aient osé...!
(*à part.*)
Ah! courons; trop long-tems c'est être méprisé....
Traîtres! vous fléchirez, ou cette même Irene,
J'en jure, ne mourra que votre souveraine!...
Non, la nécessité ne peut rien sur les rois;
Et mon cœur n'est point fait pour recevoir des lois.
(*il sort.*)

SCENE VII.

THÉODORE, GRECS.

THÉODORE.

Dieu! de tant de périls garantissez Irene!

SCENE VIII.

THÉODORE, ZAMIS, GRECS.

ZAMIS.

Quel triomphe!... Ah! seigneur, je ne le crois qu'à peine.

THÉODORE.

Irene?...

ZAMIS.

Tout lui cede. Aux portes du palais
Les mutins poursuivoient leurs criminels projets;
Leurs coups portoient par tout la mort inévitable;
Irene... j'en frémis! Irene, inébranlable,
Porte à travers le fer ses pas précipités;
Et méprisant la mort: « Perfides! arrêtez,
« Dit-elle: des chrétiens épargnez l'innocence;
« Tournez contre moi seule une juste vengeance:
« C'est moi qui vous ravis un vainqueur glorieux;
« Frappez! trempez vos mains dans un sang odieux»!
A peine elle a parlé, son aimable présence
Met la discorde aux fers, et bannit la licence;
Eperdus, consternés, tremblans à ses genoux,
Ils cedent en silence à des charmes si doux.

THÉODORE, *à part.*

Ciel! je t'offre ma mort; mon cœur n'a plus d'alarmes...
Je vois Nassi... Grand Dieu! que m'annoncent ses larmes?

SCENE IX.

THÉODORE, NASSI, ZAMIS, GRECS.

NASSI, *à Théodore.*

Venez, seigneur, venez; sortons de ce palais.

THÉODORE.

Je tremble....

NASSI.

Épargnez-vous d'inutiles regrets.

THÉODORE.

Irene?....

NASSI.

Hélas!

THÉODORE.

Nassi?....

NASSI.

Malheureuse victime!...
Elle n'est plus.

THÉODORE.

Grand Dieu!

NASSI.

Mes yeux ont vu le crime.

THÉODORE.

Et quelle main barbare instrument du forfait...?

NASSI.

Frémissez; c'est la main du cruel Mahomet!

ZAMIS.

Juste ciel!

THÉODORE.

Je me meurs!

NASSI.

Irene triomphante
Contemploit à ses pieds l'armée obéissante:
Mahomet a paru; les chefs et les soldats
D'Irene par leurs cris célebrent les appas.

Il s'arrête, il admire, il soupire, il s'avance:
Aux cris tumultueux succede un long silence;
Il marche.... dans ses yeux sont la rage et les pleurs:
« Le voilà cet objet proscrit par vos fureurs,
« A-t-il dit; cet objet à qui la vertu même
« Auroit du monde entier cédé le diadême!
« Vous étiez trop heureux sous un regne si doux;
« Je vous vois maintenant trembler à ses genoux,
« Traîtres! il n'est plus tems.... Pleurez sur sa mémoire;
« Vous la perdez, cruels! je l'immole à ma gloire. »
Ah! seigneur, furieux, il saisit un poignard,
Il jette sur Irene un funeste regard,
La frappe.... Pardonnez à ma douleur mortelle,
Le sang coule: déja la victime chancelle;
Elle tombe; ses yeux se tournent vers le ciel,
Et son cœur expirant pardonne au criminel.

THÉODORE.

Grand Dieu, dont le courroux éclate sur Byzance,
Que sa mort et la mienne appaisent ta vengeance!

FIN DE MAHOMET SECOND.

EXAMEN

DE MAHOMET SECOND.

La Noue semble insinuer dans la préface de cette piece que les tragédies où un personnage auquel tous les autres sont sacrifiés domine et fixe seul l'attention du spectateur, sont préférables à celles où deux ou trois grands caracteres sont dessinés et forment des contrastes sans détruire l'unité d'intérêt ; du moins prétend-il que l'exécution en est beaucoup plus difficile. C'est une question qu'il paroît utile de discuter sommairement dans l'examen d'une piece qui offre toutes les ressources que l'on peut tirer du développement d'un seul caractere, et en même tems quelques uns des défauts qui résultent nécessairement de cette combinaison.

Au premier coup-d'œil il semble que dans une tragédie l'emploi de plusieurs personnages secondaires uniquement destinés à faire ressortir le caractere d'un héros, est une idée plus simple et plus facile à réaliser que celle de placer à côté de ce héros des caracteres tranchans et prononcés qui peuvent partager l'attention du spectateur. On se tromperoit en adoptant entièrement cette opinion. Si pour répandre quelque jour sur une question littéraire il est permis de rapprocher un moment un objet important et grave d'un objet de pur agrément, on pourroit comparer la com-

binaison dramatique dont nous venons de parler à celle d'un gouvernement dans lequel aucun corps de l'état, aucune puissance intermédiaire ne balancent l'autorité d'un monarque absolu. Si le monarque a des défauts essentiels, l'état tombe dans le plus affreux désordre, ou gémit sous le poids du despotisme ; si au contraire il est doué de grandes qualités, l'action du gouvernement est plus rapide et plus directe, et l'on bénit cette autorité bienfaisante et sans limites, quoique l'on reconnoisse que le système de la monarchie tempérée est préférable. Il en est de même du genre de tragédie où tout est sacrifié à un seul personnage. La premiere conception de l'auteur a-t-elle été heureuse? la marche de sa piece ne sera entravée par aucun incident inutile ; il ira au but sans être obligé de débrouiller une intrigue pénible. A-t-il moins bien choisi son sujet? tout alors contribuera à en faire ressortir les défauts ; il n'aura point la ressource des contrastes, des ressorts ingénieux qui sauvent les invraisemblances, et des épisodes intéressans, qui couvrent quelquefois l'irrégularité ou la froideur d'une fable dramatique.

Tous nos grands poëtes tragiques ont paru pencher pour le genre de tragédie où plusieurs caracteres sont opposés l'un à l'autre : Corneille et Racine sur-tout n'ont jamais fait de pieces dans lesquelles un seul personnage domine ; Nicomede pourroit seul être excepté, si le caractere de Flaminius ne formoit le plus beau contraste avec celui du héros. La Noue lui-même, qui paroît professer une doctrine contraire, a opposé au farouche Mahomet l'aga des janissaires, personnage

important dans l'état, et qui par son influence sur l'armée peut exciter ou réprimer la révolte. Cet officier, plein de probité et de noblesse, gémit de voir son maître interrompre ses exploits pour soupirer auprès d'une captive; mais, loin de flatter le mécontentement des soldats, il vient s'expliquer avec Mahomet lui-même, aux pieds duquel il apporte sa tête. Malgré l'impétuosité du caractere du sultan, il parvient à lui faire entendre les vérités les plus fortes, et qui sur-tout doivent déplaire le plus à un despote éperdument amoureux : il prend sur lui l'ascendant que la grandeur d'ame a toujours sur les hommes les plus féroces et les plus violens; et Mahomet ne peut que l'admirer lorsqu'il lui dit :

Tu m'as promis la mort;
Je vais la mériter par un dernier effort.

Cette scene, l'une des plus belles qui existent au théâtre, plaît sur-tout par une grande fidélité de coloris local; toutes les anciennes maximes du gouvernement turc y sont introduites avec beaucoup d'art.

Vingt-cinq ans avant que La Noue fît représenter cette tragédie, Chateaubrun avoit traité le même sujet avec une apparence de succès; mais sa piece n'avoit pu se soutenir aux reprises. Un rapprochement des combinaisons générales des deux pieces suffira pour expliquer le sort différent qu'elles éprouverent. Chateaubrun suppose qu'un frere d'Irene est échappé au carnage de sa famille; il a caché son nom, s'est enrôlé dans l'armée turque, et par de grands exploits est parvenu

aux premiers grades militaires ; il conspire contre Mahomet, et veut rétablir l'empire grec. Irene entre dans cette conjuration, qui est bientôt découverte : le sultan veut les envoyer au supplice ; tous les deux se donnent la mort. Dans cette tragédie, Irene déteste le sultan, que son amour dédaigné ne sert qu'à rendre plus féroce. On voit que l'intérêt ne peut se fixer fortement sur aucun de ces personnages ; nulle douceur dans les caracteres : d'un côté la soif de la vengeance, de l'autre la cruauté d'un vainqueur farouche. La Noue, au contraire, a conçu et exécuté le projet difficile d'intéresser par Mahomet et pour Mahomet : on aime à voir ce conquérant s'adoucir par les vertus touchantes d'une esclave chrétienne. Cependant, à la moindre contradiction, son caractere reparoît, et l'on pense qu'il pourra un jour, dans un moment de fureur, immoler la femme à laquelle il paroît vouloir tout sacrifier. Irene inspire une autre sorte d'intérêt : en partageant l'amour de Mahomet, elle est loin de se livrer au délire de cette passion ; en elle tout est paisible : sa tendresse acquiert un caractere respectable lorsqu'on voit qu'elle n'accepte le sceptre que pour protéger les malheureux chrétiens. Cette idée est très bien exprimée dans ces vers par lesquels son rôle commence :

Je te revois enfin, malheureuse Byzance...
En entrant dans tes murs j'ai senti tes douleurs,
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs :
Je viens te secourir... Affermis ma foiblesse,
O ciel ! fais triompher le zele qui me presse !
Esther sut désarmer le fier Assuérus ;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

Le cinquieme acte de cette piece est celui qui toujours a le moins réussi; on a été révolté du meurtre d'Irene; cependant La Noue a préparé son dénouement avec beaucoup d'art en présentant au commencement de cet acte Mahomet prêt à immoler sa captive. Peut-être auroit-il été nécessaire que dans le court intervalle de cette scene et de la mort d'Irene il eût annoncé par des incidens terribles et nouveaux l'alternative affreuse dans laquelle se trouva Mahomet, ou de se séparer d'une femme qu'il aimoit éperdument, ou de la sacrifier pour qu'elle ne pût appartenir à d'autres qu'à lui.

FIN DE L'EXAMEN DE MAHOMET SECOND.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TROISIEME VOLUME.

FIN DU TROISIEME VOLUME.